
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905511
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B J
C
905511 II
Mag. St. Dr.

# OEUVRES
## DE FRANCOIS
## DE LA MOTHE
# LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

*Tome I. Partie II.*



*avec Privilèges.*

imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.



# AVERTISSEMENT.

Un des Articles que Mr. de la Mothe le Vayer repéte le plus dans differens endroits de ses Oeuvres, c'est de ne se pas éloigner de l'ordre, qu'il appelle une chaine d'or, qui lie tout ce qu'il y a de beau dans l'Univers. Pour ne pas nous écarter de ce Conseil on a cherché de garder l'ordre le plus convenable dans cette nouvelle Edition des Ouvrages de ce grand Homme. On a placé à la suite de l'Instruction du Dauphin les autres Piéces que cet Auteur avoit composées pour cette même fin, savoir les Traités sur les sciences dont la Connoissance peut être utile, & souvent nécessaire à un Prince. Ces petits Traités avoient été composés particulierement pour le jeune Roi Louis XIV. Ils ne sont à la verité qu'un Abregé de ces sciences; Mais l'Auteur s'en étoit reservé l'explication en détail pour les heures de son instruction de bouche. Malgré cette brieveté, l'on peut encore affirmer avec toute assurance, qu'il n'est rien aujourd'hui de plus instructif pour la Jeunesse, & sur tout pour les Princes, que ces petits Traités en question. Quoique l'Auteur y ait mis tout ce qui est necessaire de savoir, il n'a pas laissé d'y garder un certain ménagement au moïen duquel il ne fatigue point l'attention, ni ne surcharge la mémoire du disciple & il laisse toûjours asses d'occasions à un Précepteur habile, pour faire valoir son talent selon les dispositions, ou le génie de son Eleve. Le premier Traité est de la Géographie du Prince. Comme il fut écrit au commencement du Regne de Louis XIV. il n'est pas éton-

nant, qu'il nè ſoit pas d'accord en tout avec nôtre Géographie d'aujourd'hui, attendu les changemens conſiderables qui ſe ſont faits dans le monde depuis ce tems là. On a eu attention d'en marquer les plus eſſentiels par des petites notes. Le ſecond Traité contient la Rhétorique du Prince. L'on ne craindra pas de dire que nôtre Auteur a manié cette matiere avec beaucoup de nobleſſe: il a eu plus d'égard à ce qui convient à l'homme de Cour, qu'à ce qui eſt de pure compètence des Gens de College. Il n'a pas pour cela omis les préceptes des Rhéteurs, il les a allegués, pour ne rien laiſſer ignorer à ſon Eleve. Il a ſuivi la même méthode dans le troiſiéme Traité qui contient la Morale. On voit qu'il établit dans cette partie de la Philoſophie les Dogmes d'Ariſtote avec beaucoup de ménagement, pour éviter les diſputes de conſequence. L'Oeconomique du Prince eſt un des plus petits Traités ; Cette Science étant plus d'uſage pour la Campagne que pour la Cour ; Mais en revenche il traite la Politique avec une plus grande préciſion & l'on ne ſauroit nier, qu'il n'y ait inſeré de très belles Maximes.

Nous finiſſons ce Volume par la Logique, & nous pouvons encore établir que nôtre Auteur n'a pas moins traité cette Partie en Maître, & comme un ſavant qui parle à un Prince ; ce qui eſt d'autant plus digne d'Admiration que cette Science plus elle eſt utile, plus elle eſt ſeche & rebutante lorsqu'on entreprend de l'enſeigner, ſur tout ſelon le train des Claſſes.

Comme la Phyſique auroit trop groſſi ce Volume, nous l'avons reſervée pour le commencement du Volume ſuivant.

# TABLE

## du Contenu de cette II. Partie du I. Tome.

### Sciences dont la Connoissance peut devenir utile à un Prince.

## I. LA GEOGRAPHIE DU PRINCE.

## II LA RHETORIQUE DU PRINCE.



## III. LA MORALE DU PRINCE.

## IV. L'OECONOMIQUE DU PRINCE.



## V. LA POLITIQUE DU PRINCE.



## VI. LA LOGIQUE DU PRINCE.

# SCIENCES
DONT
LA CONNOISSANCE
PEUT DEVENIR
UTILE
*A UN PRINCE.*

## I.
DE LA
# GEOGRAPHIE
DU
# PRINCE.



# LA GEOGRAPHIE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Du mot de Geographie, & ce que c'eſt.*

LE mot de Geographie, qui eſt Grec, veut dire deſcription de la Terre.

C'eſt une partie des Mathematiques qu'on nomme impures, n'y en aiant de pures que l'Arithmetique, & la Geometrie.

La Geographie eſt donc une ſcience qui conſidére tout le globe de la Terre, l'Element de l'Eau compris, & non pas celui de la Terre ſeul, comme font les Philoſophes dans la Phyſique.

Ceux qui contemplent l'Eau ſeparément, font une Hydrographie, ou une deſcription des Mers à part.

La Geographie differt de la Cosmographie, qui décrit le Ciel & la Terre; de la Chorographie, qui eſt la figure d'une Region, ou Province; & de la Topographie, qui repreſente ou décrit un ſeul lieu particulier.

## CHAPITRE II.

### *Du Globe, & des Cartes.*

Ce Globe de la Terre ainſi pris, eſt diſtingué par les Geographes en cercles, & en parties differentes: & il ſe reduit en Table ou Carte generale de toute la Terre, qui ſe nomme Mappemonde.

Strabon dit au premier livre de ſa Geographie, que le Philoſophe Anaximandre diſciple de Thales, fut le premier des hommes qui en dreſſa une; & la fit voir.

*Livre 5.* Herodote écrit auſſi qu'Ariſtagoras Tyran de Milet, venant trouver Cleomenes Roi de Sparte, avoit une Table de cuivre où toute la Terre, la Mer & les principales rivieres étoient repreſentées.

*Livre 5. de amor. Iſm. & Iſm.* Et nous liſons dans Athenagoras, qu'Alexandre le Grand enrichit le Temple de Jupiter Hammon d'une Table d'or, où étoit la ſituation au juſte de toutes les Provinces du Monde.

Un des ſujets, que prit Domitien, pour faire mourir Metius Pompoſianus, fut de ce qu'il poſſedoit & montroit une Mappemonde.

Après la Carte generale, l'on vient aux particulieres, qui ſe ſubdiviſent autant qu'on veut.

## CHAPITRE III.

### *Des Poles.*

PREMIEREMENT les Geographes s'imaginent un Eſſieu du Monde, qui ſe nomme en Latin *Axis*. C'eſt une ligne droite qui, paſſant par le centre de la Terre, la coupe diametralement, comme ils parlent, en deux parties égales.

Les extremitez de cette ligne s'appellent les *Poles* en Grec, parce que c'eſt ſur elle, ou autour d'elle (ſelon nôtre imagination) que le Monde tourne. Et d'autant qu'elle a deux extremitez, elle fait deux Poles, dont l'un eſt nommé *Arctique*, c'eſt à dire auſſi en Grec *de l'Ourſe*, & l'autre *Antarctique*; ou oppoſé à l'Arctique. La raiſon de cette appellation Grecque ſe prend de l'Aſtronomie.

Le Pole Arctique eſt celui que nous voions, nommé Septentrional des ſept Etoiles qui compoſent la figure de *l'Ourſe*, appellées du mot Latin *Triones*, c'eſt à dire bœufs. Car

les Anciens y consideroient un chariot que ces bœufs tiroient, & nos Villageois l'appellent encore le chariot du Roi David.

Le Pole Antarctique est dit Austral & Meridional. Nous ne le voions jamais étant caché sous nôtre horison.

Il faut aussi noter, que les Geographes contemplent toûjours le Pole Arctique, de sorte qu'aiant le visage tourné de ce coté là, l'Orient est à leur main droite, l'Occident à la gauche, & le Midi à leurs pieds. C'est tout au contraire des Astronomes qui ont le visage tourné vers l'Equateur à cause des belles constellations du Zodiaque; ce qui leur met le Couchant à la droite, & le Levant à la gauche. Les Poëtes se tournent vers l'Occident, à cause des Champs Elisées, & des Isles fortunées, qu'ils y ont mises, aiant par ce moien le Septentrion à leur droite, & le Midi à la gauche. Il reste ceux qui se tournent vers le Levant; qui sont les Ecrivains des choses saintes, dont le culte est venu d'Orient; ce qui met le Midi à leur main droite, & le Septentrion à leur gauche. Ce sont des choses à observer dans la lecture des livres, parce qu'on ne peut pas les entendre sans faire ces distinctions. Deux vers Latins comprennent tout cela:

*Ad Boream Terræ, ſed Cœli menſor ad Auſtrum.*
*Præco Dei Exortum videt, Occaſumque Poëta.*

Cette obſervation des parties qui ſont à droite ou à gauche, oblige à une autre conſideration. C'eſt qu'à l'égard des Rivieres il faut ſe tourner du coté du courant de l'eau; & alors l'on a l'un des rivages à droite, & l'autre à gauche. Ainſi le Louvre eſt à la droite de la Riviere de Seine, & le faux-bourg de Saint Germain à la gauche.

C'eſt une autre choſe des Golphes de la Mer, où il faut tourner le viſage vers la partie qui avance ſur la Terre. De ſorte que par exemple Ancone eſt à la main gauche de la Mer ou du Golphe Hadriatique, & Ragouſe à la droite. Paul Jove s'eſt mécomté là-deſſus au dix-huitiéme livre de ſon Hiſtoire, mettant Adem à la main gauche du Golphe Erythrée, & le païs des Abyſſins à la droite, tout au rebours de leur ſituation.

Il nous reſte à dire que les quatre parties du Monde nommées par les Latins Orient, Occident, Septentrion, & Midi, s'appellent aujourd'hui prèsque par tout, mais particulierement ſur l'Ocean, Eſt, Ouëſt, Nord, & Sud. Les Cartes des Vents qui portent les mêmes noms, & les Bouſſoles, mon-

trent les termes derivez collateralement de ceux-ci.

## CHAPITRE IV.

### *Des Cercles en general.*

Les Geographes considerent encore sur le Globe de la Terre huit Cercles.

De ces huit Cercles, il y en a quatre grands & quatre moindres.

Les quatre grands divisent chacun le Globe de la Terre en deux parties égales, aiant un même centre qu'elle: Et se nomment, le premier l'Equinoctial, ou l'Equateur; le second, le Zodiaque; le troisiéme, l'Horison; & le quatriéme, le Meridien.

Les quatre moindres Cercles ont un autre centre, & coupent le Globe Terrestre en deux parties inégales. Ils se nomment les deux Tropiques, & les deux Cercles Polaires.

Des quatre grands Cercles il y en a deux fixes ou immuables, qui sont l'Equateur, & le Zodiaque; qu'on voit sur le corps du Globe Terrestre. Les deux autres sont mobiles, ou variables, parce qu'ils sont differens selon les Regions, qui ont chacune leur Horison & leur Meridien differens. Aussi sont ils peints hors du Globe.

CHA-

## CHAPITRE V.

### *De l'Equateur.*

L'EQUATEUR a cela de propre, que quand le Soleil y eſt, il rend par toute la Terre le jour égal à la nuit, ce qui reçoit quelque interpretation à l'égard des Regions Polaires. C'eſt auſſi pourquoi on lui a donné ce nom d'Equateur & d'Equinoctial. Cela arrive deux fois l'année, l'une au mois de Mars, quand le Soleil entre au ſigne *d'Aries* ou du Belier, ce qui s'appelle l'Equinoxe du Printems; & l'autre en Septembre, lorsque le même Soleil entre au ſigne de la Balance, & cela s'appelle l'Equinoxe d'Automne. Les Pilotes, & la plûpart de ceux qui écrivent, nomment l'Equateur ſeulement *la Ligne*, comme quand ils diſent, *aiant paſſé la Ligne*, ou bien *quand nous fûmes au delà de la Ligne*, par une figure de Rhetorique qu'on nomme *antonomaſie*, ou, *par excellence*, dautant que c'eſt la plus grande, & la plus conſiderable de toutes les Lignes paralleles, ou équidiſtantes.

## CHAPITRE VI.

### *Du Zodiaque.*

LE Zodiaque eſt ce Cercle oblique, ou biaiſant, qui va d'un Tropique à l'autre; &

de celui de l'Ecreviſſe, ou d'Eté, à celui de Capricorne, ou d'Hiver. Son nom Grec vient des douze Signes ou animaux qu'on y voit dépeints, & qui conſtituent les douze mois de l'an. Chaque Signe a trente degrez, de ſorte que tous enſemble font le nombre de trois cens ſoixante degrez, tout le tour de la Terre n'en aiant pas davantage. Quand le Soleil arrive à l'un où à l'autre Tropique, il ſemble s'arréter devant que de retrograder, ou retourner vers l'Equateur; ce qui a fait nommer Solſtices ces deux tems de l'années. Mais cela eſt plus Aſtronomique, qu'il n'eſt Geographique.

## CHAPITRE VII.

### *De l'Horiſon.*

L'HORISON eſt un Cercle ainſi nommé en Grec, parce qu'il finit, & termine la partie du Monde qui nous eſt viſible, laquelle il diſtingue par ce moien de l'autre, qui nous eſt cachée, faiſant deux portions de l'Hemiſphere ſuperieur & inferieur. Il y en a un qu'on nomme le Grand, qui n'eſt qu'intelligible, & qui coupe la Sphere en deux parties égales. L'autre qu'on nomme Senſible, parce que le ſens de la vuë le meſure, ne s'étend, pour le plus, ſur terre qu'à la longueur

de cent quatre-vints ſtades, qui reviennent à vint-deux milles & demi d'Italie, à mettre huit ſtades au mille, ou à onze lieuës Françoiſes & un quart, donnant deux milles à chaque lieuë, comme l'on fait ordinairement. En effet l'on tient pour aſſuré, que la portée de nôtre vuë ne s'étend pas plus loin que cela (outre la raiſon de la convexité ou rondeur de la Terre) quelque choſe qu'on diſe de certaines vuës prodigieuſes, telle que l'avoit celui qui voioit du Promontoire, ou Cap de Lilybée de Sicile dans le port de Carthage, comtant les vaiſſeaux qui en ſortoient.

Les Horiſons ſont infinis, auſſi bien que les Meridiens, le moindre changement de place les rendant differens.

Les Arabes ont donné à chaque Horiſon deux Poles, dont le Vertical qui eſt ſur nos têtes, ſe nomme par eux Zenith, & l'autre qui lui eſt oppoſé, Nadir. Celui-ci eſt vertical aux Antipodes.

## CHAPITRE VIII.

### *Des Meridiens.*

LES Meridiens, qui ſont infinis, paſſent d'un Pole à l'autre, en coupant l'Equinoctial, & le Globe terreſtre en deux parties

égales, l'une Orientale, & l'autre Occidentale.

Le nom de Meridien vient de ce qu'à l'heure que le Soleil y arrive, il eſt midi le long de ce Meridien par toute la Terre d'un Pole à l'autre.

Autant qu'il y a de points Verticaux, autant ſe peut-on imaginer de Meridiens. On en marque de dix en dix trois cens ſoixante, autant que de degrez; mais on n'en peint ſur le Globe que trente-ſix. Et l'on a convenu d'un premier Meridien (qui n'eſt point diſtingué dans la Nature) que les uns ont mis, comme Ptolomée, aux Isles Canaries ou Fortunées, & particulierement à celle de Ferro, la plus Occidentale, encore que l'élevation des Isles du Cap Vert s'accorde mieux avec celle des Fortunées de Ptolomée. Les autres l'ont poſé aux Açores ou Isles Flamandes, telles que Corvo & Flores; Robert Hues l'arréte ſur Saint Michel, & Sainte Marie; quelques-uns le mettent preciſément à la Tercere, parce que l'Aiguille ne s'écarte point en ces lieux-là du droit Nort, ni vers le Levant, ni vers le Couchant. Le Meridien de Saint Michel eſt le plus Occidental, & éloigné de neuf degrez de celui des Canaries. Herrera dans ſon Amerique poſe ſon premier Meri-

dien ſur Tolede, beaucoup plus Oriental que celui des Canaries. Les Arabes, comme Abilfeda, l'ont conſtitué au rivage de l'Ocean Occidental, & aux Colonnes d'Hercule, ce Meridien étant encore plus Oriental de dix degrez que les Isles Fortunées.

Tous ces Meridiens n'apportent pas grande confuſion, parce qu'on les accorde aiſément par la ſupputation. Ce qu'il faut obſerver, c'eſt que quinze degrez de longitude que marquent ces Meridiens, importent d'une heure de Soleil ou du Iour.

La ligne Alexandrine eſt un autre Meridien plus Occidental, encore que tous ceux dont nous venons de parler, comme paſſant ſur la bouche du Fleuve de Maragnon, & par les Caps de Houmos, & de Malabrigo de l'Amerique. Cette ligne qu'on nomme de Diviſion, de Partition, ou de Demarcation, fut établie par le Pape Alexandre Sixiéme (dont la Bulle eſt datée de Rome du quatriéme de May mil quatre cens quatre-vints treize, au rapport de Louïs Cabrera) pour accorder les differens où étoient les Rois Ferdinand d'Arragon, & de Caſtille, & Emanuel de Portugal, touchant les Indes Orientales, & Occidentales. Ce qui eſt entre cette ligne & Malaca, allant à droite vers l'Orient,

*Mariana l. c. 3. & c. 6.*
*Oroſ. hiſt. lib. 11.*
*Lib. 12. hiſt. c. 23.*

fut ajugé aux Portugais; & le reste depuis la même ligne jusqu'au dit Malaca prenant à gauche par l'Occident, fut le partage des Castillans. Il y a cinq Isles des Moluques, qui se trouvent par là du partage de Castille, & qui furent ensuite engagées par Charles-Quint au Roi de Portugal pour trois cens cinquante mille Ducats, à ce que dit Herrera. C'est donc une ligne de partage qui a été reçuë par les Castillans & les Portugais, après beaucoup de contestations & de changemens, mais qui n'a nulle vigueur à l'égard des autres Nations, d'autant qu'elles n'ont pas convenu de l'arbitre, ni agreé l'arbitrage.

*Bergeron tr. des Navig. p. 79.*

Aussi ne reconnoit-on aucun Traité de paix au delà du Meridien des Açores pour l'Oüest ou le Couchant, ni au delà du Tropique de Cancer pour le Sud ou le Midi, comme il se voit par tous les Traitez faits depuis le Roi François Premier, & par ce qui s'est pratiqué ensuite.

Depuis peu de tems un nommé Bergier, qui a fait, après son Traité des Grands Chemins, un autre petit discours du Point du Iour, s'est avisé de poser un nouveau Meridien pour le commencement des Iours, qu'il établit au cent quatre-vintiéme degré de longitude, & qui passe par le Détroit d'Anian,

aussi bien que par les Isles Subadibes situées sous l'Equateur. Ce Meridien trenchant en deux parties une de ces Isles qui n'a point de nom particulier, & qui n'est pas la plus grande des trois appellées Cainan ou Cailon; Bergier remarque fort bien, que la partie de l'Isle qui est deçà, reçoit le jour vint-quatre heures devant l'autre, encore que ces deux parties soient contiguës & jointes l'une à l'autre. En effet, il faut par raison que le Soleil se levant fasse en même tems le Dimanche en l'une, lorsqu'il est encore Samedi en l'autre. Mais il faudroit demeurer d'accord de ce premier Meridien des jours naturels, ou comme il le nomme, du Point du Iour, dont les Geographes n'ont pas encore convenu.

Elles font partie des Philippines. *Magin.* Ce sont les Isles des Anthropophages de Ptolomée. *Daviti en ses Barusses.*

Observons en outre, que nonobstant ces presuppositions differentes d'un premier Meridien sur le Globe Terrestre, beaucoup de Nations se sont attribué le milieu du Monde comme la place la plus avantageuse. Les Juifs tenoient pour assuré, que Hierusalem y étoit posée. Ceux de la Chine se moquent de nos Cartes Geographiques, parce que leur païs n'y possede pas ce milieu, qu'on dit même que signifie le mot de la Chine. Les Mores qui conquirent Grenade lui donnoient le même avantage, & la mettoient sous le

Paradis, comme d'autres de la même nation assurent dans Ramusio, que l'Enfer est justement sous le païs de Tibet. Le nom de la capitale du Perou, Cusco, signifie dans la langue des Incas le nombril de la Terre. Et non seulement les Grecs nommerent Delphe l'umbilic, ou le milieu du Monde; Tite-Live même en est demeuré d'accord, & les Fables anciennes portent que Jupiter aiant fait partir en même tems deux Aigles, l'une de l'extremité d'Orient, & l'autre de celle d'Occident, elles arriverent toutes deux en même tems à Delphe & marquerent pour le vrai milieu du Monde le lieu où étoit la Sibylle Pythie.

*Dec. 4. lib. 8.*

*Plutar. de orac. def.*

Le même amour pour la Patrie a fait soutenir à beaucoup de personnes, que la leur étoit au lieu le plus temperé. C'est pourquoi Galien adjuge cet avantage à la Grece, & au quatriéme climat qui passe par Rhodes, & par l'Isle de Cos la Patrie d'Hippocrate. Averroës le donne au cinquiéme, à cause que la ville de Grenade, d'où l'on croit qu'il étoit, s'y trouve, comprise aussi bien que celle de Rome. Et un Ferrarois nommé Manard se vante que Ferrare, qui est sur le commencement du sixiéme climat, le doit emporter.

Les

Les Relations de la plûpart des voiages de long cours, assurent qu'il n'y a point de païs si temperez que ceux de la Zone Torride, contre l'opinion de tous les Anciens, & même de S. Thomas, quoiqu'Albert le Grand son Maître eût été d'un sentiment different. Avicenne aussi prèsque seul, avoit soutenu que les Païs situez sous la Ligne, devoient par raison être les plus temperez. Il y en a qui s'imaginent la même chose de ceux qui sont sous les Poles, nonobstant les rigueurs éprouvées vers le cercle Arctique; ce qu'ils appuïent de divers raisonnemens, qui ne sont pas de ce lieu.

## CHAPITRE IX.

### *Des Tropiques.*

Il y a deux Tropiques également distans de l'Equateur, & chacun de vint-trois degrez & demi, sans s'arrêter à deux minutes de plus, qui ne feroient qu'embroüiller.

Le plus proche de nous, qui est par consequent le Septentrional, se nomme le Tropique de Cancer ou de l'Ecrevisse; L'autre qui est le Meridional, s'appelle le Tropique de Capricorne.

Les Anciens ont nommé le premier le Solstice d'Eté, & le second le Solstice d'Hiver,

dautant que quand le Soleil parcourant son Zodiaque est arrivé à l'un & à l'autre, il semble qu'il s'arrête, n'avançant plus, mais retournant vers la Ligne, ou vers l'autre Pole. Aussi leur nom Grec de Tropique veut dire, lieu de retour ou de conversion.

Quand le Soleil est au Tropique du Cancer, nous avons ici dans toute l'Europe nôtre Eté, avec le plus grand jour, & la plus petite nuit de l'année. C'est tout au rebours à nôtre égard du Solstice d'Hiver, lorsque le Soleil est au Tropique de Capricorne; car pour lors nous avons la plus longue nuit de l'an, & le plus court jour, que les Latins ont nommé particulierement *Bruma*, comme le tems qui le precede, & qui le suit, *Brumale tempus*.

Ces Tropiques ont eu les surnoms de Cancer, & de Capricorne, des signes du Zodiaque qui sont ainsi appellez, & où le Soleil entre quand ce retour dont nous venons de parler se fait.

## CHAPITRE X.

### *Des Cercles Polaires.*

LES deux Cercles Polaires sont également distans chacun de son Pole. Celui qui est vers nôtre Pole se nomme le Cercle Arcti-

que ou Septentrional, diſtant du Pole de vint-trois degrez & demi. L'autre Cercle Polaire oppoſé à celui-là, s'appelle le Cercle Antarctique, ou Meridional. Celui-ci ne nous eſt jamais viſible, & l'autre au contraire eſt toûjours expoſé à nôtre vuë.

## CHAPITRE XI.

### *Des Zones.*

CES quatre moindres Cercles derniers, qui ſont les deux Tropiques, & les deux Cercles Polaires, diviſent toute la Terre en cinq parts, eſpaces, ou Zones, comme les nomment les Geographes. De ces cinq Zones les Anciens ont cru qu'il n'y en avoit que deux habitées, comme étant temperées, & que les trois autres étoient deſertes, & inhabitables, l'une à cauſe du grand chaud, & les deux autres pour être trop expoſées au froid.

Pour commencer par la Zone Torride, ou brûlée par l'ardeur du Soleil, elle eſt au milieu des autres, & comprend ce qu'il y a d'eſpace entre le Tropique de Cancer, & celui de Capricorne, qui eſt une latitude, ou largeur de quarante-ſept degrez, laiſſant toûjours à part les minutes pour rendre la choſe

plus aiſée. La ligne Equinoctiale eſt juſtement au milieu.

Les deux Zones ou Regions froides ſont chacune vers l'un des Poles, & contiennent ce qu'il y a d'eſpace depuis les Cercles Arctique & Antarctique juſqu'aux Poles, qui eſt de chaque côté de vint-trois degrez & demi; c'eſt à ſavoir depuis le ſoixante & ſixiéme & demi juſqu'au nonantiéme. L'éloignement du Soleil les faiſoit croire inhabitées à cauſe du froid extréme.

Les deux Regions ou Zones reſtantes, ſont les Temperées, comme étant entre l'excès du chaud & du froid. L'une eſt depuis le Tropique de Cancer, juſqu'au Cercle Arctique, qui eſt celle que nous habitons. Et l'autre du côté du Midi, entre le Tropique de Capricorne, & le Cercle Antarctique. Elles occupent chacune l'eſpace de quarante-trois degrez.

L'erreur des Anciens au fait des Zones, m'oblige à remarquer comme Boniface Evêque de Maience accuſa d'hereſie devant le Pape Zacharie, l'an 745. Vigile Evêque de Saltzbourg, pource qu'il maintenoit qu'il y avoit des Antipodes. Auſſi eſt-il conſtant que Saint Chryſoſtome, Lactance, & S. Auguſtin,

avec assez d'autres Peres, se sont moquez des Antipodes, dont personne ne peut plus douter.

## CHAPITRE XII.

### *Des Paralleles.*

COMME nous avons consideré les Meridiens, qui sont des lignes qui vont d'un Pole à l'autre; il faut observer d'autres lignes qui sont tirées du Couchant au Levant. Ces dernieres lignes sont nommées Paralleles, ou equidistantes, parce qu'elles sont par tout, ou en toute leur longueur d'une égale distance entre elles, ce qui ne se voit pas aux Meridiens.

Or l'espace qui est contenu en deux Paralleles, ou entre trois, s'appelle un Climat.

Les Anciens n'ont consideré que sept Climats. Depuis on les a multipliez jusqu'au nombre de vint-quatre, chacun aiant demie heure de difference, ce qui montre que chaque Parallele doit être d'un quart d'heure. Ces vint-quatre Climats s'étendent depuis la Ligne jusqu'au degré soixante-septiéme, où il y a un jour de vint-quatre heures de Soleil. Depuis ce degré les Climats ne vont plus par demies heures, mais bien plus vite. L'on en ajoûte jusqu'aux Poles, qui sont de trente jours chacun.

Il faut noter que Ptolomée a mis le Parallele le plus Auſtral à ſeize degrez, & vint-cinq minutes vers le Midi. Ainſi l'on nommoit bien de ſon tems Latitude, l'eſpace d'entre les Paralleles, & l'autre ſens Longitude, puiſque ce qu'il connoiſſoit de terre habitée étoit beaucoup plus étendu du Couchant au Levant, que du Midi au Septentrion.

## CHAPITRE XIII.

### *De la grandeur de la Terre.*

Les Cercles de la Terre auſſi bien que ceux du Ciel, ſont diviſez en trois cens ſoixante parties, qu'on nomme Degrez. Chaque Degré eſt auſſi diviſé en ſoixante autres parties, qu'on nomme ſcrupules, ou minutes; & chaque minute contient un mille d'Italie. De ſorte qu'à mettre, comme l'on fait, quatre milles d'Italie pour faire une lieuë, ou un mille d'Alemagne, chaque Degré contiendra quinze milles d'Allemagne, & tout le tour de la Terre cinq mille & quatre cens lieuës, ou milles d'Allemagne; ce qui fait dix mil & huit cens lieuës Françoiſes, parce qu'elles ſont ordinairement une fois plus courtes que celles d'Alemagne, n'étant que de deux milles d'Italie.

Le Diametre eſt le tiers de cette circonference, ou un peu plus, y aiant la proportion qui ſe trouve de ſept à vint-deux. Et le Demi-diametre, qui eſt l'eſpace depuis la ſuperficie de la Terre juſqu'à ſon centre, ſe regle là-deſſus. Ce Demi-diametre a donc de lieuës Françoiſes mil huit cens, qui eſt le Diametre entier à comter par milles d'Alemagne; car de ceux-ci il n'y en a juſqu'au centre de la Terre que neuf cens.

Les Philoſophes ont livré dans leurs Ecoles plus de batailles ſur la grandeur de la Terre, que les Princes pour s'en rendre maîtres. Ariſtote, Ptolomée, Hipparche, Eratoſthene, ont chacun leur comte different.

L'opinion commune eſt, qu'un homme qui feroit tous les jours quatre milles, ou lieuës d'Alemagne, qui ſon huit lieuês Françoiſes, acheveroit en trois ans & deux cens ſoixante jours tout le tour de la Terre, n'étant point empêché par les Eaux ni par les Montagnes, ou par les Solitudes. *Magin. Kerkerman.*

Sandoüal au livre 13. de ſon Hiſtoire de Charles-Quint §. 30. dit, que le Vaiſſeau nommé de la Victoire, l'un des cinq, qu'avoit menez Ferdinand Magellan, & qui ſeul revint du voiage, ramené par Jean

Sebaſtien Biſcain, fit en ſon tour quatorze mil lieuës.

Antoine Herrera au livre 15. chap. 23. de ſon ſecond Tome, aſſure que partant de Madrid, à paſſer par le Détroit de Magellan, & de là par les Indes Orientales, ſuivant les côtes & non le droit chemin, on fait pour revenir au même Madrid, onze mil ſept cens ſoixante & ſeize lieuës.

Les Cosmographes veulent qu'il y ait de la terre jusqu'au Ciel de la Lune, cinquante-deux demi-diametres de la même Terre: & dix-huit fois autant jusqu'au Soleil.

L'on aſſure de même, que ſi un Courier pouvoit aller en poſte au Ciel, auſſi facilement qu'il court ſur la Terre, il n'arriveroit pas de treize cens ans, jusqu'à la concavité du Ciel des Etoiles, ne faiſant tous les jours que trente-cinq lieuës Françoiſes.

Ils ont écrit avec apparemment autant de vanité, que ſi on jettoit du haut du Firmament en bas une meule de moulin, elle emploieroit plus de vint-ſept ans avant que de toucher la Terre, encore qu'elle fit ſoixante & dix lieuës de chemin à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans jamais s'arrêter.

Heſiode met dans ſa Theogonie qu'il y a auſſi loin de la ſurface de la Terre au Tarta-

re, que du Ciel en Terre: Et qu'une Enclume de fer ſeroit neuf jours & neuf nuits à deſcendre du Ciel en terre, ou elle arriveroit le dixiéme. Ajoutant qu'elle ſeroit autant à décendre de la Terre jusqu'au Tartare.

La moindre Etoile du Firmament eſt tenuë plus grande dix-huit fois que le Globe Terreſtre.

Les Etoiles de la premiere grandeur ſont plus grandes cent ſept fois que la Terre.

Le Soleil eſt plus grand qu'elle cent ſoixante-ſix fois.

La Lune eſt moindre que la Terre trente-neuf fois.

## CHAPITRE XIV.

### *Des Longitudes, & des Latitudes.*

IL y a donc des degrez de Longitude qui ſe réglent & diſtinguent par les Meridiens, & des degrez de Latitude que montrent les Paralleles. Les Longitudes ſe comtent ſur l'Equateur; & les Latitudes ſur le premier Meridien. La Longitude de chaque lieu, Païs, ou Region, eſt ſa diſtance du premier Meridien tirant vers l'Orient, qui ſe meſure ou comte ſur l'Equateur en tournant toûjours. Et la Latitude eſt la diſtance qu'ont les mêmes lieux, Païs, ou Regions, de l'Equateur

ou Ligne Equinoctiale, vers l'un ou l'autre Pole. C'eſt pourquoi l'on dit Latitude Septentrionale, & Latitude Meridionale. Les degrez s'en comtent comme nous venons de dire, ſur le premier Meridien.

Il eſt aiſé de voir ſur le Globe que la Latitude d'un lieu eſt égale à ſon élevation du Pole, & qu'il y a même nombre de degrez à l'une qu'à l'autre: Si bien que c'eſt une même choſe de dire qu'un lieu eſt éloigné de tant de degrez de l'Equateur, & qu'il a ſon Pole élevé de tant de degrez ſur l'Horiſon.

## CHAPITRE XV.

### *Des differentes meſures.*

LES Romains comtoient les diſtances des lieux par milles, qui avoient ce nom, parce qu'ils étoient compoſez de mille pas, au bout deſquels ils mettoient une marque de quelque pierre taillée en colonne ou autrement. De là vient qu'en Latin, *ad primum vel ſecundum lapidem*, veut dire, *ad primum vel ſecundum milliare*, au premier ou ſecond mille.

Le mille Germanique contient quatre milles d'Italie.

Les Grecs comtoient par ſtades, qui étoient

de cent vint-cinq pas, c'eſt pourquoi il en faloit huit pour faire un mille Romain.

Les Perſes comtoient par Paraſanges, dont chacune contenoit trente ſtades, qui font près de quatre milles Romains. Ainſi la paraſange & la lieuë d'Alemagne reviennent à un.

Les Egyptiens comtoient *per ſchœnos*, c'eſt à dire par cordes, (meſure dont on ſe ſert en quelques lieux de France.) Les unes de ces cordes étoient de ſoixante, les autres de quarante, les autres de vint ſtades.

Les François & les Eſpagnols comtent par lieuës de differentes longueurs, comme les cordes Egyptiennes, les unes grandes, les autres petites, & les autres moiennes. Beaucoup de nos voiſins en uſent de même.

Les Moſcovites comtent par Werſts, dont ſept font à peu près un mille alemand ou plûtôt uint Werſts font trois milles d'Alemagne. Et les Chinois comtent par *Li*, qui eſt l'eſpace de l'étenduë de la voix, de ſorte que dix *Li* font un *Pu*, qui répond à la lieuë d'Eſpagne, & dix *Pu* une journée. *Maffée lib. 6.*

## CHAPITRE XVI.

*Des termes propres aux Geographes, ſoit pour la Terre, ſoit pour la Mer.*

ILS appellent Continent & Terre ferme les plus grandes, & principales parties de *Continent*

la Terre, comme l'Europe, l'Aſie, l'Afrique, & l'Amerique.

*Inſula.* Isle eſt une moindre partie de la Terre, que l'eau environne de tous côtez, comme l'Angleterre, Malte, ou Candie.

*Peninſula. Cherſoneſus.* La Peninſule des Latins eſt la Cherſoneſe des Grecs, le mot veut dire Prèsqu'Isle, parce qu'elle eſt environnée d'eau prèsque de tous cotez, aiant ſeulement une étroite partie qui la conjoint au Continent. Le Peloponeſe en eſt une, qui ſe nomme aujourd'hui la Morée. La Cherſoneſe de Thrace; la Cherſoneſe Taurique, aujourd'hui dite Tartarie Precope, ou Mineure: la Cherſoneſe Cymbrique, où eſt le Jutland du Dannemarc; la Cherſoneſe dorée à preſent dite Malaca, ſi elle n'eſt le Japon ſelon Mercator & Magin; & le Jucatan de l'Amerique, ſont ſix autres peninſules, les principales & les plus renommées du vieil & du nouveau Monde.

*Iſthmus.* Iſthme eſt cette portion de Terre étroite qui attâche la Prèsqu'Isle à la Terre ferme, comme l'Iſthme Hexamile de Corinthe, l'Iſthme de Suez, l'Iſthme de Panama.

*Promontorium.* Promontoire ou Cap eſt une terre élevée, ou une montagne qui s'avance en Mer, comme le Cap Verd, le Cap de Bonne Eſpèrance.

La Mer eſt le terme general, qui ſe diviſe en celui d'Ocean, & celui de Mer Mediterranée. *Mare.*

L'Ocean eſt la plus grande Mer, dont toutes les autres, & même la Mediterranée, ſemblent n'être que des dépendances. Il n'y a dans l'ancien Monde que la Mer Caſpie ou d'Hircanie, autrement dite Mer de Sala, & de Bachu d'une ville de même nom, dont on ne voit pas la jonction avec l'Ocean, qui peut neanmoins être ſous terre; & dans le nouveau Monde, la Mer, ou Lac de Parime eſt de même nature. L'Ocean prend des noms differens ſelon les Païs, ou Regions qu'il baigne. Ainſi l'on dit Mer Germanique, Mer Atlantique, &c. Et dans la Mediterranée de même, Mer Liguſtique, Mer Adriatique, &c. Pour la Mer du Sud autrement dite Pacifique, elle étoit inconnuë aux Anciens. *Oceanus.*

Le Sein, ou Golphe eſt un bras de Mer qui s'avance en terre par un paſſage étroit, ſuivi d'une plus grande largeur. La Mer Mediterranée eſt le plus conſiderable de tous ceux que fait l'Ocean, la Balthique en ſuite; puis le Sein Perſique; & l'Arabique dit la Mer Rouge, ou de la Meque. Les Mers du Nouveau Monde ont auſſi leurs Golphes, *Sinus.*

comme celui de Mexique, & celui de Californie.

*Fretum.* Le Détroit ou Manche est un passage par lequel deux Mers se communiquent leurs eaux, comme le Détroit de Gibraltar, le Pas de Calais, &c. Les Grecs ont appellé Bosphores ces Détroits qu'un Bœuf peut traverser en nageant. Ils ont aussi nommé Euripe un Détroit sujet à divers flus & reflus. *Bosphorus. Euripus.*

*Lacus.* Un Lac est une eau profonde, de moindre étenduë qu'une Mer, & qui a des sources qui ne tarissent point.

*Palus.* On nomme Marais, un autre amas d'eaux diverses, plus sujetes à diminuer. Ce qui fait voir que le Palus, ou Marais Méotide seroit mieux appellé un Lac, vû qu'il ne tarit ni se dessêche jamais.

*Ora importuosa Statio.* Plage, est un rivage de basse Mer.

Rade, est un lieu dans la Mer de bon abri, à cause de quelque Cap, ou de quelques hautes terres voisines.

## CHAPITRE XVII.

### *Des divisions de la Terre.*

La Terre reçoit diverses divisions, generales, & particulieres.

La premiere division est celle des Anciens, qui faisoient trois parties de l'ancien Monde,

n'en connoiſſant point d'autre. Ils nommerent la premiere Europe, la ſeconde Aſie, & la troiſiéme Afrique.

Elles ont été partagées aux trois fils de Noé, Japhet aiant reçu l'Europe, Sem l'Aſie, & Cham l'Afrique.

L'Aſie eſt la plus grande, l'Afrique, ou Libye ſuit après, & l'Europe eſt la plus petite de toutes, ſelon Ptolemée au livre ſeptiéme de ſa Geographie, qui connoiſſoit peu de choſe de l'Afrique, (quoiqu'il fût Africain) comme nous l'avons obſervé au chapitre douxiéme qui eſt des Paralleles.

Les Geographes modernes diviſent la Terre, après Mercator, en trois parties bien plus grandes, en l'ancien Monde, le nouveau dit l'Amerique, & l'Inconnu ou Terre Auſtrale & Magellanique.

Commençons par l'ancien Monde, & le conſiderons dans ſes trois parties connuës de tout tems.

## CHAPITRE XVIII.

### *De l'Europe.*

L'EUROPE donc a au Midi la Mer Mediterranée, qui la ſepare de l'Afrique : Au Couchant l'Ocean que les Anciens nommoient Atlantique : Au Septentrion le même

Ocean nommé Hyperborée ou Septentrional: Et elle eſt ſeparée vers le Levant de l'Aſie tant par une partie de la Mer Mediterranée de l'Egée, de l'Helleſpont, du Propontide, du Pont Euxin, & des Palus Meotides; que par le fleuve Tanaïs, duquel il faut tirer une ligne jusqu'au fleuve Oby, ou Orbo, & jusqu'à l'Ocean glacial ou Septentrional. Ainſi tout ce qui demeurera vers le Couchant à la main gauche, ſera de l'Europe; & au contraire de l'Aſie tout ce qui ſera vers la main droite.

La longueur de l'Europe ſe prend depuis le Promontoire d'Eſpagne nommé Sacré des Anciens, & aujourd'hui Cap de Saint Vincent, juſqu'à l'embouchure du fleuve Oby: ce qui contient neuf cens milles Germaniques, c'eſt à dire dix-huit cens lieuës Françoiſes; quelques-uns en mettent environ deux milles.

*aujourd'hui Gouvernement de Wardhus.*

Sa largeur ſe meſure depuis le Promontoire Tenare du Peloponeſe, juſqu'à celui de Rutubas de *Scritofinnie*, lequel les Cartes modernes appellent Cap de Nord & Noortkyn: Ce qui contient cinq cens cinquante milles Germaniques, qui font onze cens lieuës Françoiſes. D'autres diſent de douze à quinze cens lieuës.

Elle

Elle contient infinis Royaumes, Duchez, & Principautez: Un ſeul Archiduché, qui eſt celui d'Autriche: Et trois grands Duchez, celui de Moſcovie, celui de Lituanie & celui de Toſcane.

Strabon, & beaucoup de Geographes après lui, donnent à l'Europe la forme d'un Dragon. Quelques modernes la repreſentent comme une femme aſſiſe.

## CHAPITRE XIX.

### *De l'Aſie.*

L'ASIE a du coté du Couchant les limites dont nous l'avons ſeparée de l'Europe, & de plus le reſte de la Mer Mediterranée en tirant vers l'Egypte; où le Golphe Arabique, aujourd'hui nommé la Mer Rouge, & Mer de la Meque, la ſepare de l'Afrique avec l'Iſthme de Suez. Vers le Septentrion elle a l'Ocean Scythique. A l'Orient l'Ocean Oriental. Et au Midi ce même Ocean encore nommé Indique, & Mer Erythrée, ou Rouge par quelques-uns qui ſuivent en cela les Anciens.

C'eſt la partie du Monde la premiere habitée, & qui a peuplé les autres. Dieu y a pris l'humanité, & s'y eſt fait voir homme.

Sa longueur ſe prend depuis l'Helleſpont jusqu'à Malaca, qui eſt ſelon pluſieurs la

Cherſoneſe dorée, dans l'Inde; ce qui contient treize cens lieuës Germaniques, ou deux mil ſix cens lieuës Françoiſes.

Sa largeur eſt depuis l'entrée ou embouchure de la Mer Arabique, ou de la Meque, jusqu'au Promontoire Tabin, qui eſt au Detroit d'Anian: Ce qui contient douze cent vint lieuës Germaniques, ou deux mil quatre cens quarante lieuës Françoiſes. Ceux qui la prennent depuis le Cap de Singapura de la Cherſoneſe dorée, qui eſt la plus meridionale partie de toute l'Aſie, jusqu'au même Promontoire Tabin, n'y trouvent que deux mil deux cens & vint de nos lieuës.

Les Anciens l'ont diviſée en Aſie Majeure, & Mineure.

## CHAPITRE XX.

### *De l'Afrique.*

L'AFRIQUE eſt une Peninſule qui tient à l'Aſie par l'Iſthme ou Détroit Terreſtre de Suez, qui eſt ſelon Plutarque de trois cens ſtades ſeulement, qui ſont trente-ſept milles & demi d'Italie, ou dix-neuf lieuës Françoiſes moins un quart.

Le même Plutarque dit dans la vie de Marc-Antoine, que la Reine Cleopatre voulut ouvrir, & creuſer cet Iſthme, pour y faire paſ-

ſer ſes vaiſſeaux de la Mediterranée dans la Mer Rouge.

L'Afrique a au Levant le Sein ou Golphe de la Mer Rouge, au Midi l'Ethiopique, au Couchant l'Atlantique, & au Septentrion la Mediterranée.

Sa Longueur ſe prend du Détroit de Gibraltar, au Cap ou Promontoire de Bonne Eſperance, par ſept cens milles Germaniques, c'eſt à dire quatorze cens lieues Françoiſes.

Et ſa Largeur du Cap Verd, dit *Heſperium Promontorium*, à celui de *Guardafuni*, nommé *Aromata* des Anciens, qui eſt à l'embouchure du Golphe Arabique, par cinq cens cinquante autres milles, ou onze cens lieues Françoiſes.

## CHAPITRE XXI.

### *De l'Amerique.*

L'AMERIQUE eſt nommée le nouveau Monde, parce que les Anciens n'en parlent point, ſinon qu'on en voit quelque petite apparence dans le Timée de Platon, & dans le cinquiéme livre de Diodore Sicilien. Quoiqu'il en ſoit, ils n'y avoient nul commerce, & n'y en pouvoient auſſi avoir, ignorant l'uſage de l'Aiguille marine ou aimantée, & de ſon Quadran dit Bouſſole. S'ils avoient

quelque relation de ce païs-là, ce ne pouvoit être que par des naufrages, ou pour mieux dire par des tourmentes qui y avoient jetté quelques Vaiſſeaux, aſſez heureux pour être revenus de même.

Son nom d'Amerique vient d'Americ Veſpuce Florentin, qui commandant des vaiſſeaux d'Emanuel Roi de Portugal y fit le premier deſcente l'an mil quatre cens quatre-vint dix-ſept. Chriſtophle Colomb Genois n'aiant encore découvert cinq ans auparavant en mil quatre cens quatre-vint douze, que les Isles de ſon Continent, l'Eſpagnole, Cuba, & la Jamaïque.

Au nom de Ferdinand & d'Iſabelle de Caſtille.

Elle eſt diſtante de l'Afrique, ou de l'embouchure du Niger dans l'Ocean, de trois cens trente milles Germaniques de mer, c'eſt à dire de ſix cens ſoixante lieuës Françoiſes. Mais elle ſeroit plus proche de l'Europe (ſi elle n'eſt point jointe à elle vers le Nort) ſur tout à conſiderer les Isles; car on ne comte d'Irlande en Canada, qui n'eſt pas Isle pourtant, que deux cens milles Germaniques, ou quatre cens lieuës Françoiſes.

On la nomme encore Inde Occidentale, tant à cauſe de la reſſemblance des habitans en leurs façons de vivre, & en leur nudité, que pource qu'on découvrit preſque en mê-

me tems le commerce vers l'Inde Orientale, en passant, & doublant le Cap de Bonne Esperance, ce que fit le premier Vasco de Gama Portugais l'an mil quatre cens quatre-vint dix-sept.

On la considere comme une Isle, parce qu'au Levant elle a l'Ocean Atlantique, vulgairement nommé la Mer du Nort; au Midi le Détroit de Magellan qui la separe (ou plûtôt celui du Maire decouvert depuis peu en mil six cens dix-sept) de la Terre Australe, au Couchant la Mer Pacifique, ou du Sud; & au Septentrion qui n'est pas encore découvert, vrai-semblablement une Mer glaciale, puisque l'Europe & l'Asie en sont bordées du même coté.

Sa longueur se prend depuis le Détroit d'Anian à celui de Magellan, par deux milles quatre cens milles Germaniques, qui font quatre milles huit cens lieuës Françoises.

Sa largeur est de mil trois cens milles Germaniques, ou de deux milles six cens lieuës Françoises, depuis le Cap de Fortune joignant le Détroit d'Anian, jusqu'au Cap Breton de la nouvelle France.

L'Amerique se divise en Septentrionale, où est le Royaume de Mexique; & Meridionale, où est celui de Cusco, ou du Perou;

ces deux parties n'étant diviſées que par un petit Iſthme, ou Détroit de terre, de dix-ſept à dix-huit lieuës d'Alemagne qui en font trente-ſix des nôtres, entre *Panama* & *Nombre de Dios*, ou *Porto Belo*. Les Navires déchargent là, ſi elles n'aiment mieux faire ſept ou huit milles lieues de Mer que ces dix-ſept de terre, partie de montagne, & partie par la riviere de Sagre ou Chagre. Car on ſe prevaut de ce fleuve, & même de la Mer de telle ſorte, dit Herrera, que de dix-huit lieues qui ſe comtent de Panama à Porto Belo, l'on n'en fait que cinq par terre.

## CHAPITRE XXII.

### *De la Terre Auſtrale.*

La Terre Auſtrale eſt autrement nommée Terre Inconnuë, perſonne n'en aiant encore donné de bonne relation, ni fait chez elle de deſcente conſiderable. On la nomme encore la Magellanique de Ferdinand Magellan Portugais, qui découvrit le Détroit de ſon nom, ſous les auſpices de Charles-Quint Empereur, vers lequel il s'étoit retiré, fâché contre ſon Roi pour avoir été refuſé d'un demi écu par mois d'augmentation de païe, comme on peut voir dans Oſorius. Il étoit parti de Seville en mil cinq cens dix-

neuf avec cinq vaisseaux, & passant ce Détroit jusqu'alors inconnu, il fut par la Mer de Sud aux Moluques, où il mourut de poison, ou comme les autres disent en combatant aux Isles Barusses, qui sont les Philippines. Sebastien Canut ramena un seul vaisseau des cinq, lequel fut nommé la Victoire. Et le même Canut reçut une chaine de l'Empereur, avec la figure d'un Monde & cette inscription, *Primus circumdedisti me*, lui donnant la qualité de premier Geometre. Il arriva au port de Seville en mil cinq cent vint-deux, aiant mis trois ans à faire tout ce tour du Monde par eau. Nous avons déja remarqué comme Sandoüal veut, que ce vaisseau de la Victoire ait fait en tournant ainsi le Monde quatorze mille lieuës. Mais il faut encore observer ici, que ceux qui font ce tour en prenant de la sorte par l'Occident, & revenant par le Levant, perdent un jour en le faisant, de façon que ceux de ce Vaisseau arrivez en Espagne, ne comtoient que le cinquiéme du mois, & ils étoient là au sixiéme; ils croioient être au Samedi, & ils trouverent qu'on y celebroit le Dimanche. C'est tout au rebours de ceux qui tournent le Monde en prenant par l'Orient, & revenant par le Couchant, car ils gagnent un jour, & trouvent

à leur retour que ſi ceux de leur païs ſont encore au Dimanche, ils croient être au Lundi. Ainſi il peut arriver que par la venue de deux Vaiſſeaux, qui auront fait le tour du Monde, par diverſes voies & oppoſées l'une à l'autre, en un même lieu, l'on y comtera trois jours differens. Auquel cas l'on a determiné qu'il faloit ſuivre l'uſage du lieu où l'on ſe trouve, ſoit en Terre ferme, ſoit ſur Mer, ſelon qu'on ſe rencontre deçà ou delà la Ligne. Drak, & Candiſc, Anglois, Olivier Vander-Nort, & Schouten conjointement avec le Maire, Hollandois, ont tous éprouvé la même choſe étant retournez chez eux, après avoir fait le circuit de la Terre dont nous parlons.

## CHAPITRE XXIII.

### *Des parties de l'Europe.*

REVENONS à l'Europe pour y conſiderer ſeparément ce qu'elle a de plus remarquable. Et parce que les Geographes ſe tournent toûjours vers le Septentrion, comme nous l'avons déja obſervé au Chapitre des Poles qui eſt le troiſiéme, commençons par les Roiaumes de la Grande Bretagne, de Dannemarc, de Suede, & de Moſcovie. De là, nous regarderons vers le Midi & le Couchant l'Eſpagne, & l'Italie, pour venir à la Grece

plus Orientale, & aux autres Etats que le Turc possede avec elle dans l'Europe. Cela fait, nous acheverons par les païs qui se voient dans la Carte comme renfermez entre ces premiers, tels que sont la Pologne, l'Alemagne, & la France.

## CHAPITRE XXIV.

### *Du Roiaume de la Grande-Bretagne.*

Le Roiaume de la Grande-Bretagne est composé tant de l'Isle qui porte le même nom, & qui contient l'Angleterre, & l'Ecosse; que de celle d'Irlande moindre de moitié pour le moins; & de quantité d'autres petites qui sont aux environs de celle-là. Il a de plus la nouvelle Angleterre, ou le païs de Virginie dans l'Amerique Septentrionale, entre la nouvelle France, & la Floride, sans parler de la nouvelle Albion que Drac découvrit vers le Golphe de Californie. Le Roi Jacques est le premier qui a pris le titre de Roi de la Grande-Bretagne, aiant reüni l'Ecosse à l'Angleterre, avec tout ce qui est de leurs dépendances.

Les plus considerables de ces petites Isles sont premierement vers le Nort, & Nordest de l'Ecosse, les Orcades au soixante & uniéme degré de Latitude. Elles sont, comme

les uns disent, au nombre de trente, ou de trente-deux, selon les autres de quarante. La principale où est la residence de l'Evêque est *Pomona*, nommée vulgairement *Main-land.* Elles ont cela de rare, que les serpens, & les autres bêtes venimeuses n'y peuvent vivre, non plus qu'en Irlande, & en Candie: Et que les hommes quoique grands buveurs, ne s'y enyvrent prèsque jamais, & vivent très long-tems sans aucun usage de medecine. L'on dit aussi qu'on n'y voit point de fous ou d'insensez. De ces trente ou quarante Isles, il n'y en a que treize de peuplées.

Au Nort des Orcades sont les Isles de Schetland qu'on met au rang des Britanniques, éloignées de cent milles, dont la principale, nommée Thylinsel est prise pour l'ancienne Thule. Celle de Yeal, qui est du nombre, ne souffre, dit on, aucun animal qui n'y soit né.

A l'Occident de l'Ecosse sont les Hebrides ou Westernes en plus grand nombre. Les Anciens les nommoient Ebudes. Aebudæ.

L'Angleterre a au dessous vers le Cap de Cornoüaille les Isles de Silli, autrement dites Sorlingues, que beaucoup prennent pour les Hesperides, & Cassiterides des Grecs.

L'Isle de Wight eſt au Midi dans l'Ocean Britannique; Celle de Man entre l'Irlande & l'Angleterre. Et pour celles de Jarſay & Garnſay, elles ſont auprès de la côte de Normandie. Auſſi y parle-t-on François. Mais depuis Guillaume le Conquerant elles ſont demeurées ſous l'obeïſſance des Rois d'Angleterre. La pierre d'Emeri, dont ſe ſervent les Lapidaires & les Vitriers, vient de cette derniere Isle. *Smiris* en Latin.

## CHAPITRE XXV.

### *De l'Ecoſſe, & l'Angleterre.*

L'ECOSSE & l'Angleterre ne ſont qu'une même Isle, la plus grande de l'Europe. Elle fut autrefois dite *Albion*, à cauſe de la blancheur de ſes côtes; & Bretagne, c'eſt à dire beau Païs, ou ſelon Camden, terre dont les Habitans ont le corps peint, parce qu'autrefois ils uſoient de la teinture du paſtel ſur leur peau.

La longueur de cette Isle eſt d'environ trois cens lieues Françoiſes, depuis Douvre, qui marque la plus Meridionale partie au cinquante & uniéme degré de Latitude ou peu s'en faut, juſqu'au Cap dit des Orcades, qui paſſe le ſoixantiéme degré. Sa plus grande largeur n'a pas la moitié de cela.

Je laisserai exprès ici & ailleurs les degrez de Longitudes, comme moins importans de beaucoup que ceux de Latitude.

Elle a trois Angles comme la Sicile, & est baignée de l'Ocean Caledonien au Nort, de la Mer Irlandoise au Couchant, de la Germanique au Levant, & de la Britannique ou Gauloise au Midi. C'est où est le Détroit appellé le Pas de Calais, large de sept lieuës seulement.

## CHAPITRE XXVI.

### *De l'Ecosse en particulier.*

L'ECOSSE est la partie la plus Septentrionale de l'Ile de la Grande-Bretagne. Elle est divisée de l'Angleterre par le Mont Cheviothe, & par les Fleuves Tuede & Sulvay; le premier coulant vers l'Orient, & le second vers le Couchant. Il y a aussi une muraille des Romains, & particulierement de l'Empereur Severe, qui a servi à cette division, & dont il reste quelque chose.

*Tueda & Solveus.*

Le mot de *Scoti*, Ecossois, est pris pour une marque de leur origine des Scythes.

Ils ont été de tems immemorial gouvernez monarchiquement, & presque toûjours dans une étroite alliance avec la France contre les Anglois.

Le Mont Grampius partage l'Ecosse. On appelle Sauvages ceux qui tiennent le côté du Nort; celui du Midi a ses peuples civilisez. Edimbourg est en celui-ci au cinquante-septiéme degré d'élevation; elle est Capitale du Royaume. Il a deux Archevêchez, celui de S. André, & celui de Glasco, avec treize Evêchez. Et l'on y comte trente-cinq Provinces.

Le Lac de Loumond en Ecosse a trois choses merveilleuses, des poissons sans nageoires, des tourmentes sans vents, & une Isle flotante, comme l'on en voit à Saint Omer & ailleurs. *Sine pinnis.*

Il n'y a point de lieu en toute l'Ecosse, qui soit éloigné de plus de vint lieuës de la Mer.

Le Rocher nommé le Sourd y est aussi fort memorable, de l'un des côtez duquel l'on n'entend rien de ce qui se fait de l'autre, non pas même un coup de Canon, bien qu'il n'ait de hauteur que douze pieds, & trente, ou trente-trois coudées d'épaisseur.

## CHAPITRE XXVII,

### *De l'Angleterre en particulier.*

L'ANGLETERRE a été autrefois divisée en sept Roiaumes, trois Anglois, & qua-

tre Saxons. A present elle l'est en cinquante-deux Comtez qu-on y appelle *Shires*.

Sa ville capitale est Londres sur la Tamise, qui est le plus considerable fleuve qu'elle ait.

Elle a deux Archevêchez, celui de Cantorberi, & celui d'York, qui ont vint quatre Evêchez sous eux.

Et l'on y considere pour un de ses plus grands ornemens deux celebres Universitez, Oxford & Cambrige.

Elle a quitté la Religion Romaine, & la protestante y domine qu'on appelle Eglise Anglicane.

## CHAPITRE XXVIII.

### *De l'Irlande.*

L'ISLE d'Irlande ou d'Hibernie, située au Couchant de celle d'Angleterre & Ecosse, est beaucoup moindre, comme n'aiant pas plus de six-vints lieues de longueur, & soixante de largeur. Camden pourtant la fait plus grande.

Ulster, Munster, Connaugt, & Leinster.

Elle se divise en quatre Provinces: Celle d'Ultonie au Septentrion, celle de Momonie au Midi, celle de Connacie au Couchant, & celle de Lagenie au Levant, où est la ville de Dublin, capitale de toute l'Isle, & dont l'élevation du Pole est de cinquante-quatre de-

grez avec vint-ſept minutes. L'Univerſité y eſt auſſi, avec la demeure du Viceroi Anglois, & celle d'un Archevêque.

Armagh, que quelques-uns font encore capitale, a de même un Archevêché, & il y en a deux autres de plus, l'un à Cashel, & l'autre à Tuam. Magin donne à cette Isle cinquante Evêchez à preſent elle n'a que XIX.

Les Irlandois ont été tenus autrefois pour grans Larrons.

Ils ſe ſont ſervi de la Cornemuſe en guerre, au lieu de Tambour.

Leur Isle eſt ſi ennemie des Serpens, que ſa terre tranſportée ailleurs les fait mourir. Et le bois de ſes forêts n'engendre ni vers, ni araignées; ce qui a fait obſerver à Bertius, que la charpenterie des Palais de Weſtmunſter en Angleterre, & de la Haye en Hollande, étoit venuë d'Irlande.

Il ſe voit auprès de la ville d'Armagh ùn Etang, où fichant une perche juſqu'au fond, on la retire après quelque mois, ayant la partie qui étoit en terre, ou dans la bouë, convertie en fer; celle qui trempoit dans l'eau changée en pierre; & le reſte qui étoit à l'air, ſans alteration, ou de bois comme auparavant.

L'on comte trente-trois Comtez dans toute l'Isle, qui n'eſt point ſujette aux tremblemens de terre, & fort peu au tonnere.

*Cap.* 22. Solin a écrit fauſſement que les Irlandois n'avoient point d'Abeilles, & même que la pouſſiere d'Irlande, & ſes pierres transportées ailleurs, y faiſoient perir les mouches à miel, qui abandonnoient leurs ruches. Car il s'en voit en grande quantité par toute l'Isle, où elles font leur miel juſques dans les antres, & dans le tronc des arbres.

Le nom de cette Isle vient du mot *Hier*, qui ſignifie en leur langue le Couchant, comme étant Occidentale.

## CHAPITRE XXIX.

### *Du Roiaume de Dannemarc.*

Le Roiaume de Dannemarc comprend non ſeulement la Peninſule Germanique de Jutland, qui eſt la Cherſoneſe Cimbrique des Anciens; mais encore la Norvege qui étoit autrefois un Roiaume ſeparé, la Scanie, la Finmarchie Meridionale; avec beaucoup d'Isles de la Mer Baltique, & celle de Selande entre autres, où eſt la ville de Coppenhagen, *Hafnia.* capitale de tout le Roiaume, & la demeure ordinaire des Rois de Dannemarc.

Il

Il y a encore deux Isles importantes dans l'Ocean Hyperborée, qui en dépendent, celle d'Islande, & celle de Groenland, que le Roi de Dannemarc, Frederic III. nommoit sa pierre Philosophale, parce qu'il l'envoioit souvent chercher sans la pouvoir rencontrer. Il faut voir là-dessus la belle Relation de Groenland du Sieur de la Peirere.

Quant à l'Islande, qui n'est pas si Septentrionale que celle de Groenland, le Cercle Arctique passe neanmoins par le millieu de l'Isle qui se trouve entre le soixante-cinquiéme & le soixante-neuviéme degré de Latitude. Ses habitans faute de bois font leurs maisons d'os de poissons, ou bien ils habitent dans des cavernes. Leur pain est aussi fait de farine de poisson seché. Ils ont de petits chiens qu'on estime pour leur petitesse comme ceux de Malte. Et l'Isle a le Mont Hecla qui jette des feux continuels, comme celle de Groenland en a un autre semblable. L'on voit encore en Islande des Corbeaux blancs, outre les Faucons de même couleur.

Quelques-uns ont pris l'Islande pour la Thule des Anciens, tenuë par eux pour le bout du Monde. Nous avons dit, que d'autres croioient que c'étoit Tylinsel, l'une des

Schetlandiques. Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt l'Angleterre dont ils ont voulu parler. Et d'autres encore pretendent que la Norvege, & ce qui eſt au deſſus du Détroit du Sund vers le Septentrion, compris ſous le nom de Scandie ou de Scandinavie, que les mêmes Anciens penſoient fauſſement être une Isle, ſoit leur Thule ſi renommée pour être l'extremité de la Terre.

Le plus grand revenu de la Couronne de Dannemarc dépend de ce qui ſe leve au Détroit de la Mer Baltique nommé le Sund, ſur tous les vaiſſeaux qui y paſſent.

Le Roiaume ne reconnoit plus l'Egliſe Romaine.

Copenhagen, capitale comme nous l'avons remarqué, eſt au cinquante-ſixiéme degré de Latitude: les uns mettent un peu plus, les autres un peu moins de minutes.

Tycho Brahe Danois, & l'un des plus celebres Mathematiciens du dernier ſiecle, a rendu celebre l'Isle de Huën, où il faiſoit ſes obſervations Aſtronomiques, dans ſon Palais de *Uranoburgum*, qu'il fit bâtir exprès pour cela, comme ſon nom le porte.

## CHAPITRE XXX.

### *Du Roiaume de Suede.*

LA Suede touche à l'Occident la Norvege, dont elle eſt ſeparée par les hautes montagnes des Sevons. Elle a la mer Baltique au Midi; au Levant la Moſcovie; & au Septentrion la Scriofinnie, jointe au païs des Lappons, dit la Lappie, ou le Lapland, qu'elle partage avec le Moſcovite, comme elle fait la Finmarchie avec les Danois, qui en ont la partie Meridionale.

La ville capitale du Roiaume de Suede eſt Stockholm, batie ſur pilotis prêſque comme Veniſe en Italie, comme Siam aux Indes Orientales, & comme Mexico dans l'Amerique. Son nom de Stockholm ſignifie cette ſituation ſur pilotis. Elle eſt au cinquante-huitieme degré, & cinquante minutes de Latitude.

Le Roiaume s'étoit merveilleuſement accrû par les conquêtes du Roi Guſtave Adolphe, tant du coté de la Livonie contre le Grand Duc de Moſcovie, que dans la Pruſſe contre les Polonois, & enſuite dans toute l'Alemagne, qu'il a traverſée en vrai foudre de guerre, depuis les Isles Vandaliques, & la Pomeranie,

jusqu'en ses parties les plus Meridionales de la Suabe, de la Baviere.

## CHAPITRE XXXI.

### *De l'Empire de Moscovie.*

Le Grand Duc de Moscovie prend dans ses titres celui d'Empereur de toute la Russie ou Roxolanie; & le nom de Knez ou de Czar, que ses peuples lui donnent; & qu'on croit être celui de Cesar corrompu, temoigne comme il s'éstime un grand Empereur.

La Russie neanmoins est divisée en Blanche & Noire, dont la derniere reconnoit le Roi de Pologne pour Souverain.

Il n'y a donc que la Russie Blanche, incomparablement plus grande que l'autre, qui soit sujette au Moscovite.

Cette grande Russie est encore divisée en Russie habitée, & Russie deserte. La premiere est au Couchant du Tanaïs, & a seize grandes Provinces. La seconde est au Levant du même fleuve en tirant vers celui d'Oby, & le long de l'Ocean Septentrional. Il n'y a donc point d'apparence de mettre ce Prince, comme beaucoup d'Ecrivains ont fait, entre les Asiatiques, puisque la meilleure partie de ses Etats, & ce qu'il a de Provinces cultivées ou habitées, se trouve dans

l'Europe. Sa ville capitale de Moſcow, eſt même Européenne. Cette ville eſt au cinquante-cinquiéme degré & demi de latitude, & prend ſon nom, qu'elle communique à toute une Province, & par elle à tout l'Etat, dont elle fait le milieu, du fleuve Moſca qui l'arroſe.

L'Empire de Moſcovie a la Mer Glaciale au Septentrion: La Volga & les Scythes, aujourd'hui nommez Tartares, au Levant: D'autres Tartares Precopes, les Turcs & les Polonois vers la Lithuanie, au Midi: Et au Couchant les Provinces de la Suede, dont il partage quelques-unes avec elles, la Livonie, la Finlandie, la Corelie, & la Lappie. Il s'étend depuis le cinquante-deuxiéme degré de Latitude, juſqu'au ſoixante-ſixiéme, & au delà.

Ses principales Rivieres ſont, le Nieper ou Boryſthene, qui ſe décharge dans le Pont-Euxin, & dont on connoit aujourd'hui la ſource, qu'ignoroit Herodote: La Duine, qui entre dans la Mer Baltique vers Riga ville de Livonie: La Volga qui eſt le Rha de Ptolomée, qu'on dit deſcendre dans la Mer Caſpie par ſoixante & dix bouches ou canaux differens, vers Aſtracan. Et le Don ou Tanaïs, qui remplit au deſſous de la ville de

Tana ou d'Asow, les Palus Meotides. Les autres sont moindres, & entrent dans celles-là.

Les Moscovites sont Schismatiques Grecs. Ils ont un Patriarche residant à Moscow, qui ne dépend plus de celui de Constantinople, & que nomme & depose le Grand Duc leur Souverain. Sous ce Patriarche sont les Métropolitains, parmi lesquels celui de Casan de Rostow, de Sark & de Novogrod tiennent le premier Rang. Ils ont encore neuf Archevêques & deux Evêques, qu'ils appellent Vladiques, c'est à dire Oeconomes, ou Dispensateurs. Le Mahumetisme a lieu en quelques Provinces. Et il y en a d'autres de Gentils, comme celle d'Obdora où ils adorent l'Idole Slata-Baba, c'est à dire la Vieille dorée, dont toutes les Relations parlent.

Leur langue est Esclavone, comme celle des Polonois, & des Bohemiens. Il n'y avoit autrefois nulle Academie, ni aucun College dans tout le Roiaume, & le Souverain fut tenu pour le plus savant de tous ses sujets. La ville de Plescow y est seule fermée de murailles, Moscow même ne l'est pas. (*) Le Païs

(*) Petersbourg n'étoit pas encore fondé, quand nôtre Auteur composa son livre.

abonde en miel, & ce qui eſt fort remarquable, n'aiant nulles vignes à cauſe du froid exceſſif, l'on y mange de très-bons melons, à ce que diſent le Capitaine Margeret, & d'autres qui y ont été. Auſſi y fait-il ſi chaud l'Eté, que les bleds y meuriſſent en ſix ſemaines. L'on écrit que dans la partie la plus Septentrionale, il s'y paſſe un jour de trois mois, durant May, Iuin, & Iuillet, & une nuit de trois autres pendant Novembre, Decembre, & Ianvier; auquel cas cet Empire s'étendroit bien plus vers le Nord que nous n'avons dit. La plus grande rareté de ce païs c'eſt le Zoophyte Plante-Agneau nommé Boranets, qu'on dit ſe trouver aux environs de la riviere de Volga.

Le Grand Duc de Moſcovie a vint-cinq mille hommes à ſa garde ordinaire, comme le Grand Seigneur a ſes Ianiſſaires. Son principal Threſor ſe garde dans la Forteresse de Biolyſero, eſtimée imprenable dans ſon aſſiette au milieu d'un Lac. Lui même y va chercher ſa ſûreté en tems de guerre. Il eſt abſolu ſur la vie & ſur les biens de ſes ſujets. Et à l'égard des Etrangers, il ne laiſſe entrer perſonne dans ſes Terres ni en ſortir ſans ſa permiſſion, qu'on obtient avec beaucoup de

peine. Cy devant les Moſcovites paſſoient pour les plus inhoſpitaliers de la Terre.

## CHAPITRE XXXII.

*Des autres païs de l'Europe plus proches du Pole.*

SANS nous arrêter aux païs qui ſont au deſſus de la Moſcovie, de la Suede, & de la Norvege, comme eſt celui de Spizberge, c'eſt à dire montagnes pointuës, & celui de Groenland dont nous avons déja dit un mot, contentons nous de remarquer, que les Hollandois ont penetré vers le Nort juſqu'au quatre-vint troiſiéme degré, & que le feu Sieur Grotius nous a dit tenir pour aſſuré, qu'ils avoient même donné juſques ſous le Pole, & le nonantiéme degré, ce qui ne ſeroit pas ſû ſi-tôt. Car pour ce qui touche ces Terres ſi Septentrionales, & tout-à-fait inconnuës aux Anciens, comme l'on n'en a reconnu que quelques côtes deſertes, il eſt impoſſible d'en rien dire de precis qui concerne la Geographie. Il ſuffira d'obſerver, que la Nature produit par tout des animaux qui vivent ſous le Ciel où ils ſont nais; & que la Terre n'eſt pas inhabitable ſous les Poles, comme les Anciens l'ont crû.

## CHAPITRE XXXIII.

### *De l'Espagne.*

REPRENONS donc, selon nôtre premier projet, la partie la plus Occidentale du Continent de l'Europe, qui est l'Espagne: Elle est bornée vers le Septentrion des Monts Pyrenées, qui la separent de la France: Elle a l'Ocean au Couchant: Et la Mer Mediterranée la baigne tant au Levant, qu'au Midi; où est le Détroit de Gibraltar, large de sept milles, ou d'un peu plus de trois de nos lieues. C'est où les Anciens mettoient les Colonnes d'Hercule, qui sont deux Montagnes, l'une en Espagne nommée Calpé, & l'autre vis à vis du coté de l'Afrique, dite Abyla. Pour le mot recent de Gibraltar, on le tire du nom d'un Capitaine Arabe appellé Gibel Tarif.

La longueur de l'Espagne se prend du Promontoire Sacré, dit aujourd'hui Cap de Saint Vincent, jusqu'à Salses en Roussillon par un espace d'environ deux cens lieues. Et sa largeur du Promontoire Celtique, dit vulgairement Cap de *Finis terræ*, jusqu'à celui de *Palos*, qui est une distance d'environ cent cinquante lieuës. Tout son circuit en a plus de six cens.

Cadix qui eſt en ſa plus Meridionale partie, & que les Anciens nommoient *Gades*, ſe trouve éloignée de trente-ſix degrez & douxe minutes de l'Equinoctial. Fontarabie qui eſt la plus Septentrionale de ſes places, en eſt à quarante-quatre degrez & demi. Et Madrid qui tient prèsqu'au milieu, ſe rencontre au quarantiéme degré, & quarante-cinq ou cinquante minutes.

Elle a eu autrefois jusqu'à quatorze Roiaumes; ou pour mieux dire autant de Provinces. Trois au Septentrion, qui ſont la Navarre, la Biſcaye, & les Aſturies: Trois vers l'Occident, la Galice, le Portugal, & les Algarbes: Trois au Midi, l'Andalouſie, Grenade, & Murcie: Trois autres vers l'Orient, l'Arragon, la Catalogne, & Valence: Avec deux au milieu du païs, Leon, & Caſtille.

La ville Capitale de Navarre eſt Pampelune: de Biſcaye, Bilbao: des Aſturies, Oviedo: de Galice, Compoſtelle; de Portugal, Lisbonne: des Algarbes, Tavila: de l'Andalouſie, Seville: de Grenade, Grenade: de Murcie, Murcie: d'Arragon, Sarragoce: de Catalogne, Barcelone: de Valence, Valence: de Leon, Leon: & de Caſtille, aujourd'hui Madrid, autrefois Burgos de la vieille, & Tolede de la nouvelle.

Les Romains diviſerent l'Eſpagne premierement en Citerieure, qui étoit la plus proche d'eux, & Ulterieure, qui comprenoit la partie la plus éloignée. Depuis ils en firent trois portions ou Provinces, la Betique, la Tarraconoiſe, & la Luſitanique. La Tarraconnoiſe étoit la plus grande, qui comprenoit la Caſtille, la Navarre, & l'Arragon.

Les principales rivieres d'Eſpagne ſont *l'Ebro*, en Latin *Iberus*, qui ſe décharge dans la Mediterranée, & qui a fait nommer Iberie toute l'Eſpagne. Le *Gualdalquibir*, mot Arabe qui veut dire le fleuve grand, en Latin *Bætis*, qui paſſe par Seville, & porte ſes eaux dans l'Ocean. La *Guadiana*, autre mot Arabe; en Latin *Anas*, qui ſe cachant en terre dans l'Eſtremadure, ſe perd, & puis paroit à quelque quinze petites lieues de là, ce qui a fait dire que ce fleuve avoit le plus riche pont de la Terre, celle qui le couvre, au lieu que nous diſons, étant très-fertile. Le *Tajo*, en Latin *Tagus*, qui fait le port de Lisbonne en Portugal, dont elle eſt la ville Capitale. Et le *Duero*, en Latin *Durius*, qui entre dans la même Mer Luſitanique.

L'Eſpagne a onze Archevêques, dont celui de Tolede eſt le premier, & Primat d'Eſ-

pagne. Ils ont ſous eux ſoixante-cinq Evêques ſuffragans, compris ceux du dehors, comme des Indes.

Elle a été tenuë par les Gots, d'où vient le nom de Catalogne du Latin *Goth-Alania*, & par les Vandales, qui ont fait appeller cette autre Province Andalouſie. Depuis, les Mores la poſſederent, y étant appellez par le Comte Iulien, dont le Roi Roderic avoit forcé la fille; ce qui regarde l'Hiſtoire, auſſi bien que la domination qu'en avoient euë auparavant les Cartaginois, & puis les Romains.

Aujourd'hui l'Eſpagne ſe conſidere en trois Couronnes differentes, de Caſtille, d'Arragon & de Portugal. Ferdinand d'Arragon, & Iſabelle de Caſtille joignirent par leur mariage les deux premieres; Et Philippes Second y ajouta celle de Portugal, bien-tôt aprés la mort du Roi Sebaſtien.

La Couronne de Caſtille poſſedoit, outre ce qu'elle avoit dans l'Eſpagne, le Duché de Milan; les Païs-Bas; la Comté de Bourgogne; les places d'Oran, Larache, Mahamore, Pegnon de Velez, & autres dans la côte d'Afrique en Barbarie; les Isles Canaries; toute l'Amerique connuë, à la reſerve du Breſil, & de ce que les Anglois & nous y avons; & les Isles Philippines aux Indes Orientales.

La Couronne d'Arragon, outre le Comte de Catalogne, & le Roiaume de Valence, tenoit au dehors les Isles Baleares, Majorque & Minorque; le Roiaume de Naple en Italie; avec la Sicile; & la Sardaigne.

La Couronne de Portugal avoit sous sa domination, outre les Algarbes jointes au Portugal, les places d'Afrique Ceute, Mazagan & Tanger, auprès du Détroit: les Isles Açores; celle de Madere; & celle du Cap-Verd: Les forteresses de Mina, d'Arquin, & autres sur la côte de Guinée; D'autres le long des Roiaumes de Congo & d'Angola: Et Sofala, avec Mozambique au delà au Cap de Bonne Esperance. Elle tenoit plus avant dans l'Asie Ormus au Golphe Persique, si les Hollandois, & les Anglois ne lui ont oté cette place depuis peu; Diu, Cambaïe, & prèsque toute la côte des Malabares, où est Goa residence des Vice-Rois de l'Inde Orientale; Beaucoup d'autres lieux dans le Golphe de Bengala; La Chersonese dorée de Malaca; Et les Moluques, d'où viennent les épiceries, aux extremitez du Levant. Ajoutez à cela le Bresil, qui est la plus importante partie de l'Amerique.

Mais la Couronne d'Espagne, étant entrée en guerre avec celle de France, a perdu (outre le Roussillon que nous avons conquis) tout

le Portugal qui s'eſt revolté, avec ce que nous venons de remarquer qui en dépend au dehors, la Maiſon de Bragance y aiant été reconnuë pour Souveraine. Elle a perdu encore un grand nombre de villes & de places fortes dans les Païs-Bas : Quelques autres dans la Franche-Comté: Et que nous lui avons enlevé.

## CHAPITRE XXXIV.

### *De l'Italie.*

L'ITALIE que l'Empire Romain a renduë plus conſiderable qu'aucune autre partie de l'Europe, a les Alpes au Septentrion qui la ſeparent de la France & de l'Alemagne: au Levant la Mer Mediterranée dite Hadriatique: au Midi l'Inferieure, ou de Toſcane: & au Couchant une autre partie des Alpes, avec la riviere du Var qui la borne du côté de la Provence.

Elle a la figure d'une jambe humaine, ce qui ne la fait conſiderer qu'en ſa longueur, qu'on prend depuis le Val d'Aoſte, juſqu'à l'extremité de la Calabre où eſt Regio, & le Cap d'ell'Arme, par un eſpace de quatre cens cinquante lieuës. Sa largeur eſt petite prèsque par tout, hormis au pied des Alpes, où l'on pourroit lui donner juſqu'à deux cens quatre-vints lieuës.

La ville de Trente, qui ſe trouve en ſa partie la plus Septentrionale, eſt au quarante-cinquiéme degré, & trente-cinq minutes de latitude. Et Regio, l'une de ſes places les plus Meridionales, eſt au trente-ſeptiéme degré, & cinquante minutes. Rome ſa ville capitale eſt au quarante-deuxiéme degré & deux minutes.

Le Mont Apennin, qui eſt comme une branche des Alpes, s'étend depuis elles jusqu'au Détroit de Sicile, & ainſi a la même longueur que l'Italie, dont il tient prèsque toûjours le milieu, aiant les deux Mers à ſes côtez, & prenant divers noms ſelon les Provinces qu'il traverſe. Il eſt comme l'épine du dos de l'Italie, ou plûtôt comme l'os de cette jambe qu'elle repreſente, & il ſe deviſe en deux pointes ſur la fin.

Le Pau, qui court toute la Lombardie; le Tibre, qui inonde Rome ſi ſouvent; l'Arne, qui paſſe par Florence, Piſe, & Livorne; & le Gariglian du Roiaume de Naples, ſont ſes principaux fleuves. Le paſſage hardi de Ceſar au Rubicon, limite de la Gaule Ciſalpine, le rend auſſi de conſideration, encore que ce ne ſoit qu'un petit ruiſſeau proche de la ville de Ceſenne.

Il faut considerer l'Italie dans les Etats des Princes qui la possedent.

Le premier qui se presente au Nord, est le Duc de Sauoie, (*) qui est Souverain de presque tout le Piemont, outre la Savoie. Turin est sa ville capitale, située dans la plaine du Piémont. Chambery l'est de la Savoie, & a un Parlement.

La Republique de Genes lui est au Sud-Est; Elle s'attribuë ce qu'on nomme sa Riviere, depuis Sarzane de Toscane, jusqu'à Monaco ou Mourgues, par un espace de quatre-vints lieues de côte marine. Genes ville capitale, est nommée la superbe à cause de ses beaux batimens. Elle a ruiné le port & la reputation de celle de Savone, autrefois Republique fameuse. La même Genes a l'Isle de Corse sous sa domination: Et une autre petite plus proche de la côte, nommée la Galinaire, à cause de ses Poules sauvages.

Le Roi d'Espagne tenoit le Duché de Milan, c'est à dire le plus beau de la Lombardie. Et il possedoit encore, outre les places maritimes de la Toscane, & le Marquisat de Final, le Roiaume de Naples dans l'extremité Meridionale de l'Italie, avec les Isles de Sicile & de

(*) à present Roi de Sardaigne.

de Sardaigne. (*) Les places de Toſcane ſont, Telamone, Porto Hercole, Orbitello, & autres, dites, *il Stato delli Preſidii.*

Le Duc de Mantouë, outre le Mantoüan, avoit le Domaine utile du Mont-ferrat; car pour Caſal qui en eſt la capitale, elle étoit entre les mains du Roi de France.

Le Duc de Parme l'eſt encore de Plaiſance en Lombardie, mais ſa Duché de Caſtro, dont le Pape l'a voulu dépoſſeder depuis peu, eſt en Toſcane.

Le Duc de Modene & de Reggio le confine, qui a encore la Principauté de Carpi.

Je laiſſe beaucoup de petits Princes de la Maiſon de Gonzague, avec ceux de Maſſé, & de Correggio, auſſi bien que le Duc de la Mirandole, ou de la Mirande, & d'autres qui ſe diſent Souverains, parce que leurs petites terres ne meritent pas d'être conſiderées. Celui de Mourgues, ou de Monaco, qui s'étoit mis en la protection de France, ne nous

(*) Tout cela s'eſt changé depuis que nôtre Auteur a écrit ſon livre. Le Duché de Milan appartient à la maiſon d'Autriche. Dom Carlos eſt Roi de Naples & de Sicile. Le Duc de Savoie eſt Roi de Sardaigne & Dom Philippe Duc de Parme & de Plaiſance.

doit pas arrêter non plus. Ni dans la Toſcane les Princes de Maſſe, de Carrare, & autres ſemblables.

Le Grand Duc de Toſcane a l'Etat de trois Republiques fort renommées, de celle de Florence, de celle de Piſe; & de celle de Siene. Il eſt maître auſſi d'une partie de l'Isle d'Elbe. Et ſon port de Livorne le rend conſiderable ſur la Mer.

La petite Republique de Lucques doit ſuivre, qui vit ſous la protection d'Eſpagne.

L'État de l'Egliſe ſe preſente enſuite, compoſé de ce qu'on nomme le Patrimoine de S. Pierre, de la Campagne de Rome, de l'Ombrie, du Peruſin, de la Marche d'Ancone, du Duché de Spolete, du Duché de Benevent au Roiaume de Naples, de la Romagne du Bolonnois, du Duché de Ferrare, & depuis peu de celui d'Urbin. Ajoûtez à cela le Comté d'Avignon en Provence, avec ce que le Pape retire de toute la Chrêtienté, & vous reconnoîtrez qu'outre le ſpirituel, il eſt très-conſiderable dans le temporel.

Il reſte du côté du Golphe Hadriatique l'Iſtrie, le Frioul, le Treviſan, le Padoüan, le Vincentin, le Veronois, le Breſſan, le Bergamasque, le Cremasque, & le Poleſine de Rovigo, qui compoſent la Republique de

Venise, avec ce qui s'appelle le Dogado, ce qu'elle possede dans la côte de Dalmatie de l'autre côté de son Golphe, & ses Isles de Zante, Cephalonie, Corfou, Cerigo, & Crete ou Candie, dont le Turc l'a depossedé. La situation admirable de Venise dans la Mer contribuë autant que tout ce qu'elle possede à la conservation de cet Etat.

*Zacynthus, Cephalonia, Corcyra, Cythera.*

C'est prèsque se moquer de parler de la petite Republique de S. Marin, enfermée dans l'Etat d'Urbin, & qui subsiste sous la protection des Papes, quoiqu'écrivant à celle de Venise elle use, à ce qu'on dit, de cette addresse ou superscription, *Alla nostra charissima Sorella, la Serenissima Republiqua di Venetia.*

Il n'est pas besoin non plus de parler de l'Etat dont jouït l'Evêque de Trente, ni de ce que les Suisses, & les Grisons possedent avec la Valteline & Chiavenne vers le Duche de Milan, parce que de si petites pieces ne sont pas considerables dans nôtre dessein.

## CHAPITRE XXXV.

### *De l'Empire du Turc, & particulierement de ce qu'il possede dans l'Europe.*

Ce n'est pas sans sujet qu'en parlant du Turc on dit, le Grand Seigneur. Il n'y a

point de Souverain qui ait tant de païs que lui ſous ſa domination dans toutes les trois parties de l'ancien Monde, l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique. Il poſſede du Couchant au Levant depuis Belis de la Gomere, ou l'extremité Occidentale du Roiaume d'Alger qui lui eſt tributaire, jusqu'à Balſore, qui eſt au bout du Golphe Perſique, par un eſpace de huit cens lieuës pour le moins. Et du Septentrion au Midi, depuis Caffa de la Cherſoneſe Taurique, ou plûtôt depuis la Tana au deſſus des Palus Meotides, jusqu'à Aden qui eſt à l'Embouchure de la Mer Rouge, ou du Détroit de Babel-mandel, par une autre diſtance de bien ſept cens lieuës.

En effet, il tient en Aſie, la Natolie, la Syrie, la Turcomanie, avec la Meſopotamie; & toutes les trois Arabies.

Il eſt maître dans l'Afrique de tout ce qu'elle a de côté ſur la Mer Mediterranée, à la reſerve de fort peu de petites places qui reconnoiſſent le Roi d'Eſpagne, ou celui de Maroc. Car ce dernier n'eſt pas ſon Tributaire, comme quelques-uns l'ont écrit. Et pour le regard de l'Europe, il eſt conſtant que la Grece, la Thrace, la Bosnie, Servie, Bulgarie, Croatie, & Dalmatie; la plus grande partie de la Hongrie, la Tranſylvanie, Valachie, & Mol-

davie, avec la petite Tartarie qu'on appelle Precopite, lui obeïssent, pour ne rien dire de la Republique de Ragouse qui lui paye tribut. Parlons de ces dernieres Provinces qui nous font mettre son Empire dans l'Europe, où est aussi Constantinople séjour ordinaire de ce Monarque, & capitale de tous ses Etats. Elle est au quarante-troisieme degré de Latitude.

Ce grand Empire neanmoins n'est fondé que depuis trois cens cinquante ans, le premier Osmann ou Othoman ne l'aiant commencé qu'en mil trois cens. Burse de Bithynie en fut d'abord le Siege, depuis Andrinople, & enfin Constantinople.

## CHAPITRE XXXVI.

### *De la Grece.*

La Grece ne signifioit proprement autrefois que le terroir Attique; & pour le plus que ce qui s'appelloit Hellas, avec la Thessalie. Depuis, sa signification s'étendit jusqu'à comprendre le Peloponese, & puis l'Epire, l'Achaïe, & la Macedoine, avec toutes les Isles Cyclades, & Sporades de la Mer Egée, & de l'Archipelague. La Grece même s'étendit jusqu'en l'Asie Mineure, où la Mysie, la Phrygie, l'Eolie, l'Ionie, la Doride, la Ly-

die, & la Carie, furent conſiderées comme Provinces Grecques. Et la langue Grecque aiant penetré jusques dans l'extremité Meridionale de l'Italie, par le moien des colonies Grecques, l'on y nomma la Calabre avec l'Isle de Sicile, la grande Grece.

Nous avons déja vû que la Calabre & la Sicile ont leur Roi; le Grand Seigneur poſſede tout le reſte de la Grece que nous venons de ſpecifier, & l'a tellement deſolée, que la plus connuë & la plus civiliſée partie du Monde eſt devenuë prèsque la plus barbare. Toutes ces Republiques d'Athenes, de Sparte, & autres, qui faiſoient tant de comte de leur liberté, ſont tombées dans l'extremité de la ſervitude, ſous un gouvernement tout-à-fait Deſpotique, & qui les oblige jusqu'au tribut de leurs enfans. Athenes qui eſt au trente-ſeptiéme degré, ſe nomme aujourd'hui Setine; Thebes, Stives; & Sparte, qui n'eſt pas entierement au trente-ſixiéme, s'appelle Miſithra.

Cette Sparte ou Lacedemone eſt dans le Pelopeneſe, dit preſentement la Morée. C'eſt la plus celebre de toutes les Peninſules, qui ſepare la Mer Jonique de la mer Egée. Son Iſthme n'eſt que de cinq à ſix milles, & neanmoins on ne l'a jamais pû rompre ni foſſoier,

pour y faire paſſer les vaiſſeaux de l'Hadriatique dans la mer Egée, & pour rendre plus fort le Peloponeſe en l'iſolant tout-a-fait. Ceſar, Caligule, & Neron l'ont tenté en vain, auſſi bien que le Roi Demetrius auparavant; d'où eſt venu le proverbe Latin, *fodere Iſthmum*, pour parler d'une entrepriſe vaine, & qui ne doit pas reüſſir. On y avoit bien bâti une muraille nommée à cauſe de ſa longueur *l'Hexamile*, que les Turcs ont ſouvent ruïnée. C'eſt ſur cet Iſthme qu'étoit la ville de Corinthe, conſiderée pour cela comme la Fortreſſe du Peloponeſe, & comme l'œil de toute la Grece.

Ses principaux fleuves ſont en Epire Acheloüs, contre qui combatit Hercule; Peneus en Theſſalie, Alpheus, & Eurotas dans le Peloponeſe, celui-là memorable pour traverſer, au dire des Poëtes, la mer jusqu'en Sicile ſans avoit ſes eaux ſalées, & celui-ci pour être voiſin de Sparte.

Ses montagnes les plus renommées ont été Pinde dans l'Epire, Stymphale dans le Peloponeſe, Hymette dans le païs Attique, à cauſe de ſon excellent miel; Cyteron en Beotie; Oeta celebre par la mort d'Hercule, & par ſes Thermopyles; Parnaſſe & Helicon dans la Phocide; Olympe, Pelion, & Oſſa, dont

la fable des Geans parle tant, dans la Thessalie; & Athos, que Xerxes coupa pour faire passer ses vaisseaux, dans la Macedoine.

Elle est environnée par la mer de trois côtez, à l'Orient, au Midi, & à l'Occident, aiant au Septentrion les montagnes de la même Macedoine, qui la separent de la Servie, de la Bulgarie, & de la Thrace.

Sa plus grande longueur du Cap de Tenare dans le Peloponese, jusqu'à la source du fleuve Strymon, est de cent lieuës d'Alemagne, ou de deux cens des nôtres. Sa largeur est un peu moindre.

Entre toutes ses Isles celle d'Eubée la plus proche est memorable par son Euripe, qui fait voir, les uns disent quatre, les autres sept flus & reflus par jour: & où l'on dit faussement qu'Aristote se jetta, pour n'en pouvoir comprendre la cause. Sa principale ville se nommoit autrefois Chalcis, & aujourd'hui Negroponte, donnant ce même nom à toute l'Isle. Elle a une autre ville appellée Caryste, où se trouve la pierre Amyante, qui a des filamens dont on fait une toile incombustible, & qu'on jette dans le feu pour la nettoyer sans qu'elle se brûle.

## CHAPITRE XXXVII.

### *De la Thrace.*

LA Thrace eſt à preſent nommée Romanie, & a pour bornes du côté du Septentrion le mont Hæmus, qui la ſepare de la Mœſie, ou Bulgarie; le Pont Euxin, & le Propontide lui ſont à l'Orient; la mer Egée au Midi, & le fleuve Strymon de la Macedoine au Couchant.

L'Hebre qui baigne Andrinople, avec le Neſſus qui paſſe à Nicopolis, ſont ſes principales rivieres. Et outre le Hæmus dont nous venons de parler, le mont Rhodope, où Orphée ſe plaiſoit tant, y eſt de conſideration.

Sa ville de Conſtantinople, autrefois appellée Byſance, & à preſent nommée par les Turcs Stamboul, efface le nom de toutes les autres de cette Region. La ſituation de cette ville eſt la plus avantageuſe qu'on peut ſouhaiter pour le ſiege d'un grand Empire. Elle a ſept montagnes auſſi bien que Rome: & elle commande aux deux Mers, Blanche, & Noire, avec un port tel qu'on ne peut rien s'imaginer de plus agreable. Conſtantin, & les autres Empereurs depuis lui, l'ont enrichie de ce que l'Italie avoit de plus beau, la

nommant la nouvelle Rome. Et Mahomet Second s'en rendant maître il y a près de deux cens ans, en mil quatre cens cinquante-trois, en fit le ſiege de ſon Empire, & la demeure de tous les Grands Seigneurs qui ont été depuis lui. Un peu au deſſus de Conſtantinople, & de l'embouchure du Pont Euxin, où ſe forme le Boſphore Thracien, ſont ces deux Isles celebres nommées Cyanées ou Symplegades, parce que les Anciens diſoient qu'elles étoient flottantes, & qu'elles ſe choquoient l'une l'autre. Ce Boſphore n'a pas plus de quatre ſtades, ou d'un quart de lieuë de largeur en quelques lieux. Il a au deſſous le Propontide & l'Helleſpont, au pout duquel eſt le Détroit des Dardanelles, à qui Magin ne donne qu'un demi-quart de lieuë de largeur. C'eſt où étoient les deux villes de Seſte & Abyde, celebres par les amours de Hero & de Leandre.

## CHAPITRE XXXVIII.

### *De la Boſnie, Servie, Bulgarie, Croatie, Dalmatie, & Albanie.*

Ces ſix Provinces ſont compriſes ſous le nom d'Illyrie, que quelques-uns confondent avec celui d'Eſclavonie. La Boſnie, & Servie ſont l'ancienne Myſie, ou Mœſie ſu-

perieure, & la Bulgarie l'inferieure. Leurs villes de consideration sont, Belgrade capitale de Servie, où le Savus se mêle avec le Danube; elle est au quarante-septiéme degré & trente minutes de Latitude: Nicopolis, & Sophie, qui sont de Bulgarie: avec Zara, Sebenico, & Spalatro près de Salone, où se retira Diocletien aiant quitté l'Empire, qui dépendent de la Dalmatie. Ces dernieres sont sur le Golphe Hadriatique, & appartiennent aux Venitiens, aussi bien que Cattaro.

La petite Republique de Ragouse est dans la même côte, qui se conserve sous la protection du Grand Seigneur, à qui elle paye quatorze mille écus de tribut annuel, quelques-uns disent vint mille, & dix mille aux Venitiens. Pour être Chrétienne, elle ne les craint pas moins que les Turcs. Le Gouverneur de sa fortresse se change tous les jours, & n'y entre que les yeux bandez vers la nuit. Son Duc ou Recteur se change aussi tous les mois. Ragouse est l'ancien Epidaure des Latins.

Un peu au delà sur la même côte, au Midi de la Dalmatie, est l'Albanie, où sont les ports fameux de Duras, & de la Vallona, autrefois nommez *Dyrrachium*, & *Apollonia*, qui appartiennent au Turc. L'Albanie est enco-

re une dépendance de l'Illyrie, & quelques-uns la ſoûmettent à la Macedoine.

## CHAPITRE XXXIX.

### *De la Hongrie.*

Le mot de Hongrie témoigne la conquête que les Scythes ont faite de cette Province autrefois nommée Pannonie.

Elle a au Septentrion la Pologne & la Ruſſie, d'où elle eſt ſeparée par le mont Carpathe; au Midi le fleuve Drave; au Couchant la Stirie, l'Autriche, avec la Moravie: & à l'Orient la Tranſylvanie, & la Valachie.

La Hongrie eſt diviſée en Haute ou Superieure, & Baſſe ou Inferieure. La premiere eſt au delà du Danube, vers la Pologne & la Tranſylvanie. L'Inferieure eſt au deça du Danube, & a pour ville capitale Bude, que les Turcs qui la poſſedent, nomment Ofen, & qui eſt au quarante-ſeptiéme degré de latitude avec quelques minutes.

Soliman la conquit & prêſque toute la Hongrie, aprés la défaite, & la mort du Roi Loüis, en l'année mil cinq cens vint-ſix, n'en reſtant que la moindre partie à l'Empereur du côté du Nord, dont Presbourg eſt la ville principale.

## CHAPITRE XL.

### *De la Transylvanie, Valachie, & Moldavie.*

Ces Provinces qui sont aujourd'hui de petits Etats, sont composées de l'ancienne Dacie.

La Transylvanie fut ainsi nommée par les Romains, à cause des forêts qui l'environnent, aussi bien que font les montagnes. Albe Julie, que les Alemans appellent Veyssembourg, étoit la demeure ordinaire du Prince, comme l'on tient qu'elle l'étoit du Roi Decebale, & se trouve au quarante-septiéme degré, & quelques minutes de latitude. La situation de la Transylvanie est au Couchant de la Hongrie, & au Levant de la Moldavie, aiant le mont Carpathe au Nort, & la Valachie au Midi. Sa longueur & largeur sont de quatre journées chacune.

On veut que la Valachie tire son nom d'un Flaccus envoié là par Trajan avec trente mille hommes qui s'y arréterent, aiant été alors nommée Flaccie, & depuis par corruption Valachie. Sa principale ville est Tergoviste, size au quarente-sixiéme degré, & où demeure le Vaivode qui en est Seigneur. Autrefois il reconnoissoit les Rois de Hongrie, &

même ceux de Pologne; mais aujourd'hui il dépend du Grand Seigneur.

C'eſt la même choſe de la Moldavie, à qui la Riviere Moldau a donné le nom, & que quelques-uns appellent la Grande Valachie. Son Vaivode dépendant du Turc, fait ſa demeure à Czukau, ou Suchau. L'étenduë de la Moldavie eſt de ſoixante-quatre lieuës. Sa partie Orientale ſe nomme Beſſarabie, & s'étend juſques ſur le Pont Euxin, au lieu où il reçoit le Danube par ſept bouches differentes. On y voit auſſi le Lac Obidovo, ainſi appellé, diſent quelques-uns, du nom d'Ovide, confiné par Auguſte au païs des Getes, habitans de ces quartiers là: D'où l'on croit auſſi que n'eſt pas éloignée la ville de Tomi dont ce Poete a tant parlé, & que Ptolomée place dans la Baſſe Myſie.

## CHAPITRE XLI.

### *De la Tartarie Precopite, ou petite Tartarie.*

La grande Tartarie eſt en Aſie, gouvernée par le Grand Cam qui en a de moindres ſous lui. Cette Tartarie appellée Mineure, eſt de la Scythie Européenne, & comprend non ſeulement la Cherſoneſe Taurique, mais même hors d'elle beaucoup de païs ſituez entre le Boryſthene ou Nieper, & le Tanaïs.

De fort hautes montagnes ſeparent cette Peninſule en deux parties. Elle eſt appellée Precopite d'un foſſé tiré pour la rendre plus forte ſur ſon Iſthme, qui n'eſt que de demie lieuë, ou de douze cens pas, quoique Strabon lui en donne davantage. Et toute cette Tartarie eſt diviſée en Precopite, qui comprend la Peninſule, & Cremée qui s'étend au dehors; bien que ce dernier nom vienne de la ville de Crym, qui eſt dans la partie foſſoiée. Or parce que le ſiege du Cam y eſt auſſi l'on nomme tout cet Etat le Roiaume des Tartares Precopites.

Ils poſſedent bien cent lieuës en longueur au delà du foſſé; & pour le regard de la Peninſule, elle n'a pas plus de cinquante lieuës de long, & une ou deux iournées de largeur, où elle s'étend le plus.

Le Grand Seigneur y tient Caffa, au quarante-ſeptiéme degré, & vint-minutes de Latitude, autrefois dite *Theodoſia*, où reſide ſon Beglerbey, avec la partie Meridionale. Le Cam ſon Tributaire a le reſte vers le Nort, où il confine avec les Moſcovites, & lui paye, dit Magin, trois cens Eſclaves Chrétiens de tribut annuel.

La Republique de Genes a poſſedé autrefois ce païs, & faiſoit un merveilleux trafic

à Caffa. Elle le perdit l'an mil quatre cens ſoixante & quinze. Le Turc s'eſt de même rendu maître de la ville de Tana, dite Azac, autre lieu de grand commerce, à l'embouchure du Tanaïs dans les Palus Meotides, qu'on appelle Mardelle Zabache.

Le détroit de mer par lequel ces Palus entrent dans le Pont Euxin, eſt large de quatre milles, quelques-uns diſent de deux ſeulement. Il ſe nommoit le Boſphore Cimmerien par les Anciens, & il s'appelle, *Voſpero*, *Streto di Caffa*, ou Bouche de Saint Jean, par les modernes. Nous avons obſervé au Chapitre dix-huitiéme comme il ſepare l'Europe de l'Aſie.

## CHAPITRE XLII.

### *De la Pologne.*

SELON nôtre deſſein pris au Chapitre vint-troiſiéme aiant conſideré tout le tour de l'Europe, il nous reſte à voir les Provinces du dedans, qui ſont comme enclavées dans celles que nous avons deja remarquées: Et parce que la Pologne confine avec la petite Tartarie, dont nous venons de parler, l'ordre veut que nous nous arrétions à celle-là.

La Pologne, qui eſt la Sarmatie Européenne des Anciens, conſiderée avec la Lituanie qui

qui en étoit autrefois ſeparée, & qui avoit ſes Grands Ducs pour Souverains, s'étend depuis environ le quarante-huitiéme degré de Latitude, juſqu'au cinquante-ſeptiême; & eſt encore ſi étendue en ſon autre dimenſion, qu'on croit qu'elle contient prêſque le double de la France; ce qui n'eſt pas pourtant.

Elle eſt bornée au Nord en partie des Etats de la Suede, de ceux de la Pruſſe, & en partie de ceux de la Moſcovie; qui lui ſont encore à l'Orient, avec le Boryſthene, & la petite Tartarie. Le mont Carpathe la ſépare au Midi de la Hongrie, Tranſylvanie, & Moldavie. Et elle a le Brandebourg, la Sileſie, & la Pomeranie, Provinces d'Alemagne, avec la mer Baltique, à l'Occident.

Son nom vient du mot Pole, qui ſignifie campagne, parce qu'elle eſt d'un terroir plat, & avec peu de montagnes.

Elle eſt diviſée en grande, qui eſt la Baſſe; & en petite qui eſt la Haute Pologne. La derniere s'eſt renduë la plus conſiderable, à cauſe de ſa ville de Cracovie capitale du Roiaume, qui eſt au quarante-neuviéme degré de Latitude, & cinquante-huit minutes. Celle de Poſnanie moins celebre, eſt Capitale de la grande ou baſſe Pologne, les autres diſent

Gnesne à cause de son Archevêché & Primatie.

La Pologne n'est Roiaume que depuis l'an mil & un, auquel l'Empereur Othon Troisiéme lui donna ce titre, en faveur de Boleslaüs son premier Roi. Elle étoit gouvernée par des Princes auparavant. Mais ce Roiaume est pur électif; & son gouvernement tout-à-fait Aristocratique, ce qui est plus de la Politique, que de la Geographie.

Ses Provinces, outre les deux Polognes, sont la Prusse, la Cassubie, la Livonie, la Samogitie, la Lituanie, la Masovie, la Podelassie, la Volinie, la Russie Noire, & la Podolie.

Il n'y a pourtant que la Prusse Royale qui soit tout-à-fait de la Pologne, où est Mariembourg sa principale ville, & Dantzic, en Latin *Gedanum*, qui se gouverne en Republique. Konisberg, ou Royaumont, que d'autres nomment Montroyal, celebre Université est ville capitale de la Prusse Ducale (*), qui appartient au Marckgraf de Brandenbourg, mais qui est un fief dépendant de la Couronne de Pologne.

Toute la Pologne est divisée en Palatinats & Chatellenies. La Vistule est sa principale

(*) erigée aujourdhui en Royaume.

riviere, sur laquelle sont les villes de Cracovie, de Varsovie second sejour des Rois, & de Dantzic, où elle se décharge dans la Mer Baltique; Le Borysthene ou Nieper, la Duine, & le Niester suivent après.

Leopol est la ville capitale de la Russie Noire, qui est de la Couronne de Pologne, comme la Russie Blanche, beaucoup plus grande, est de celle de Moscovie. Cette ville a des Foires celebres par toute l'Europe. Et il en part tous les ans diverses Caravanes qui vont à Constantinople. Les Suedois avoient conquis sur les Polonois prêsque toute la Livonie, dont Riga est aussi la Capitale (*). Et le Moscovite lui a enlevé Smolensco, & avec cette ville la meilleure partie de la Lituanie, dont Vilne se dit encore Capitale. *Leopolis en alem: Lemberg*

La Pologne a trois Archevêchez, celui de Gnesne, Primat du Roiaume, & Legat né du Saint Siege; celui de Leopolis; & celui de Riga; avec seize Evêchez. Elle a aussi deux Universitez, celle de Cracovie, & celle de Royaumont. (**)

---

(*) Livonie a été cedé à la Russie par le Traité de Niestadt.

(**) Konigsberg apartient au Roi de Prusse & est Capitale du Royaume.

La langue Polonoiſe eſt un dialecte de l'Eſclavone.

Magin dit que dans le milieu de la Livonie, & dans la Samogitie, il ſe trouve encore beaucoup d'Idolatres.

## CHAPITRE XLIII.

### *De l'Alemagne.*

L'ALEMAGNE eſt bien l'ancienne Germanie, mais elle n'a pas les mêmes limites qu'elle, puiſque Ptolomée & les Geographes Grecs & Latins, donnent à celle-ci pour bornes, le Rhin, le Danube, la Viſtule, & la mer Septentrionale; ce qui lui attribuë la plus grande partie de la Pologne, le Dannemarc, la Suede, & aſſez d'autres Etats, qui ne ſont pas mis aujourd'hui dans le corps de l'Alemagne. En recompenſe, elle a acquis par les limites qu'on lui preſcrit à preſent beaucoup de païs que n'avoit pas la Germanie. Car étendant l'Alemagne comme l'on fait au delà du Danube juſqu'aux Alpes, on lui attribuë toute la Suabe, la Baviere, l'Autriche & ſes dépendances. Comme d'un autre coté, il y a de grandes Provinces, telles que l'Alſace, la Lorraine, les Archevêchez de Treves, de Mayence, de Cologne, l'Evêché de Liege, les Païs-bas, & aſſez d'au-

tres territoires; qu'on met pour membres de l'Empire d'Alemagne, quoique tous ces Etats ſoient ſituez au deça du Rhin, & par conſequent dans les païs des Gaules.

L'Alemagne s'étend depuis le quarante-ſixiéme degré de Latitude, juſqu'au cinquante-cinquiéme. Inſpruch eſt au quarante-ſeptiéme. Dantzic qui lui eſt oppoſé ſur la mer Baltique, eſt au cinquante-quatriéme & vint-trois minutes. Francfort ſur le Mein, ſitué prêſqu'au milieu de l'Alemagne, eſt au cinquantiéme degré & ſept minutes.

L'Alemagne a ſept Archevêchez, celui de Mayence, celui de Cologne, celui de Treves, celui de Magdebourg, celui de Saltzbourg, celui de Bremen, & celui de Prague, (*) qui ont ſous eux trente-ſix Evêchez.

Elle eſt diviſée en dix Cercles. Et elle a trois Corps qui reſolvent aux Dietes toutes les affaires.

Le premier Corps eſt celui des ſept Electeurs, (**) établis, diſent les Italiens, par le Pape Gregoire Dixiéme en mil deux cens ſoixante & treize, & confirmez par l'Empe-

(*) Magdebourg & Bremen ſont ſeculariſées.

(**) aujourd'hui neuf.

reur Charles Quatriéme. D'autres les rapportent à l'Empereur Othon Troisiéme. Il y en a trois Ecclesiastiques, & quatre Seculiers. Les trois premiers sont les Archevêques de Mayence, de Cologne, & de Treves, tous Grands Chanceliers, le premier pour l'Alemagne, le second pour l'Italie, & le troisiéme pour les Gaules. Des quatre Seculiers le premier est le Roi de Boheme, avec la qualité de Grand Echanson de l'Empire. Le second est le Comte Palatin du Rhin, ou plûtôt aujourd'hui le Duc de Baviere, avec celle de Grand Ecuyer. Le troisiéme est le Duc de Saxe, qu'on nomme le Grand Mareschal. Et le quatriéme est le Marckgraf de Brandenbourg, avec le titre de Grand Chambellan.(*)

Le second Corps de l'Empire Germanique est des autres Princes, soit seculiers, soit Ecclesiastiques, dont il y a très-grand nombre.

Et le troisiéme Corps est celui des Villes Franches, dont l'on comte jusqu'à quatre-vints quatre.

De ces Villes il y en a qu'on nomme Anseatiques, & qui sont particulierement as-

(*) Le cinquiéme: L'Electeur Palatin avec la Charge de Grand Thresorier: Le sixiéme L'Electeur d'Hannovre de la Maison de Brunswig.

ſociées pour le commerce. Elles ſont diviſées en quatre Anſes, ou Colleges, qui ſont, de Lubec, de Cologne, de Brunſvic, & de Dantzic.

La Chambre Imperiale, qui eſt comme le Parlement ſedentaire de l'Empire, eſt à Spire. (*)

L'Empereur eſt Electif, quoique depuis quelque tems il ſe ſoit perpetué, contre les termes de la Bulle d'Or, dans la Maiſon d'Autriche; mais c'eſt toûjours, pour le moins en apparence, avec élection.

Les principaux fleuves d'Alemagne ſont le Rhin, *Rhenus*, l'Ems, *Ameſia*, l'Elbe, *Albis*, l'Oder, *Viadrus*, la Viſtule, *Viſtula*, & le Danube, ou Don, *Danubius*. Le Mein, & le Necar, ſe déchargent dans le Rhin. L'Oein, & le Drave, dans le Danube, & ainſi de beaucoup d'autres. Le Danube, a dit on, la plus grande de toutes les Isles de Rivieres, qui eſt celle de Comare. Elle tient douze lieuës Hongroiſes de longueur, & cinq de largeur; étant habitée de plus de quinze mil perſonnes. Celle de Meroë neanmoins que fait le Nil eſt encore plus grande.

*Hiſt. Thuani lib. 110.*

Il y en a qui diviſent l'Alemagne en trois parties, conſiderant dans la premiere les

(*) à preſent à Wetzlar.

Provinces ſituées aux environs du Rhin ; dans la ſeconde celles qui ſont vers le Danube ; & dans la troiſiéme, celles qui ſont voiſines de l'Elbe, & de l'Oder. Samſon ſubdiviſe encore chaque partie en trois, ſelon que les Provinces ſont à droite, à gauche, ou deſſus ces rivieres, pour uſer de ſa façon de parler.

La plus commune diviſion de l'Alemagne, eſt en ſuperieure, & inferieure, qui ſont ſeparées par la riviere du Mein.

Dans la premiere l'on met les Suiſſes, l'Alſace, la Suabe, le Duché de Virtemberg, la Baviere, la Franconie ou France Orientale ; le Palatinat du Rhin, la Boheme, la Moravie, & l'Autriche avec ſes dépendances, Stirie, Carinthie, Carniole & Tirol.

L'Alemagne inferieure comprend les dix-ſept Provinces des Païs-Bas, l'Evêché de Liege, la Lorraine, le Duché de Juliers, les Archevêchez de Mayence, de Cologne, & de Treves, le païs de Cleves, la Veſtphalie, le Lantgraviat de Heſſe, la Turinge, la Saxe, la Miſnie, la Luſatie, la Sileſie, le Markgraviat de Brandenbourg, la Pomeranie, le Duché de Meckelnbourg, & la Holſace, ou le païs de Holſtein.

## CHAPITRE XLIV.

### *De la Haute Alemagne.*

Le païs de Suiſſes (en Latin *Helvetia*) eſt compoſé de treize Cantons, qui ſont leur Republique. Il y en a quatre, Berne, Zurich, Bâle, & Schafhouſe, qui ſont Proteſtans; ſept de Catholiques, à ſavoir, Lucerne, Fribourg, Soleure, Zug, Uri, Undervald, & Suitz qui donne le nom à toute la Suiſſe, & deux, Glaris, avec Apenzel, qui ſont partis, étant chacun de l'un, & de l'autre Religion. Il faut joindre à cela leurs Alliez, qu'on conſidere pour être de leur Corps, tels que l'Abbé de Saint Gal, l'Evêque de Sion, les Griſons, Genéve, & quelques autres. Berne eſt le plus puiſſant de tous ces Cantons. Leurs grandes Aſſemblées ſe font à Baden.

Il y a la Haute Alſace, où nous tenons Briſac avec aſſez d'autres places: Et la Baſſe, dont Strasbourg eſt la principale ville, qui eſt Imperiale, & ſe gouverne en Republique.(*)

La Capitale de Sueve ou Suabe, eſt Augſbourg au quarante-huitiéme degré de Latitude, & vint-deux minutes. Ulm, & Nordlinghe, ſont auſſi de la Suabe.

(*) apartenant à preſent pareillement à la France.

Stugard eſt la demeure des Ducs de Virtemberg, mais Tubinge eſt la premiere ville du Duché, à cauſe de ſon Univerſité.

La Baviere ſe diviſe en Haute, & Baſſe. Munich, ſejour des Ducs, eſt dans la premiere. Et Ratisbonne, lieu ordinaire des Diétes de l'Empire, eſt la plus conſiderable place de la Baſſe Baviere; & puis Paſſau, & Saltzbourg.

L'Evêque de la ville de Virtzbourg (en Latin *Herbipolis*) eſt Seigneur de la Franconie, où eſt auſſi l'Evêché de Bamberg, le Markgraviat d'Ansbach, & la Ville de Francfort ſur le Mein, renommée à cauſe de ſes Foires.

Heidelberg eſt la Capitale du Palatinat du Rhin. Amberg ſe dit Capitale du Haut Palatinat, où eſt auſſi Nuremberg.

Prague eſt Capitale du Roiaume de Boheme, dont non ſeulement la Moravie qui ſuit eſt un membre, mais même la Sileſie, & la Luſace, qui ſont de la Baſſe Alemagne.

Olmutz eſt encore Capitale de la Moravie.

Nous avons remarqué comme l'Autriche eſt le ſeul Archiduché de l'Europe. Vienne, demeure ordinaire de l'Empereur, en eſt Capitale. Autrefois une partie de cette Archiduché avec ſes dépendances étoient d'Eſcla-

vonie, & du Roiaume d'Hongrie; mais les Empereurs de la Maiſon d'Autriche les ont fait mettre dans l'Empire d'Alemagne. Gratz eſt Capitale de Styrie. Inſpruch, en Latin *Oenipons*, l'eſt du Tirol, qu'on tient pour le plus grand Comté de l'Europe. Les Cravates dont on a tant parlé en ces guerres dernieres, viennent de Croatie, & ſont de veritables Eſclavons.

## CHAPITRE XLV.

### *De la baſſe Alemagne.*

DANS les dix-ſept Provinces du Païs-bas, qui étoient autrefois de la Gaule Belgique, il y a quatre Duchez, celui de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, & de Gueldres: ſept Comtez, la Flandre, l'Artois, le Hainaut, la Hollande, la Zelande, Namur, & Zutphen: Un Marquiſat du Saint Empire, qui eſt Anvers: Et cinq Seigneuries, la Friſe Occidentale, Malines, Utrecht, la Tranſiſalanie ou Overyſſel, & Groningue.

Le Roi d'Eſpagne (*) tenoit ſous ſa domination, à quelques places près, les Duchez de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, & une partie de celui de Gueldres. Il avoit

(*) à preſent la maiſon d'Autriche.

encore la Flandre, l'Artois, le Hainaut, Namur, Anvers, & Malines: mais nous lui avons oté, outre l'Artois, beaucoup de pieces de la Flandre & du Luxembourg. Toutes les autres Provinces du Païs-bas se sont mises en Republique dès le tems du Roi d'Espagne Philippe Second. Cette Republique est gouvernée par ce qu'on nomme Messieurs les Etats Generaux des Provinces Unies.

La Capitale de Brabant seroit Anvers; Mais faisant à part une des dix-sept Provinces; & Bruxelles étant le sejour de ceux qui gouvernent l'Etat, cette-ci est Capitale de tout le Païs. Limbourg est Ville & Duché, Luxembourg, & Gueldres de même. Gand & Bruges sont les principales de Flandre, dont nous tenons les villes de Gravelines, & de Dunquerque sur la Mer. Nous avons aussi Arras Capitale de l'Artois. La ville de Mons l'est du Hainaut. Amsterdam de même de la Hollande; mais le Conseil de Messieurs les Etats Generaux étant à la Haye; il fait le lieu très-considerable, & le rend le plus noble bourg de l'Europe; il est au cinquante-deuxiéme degré de Latitude. Middelbourg passe pour la premiere ville de Zelande, & Flessingue après. Namur est la ville qui donne le nom au Comté: Zutphen de même. Anvers qui

ſeule fait le Marquiſat du Saint Empire, eſt ſituée au cinquante-uniéme degré, & vint minutes. Leuvarden eſt capitale de la Friſe Occidentale. Malines l'eſt de toute ſa Seigneurie; Utrecht de même; Deventer, & Campen ſont les plus belles villes de la Province d'Overyſſel; & Groningue donne le nom à la ſienne.

L'Evêché de Liege fait un petit Etat, qui appartient à l'Electeur de Cologne. La Ville pourtant qui donne le nom à tout le païs, ſe gouverne d'elle-même en forme de Republique. Elle eſt notée de rebellion ordinaire contre ſes Princes. Le Duché de Boüillon eſt dans ſon territoire. Son élevation eſt de cinquante degrez, & trente-ſix minutes.

La Capitale ville de Lorraine eſt Nancy, ſituée au quarante-huitiéme degré, & quarante-cinq minutes. Ses Ducs y ont fait leur ſejour, jusqu'à ce que par leur faute le Roi les en a dépoſſedez.

La ville de Juliers donne le nom à ſa Province, où eſt auſſi la ville d'Aix la Chapelle, que la mort de Charlemagne, & le Couronnement des Empereurs ont renduë ſi celebre. Leur Couronne de fer y eſt ſuſpenduë dans la principale Egliſe.

Ces trois Archevêchez de Mayence, de

Cologne, & de Treves, ſituez prèsque entierement au deça du Rhin, ont chacun pour Capitale la ville dont ils portent le nom.

Le Duché de Cleves comprend outre la ville du même nom, celles de Veſel, de Reimberg, & d'Emmeric. Les Hollandois ſe ſont emparez de la plus grande partie de ce païs, dans le different des Ducs de Neubourg, & de Brandenbourg pour la ſucceſſion du dernier Duc de Cleves.

Les Lantgraves de Heſſe ſont leur demeure à Caſſel. Leur ſeconde ville eſt Marpurg, & la plus forte Gieſſen.

Erfurt eſt la Capitale de Turinge qui appartient à la Maiſon de Saxe. (*)

La ville de Wittemberg étoit autrefois la demeure des Ducs de Saxe, à preſent ils tiennent leur Cour à Dreſde ville de Miſnie.

Leipſic neanmoins eſt la plus renommée ville de Miſnie, ſur tout à cauſe de ſes Foires.

La Luſace eſt un membre du Roiaume de Boheme, comme nous l'avons dit. (**)

---

(*) La ville d'Erfurt apartient aujourd'hui à l'Electeur de Mayence.

(**) La haute & la baſſe appartiennent aux Electeurs de Saxe.

La Silesie en est un autre membre, & a Breslau, en Latin *Vratislavia*, pour Capitale, qui est une des belles villes d'Alemagne.

Les Ducs de Brandenbourg, ne demeurent ni dans la ville du même nom, ni dans Francfourt sur l'Oder, mais dans celle de Berlin.

La ville de Stetin est Capitale de la Pomeranie.

Dans le Duché de Meckelnbourg, sont les villes de Lubec, de Rostoc, & de Wismar.

Le païs de Holstein, dit Holsace, fait partie de la Couronne de Dannemarc, qui le tient en fief de l'Empire; & est à l'entrée de la Chersonese la Cimbrique. Slesvic en est plus considerable ville.

## CHAPITRE XLVI.

### *De la France.*

Ce que les Romains nommoient autrefois la Gaule, est appellé aujourd'hui la France. Je laisse les differentes divisions qu'en ont fait Cesar, Auguste son successeur, & Antonin, le premier dans ses Commentaires, & le dernier dans son Itineraire. J'observe seulement que sa longueur étoit alors depuis les Pyrenées jusqu'aux extremitez du Rhein, où il se divise en deux au dessus de la Hollande: Et sa largeur, depuis le Promontoire

Gobée, vulgairement dit le Four, qui eſt la pointe la plus occidentale de la Bretagne, jusqu'à la riviere du Var en Provence. Cela fait voir ce que la France a de moins que la Gaule ancienne; & nous noterons auſſi là deſſus ce qu'elle a de plus à preſent, tant au delà du Rhein, que par delà les Pyrenées & les Alpes.

Il ne faut point parler de la Gaule Ciſalpine, ou vétuë de long, *Togata*, qui eſt la Lombardie d'aujourd'hui, ou cette partie de l'Italie étenduë par toute la longueur du Pau, & ainſi nommée pour avoir été envahie par les Gaulois Tranſalpins. La Gaule qui conſtituë à cette heure le Roiaume de France, ſe nommoit alors Cheveluë, *Comata*, & recevoit les differentes diviſions dont nous venons de dire un mot.

Les Geographes recens font la longueur de ce qui étoit autrefois ſa largeur, depuis le bout de la Bretagne jusqu'au Var, par un eſpace de trois cens ſoixante de nos lieuës, ne faiſant chacune que deux milles d'Italie, comme nous l'avons établi au chapitre treiziéme. Et ils prennent ſa largeur depuis les Pyrennées du Bearn, jusqu'aux extremitez de la Picardie, par une autre étenduë de deux cens quatre-vint lieuës. Aujourd'hui que nous tenons

tenons l'Artois (*) cette largeur feroit beaucoup plus grande. Et à comter du bout de la Catalogne jusqu'aux dernieres places que nous avons dans les Païs-bas, la largeur ne feroit pas moindre que la longueur. Quelques-uns on dit, devant cette augmentation, que la France contenoit vint journées de longueur, & autant de largeur.

Quoiqu'il en foit, elle a toûjours au Nort l'Ocean, où fe fait la Manche d'Angleterre, ou le Pas de Calais : Au Couchant le même grand Ocean Aquitanique, & qui change de nom felon les côtes qu'il baigne. La Mer Mediterranée, & les Pyrenées au Midi, hormis, où nous les avons paffées. Et une partie des Alpes au Levant, avec les Suiffes, & le Rhein, au delà duquel nous avons auffi quelques places.

Elle eft entre le quarante-deuxiéme degré de Latitude, où font fituées les villes de Toulon & de Narbonne, & le cinquante-uniéme, où fe trouve celle de Calais. Je n'ay point mis ailleurs les Longitudes des païs, pour la raifon portée au vint-cinquiéme Chapitre. Mais en faveur de la Patrie, je dirai ici que la France s'étend depuis le quinziéme Meridien jus-

(*) et à prefent plufieurs autres provinces.

qu'au vint-neuviéme. D'où vient qu'y aiant presque quinze degrez de difference, qui n'importent pas moins d'une heure, entre sa partie la plus Orientale, & celle qui est la plus Occidentale; quand il est midi à Morlaix ou à Brest en Basse Bretagne, il est présque une heure à Antibe de Provence, où le jour paroit une heure plûtôt, ou peu s'en faut.

La France est donc au milieu de la Zone temperée, & par consequent dans la plus avantageuse situation qu'on puisse souhaiter, selon l'opinion ancienne & vulgaire, puisqu'elle est éloigné des extremitez du chaud, & du froid. Car Lyon, par exemple, qui est au quarante-cinquiéme degré de Latitude, ou d'élevation du Pole, vû que l'un revient à l'autre, est également distante du nôtre, & de la ligne Equinoctiale, ou dans un pareil éloignement du Tropique de Cancer & du Cercle Arctique.

Les principales rivieres de France, sont la Seine, la Loire, le Rhône, & la Garonne.

Il y a quinze Archevêchez en France (*) celui de Paris, celui de Rheims, celui de Sens,

(*) aujourdhui dixhuit savoir encore celui d'Alby, celui de Besançon & celui de Cambray.

celui de Lyon, celui de Bourges, celui de Tours, celui de Narbonne, celui d'Auſch, celui de Thouluſe, celui de Roüen, celui de Bordeaux, celui d'Ambrun, celui de Vienne, celui d'Aix, & celui d'Arles. Il y en a ſept qui pretendent à la Primatie, Sens, Lyon, Bourges, Narbonne, Roüen, Bordeaux, & Vienne. Ils ont cent cinq Evêchez ſous eux; mais nos dernieres conquêtes augmentent le nombre de nos Evêques (*)

La France a dix Parlemens, celui de Paris, celui de Thoulouſe, celui de Grenoble, celui de Bordeaux, celui de Dijon, celui de Roüen, celui d'Aix, celui de Rennes, celui de Pau, & celui de Metz.

Elle renferme le Comté d'Avignon, qui appartient au Saint Siege; Et la Principauté d'Oranges qui eſt à la Maiſon de Naſſau.

Quand le Roi aſſemble les Etats Generaux du Roiaume composez de trois Corps, du Clergé, de la Nobleſſe, & du tiers Etat; ou de quatre, ſi vous en faites un de la Juſtice, comme ceux de cette profeſſion le pretendent; l'ancien ordre eſt de diviſer toute la France en douze Gouvernemens principaux (dont les Deputez ont ſeance aux Etats (& qui contien-



(*) jusqu'à 112.

nent plusieurs autres Gouvernemens particuliers sous eux.

Et parce que la riviere de Loire est celle de France qui a le plus long cours, outre que passant par le milieu du Royaume, elle le separe presqu'en deux parties égales, l'on considere ces douze Gouvernemens comme y en aiant quatre à la droite de cette riviere vers le Septentrion; quatre à sa gauche de Midi, & quatre au dessus d'elle, & le long de son cours qu'elle prend du Levant au Couchant.

Les quatre premiers situez de deça la Loire sont ceux de Picardie, de Normandie, de l'Isle de France, & de Champagne.

Celui de Picardie comprend le Boulenois, le Ponthieu, le Vermandois, la Tierasche, & autres Provinces. Amiens en est la principale ville.

Celui de Normandie a sous lui le païs de Caux, le Vexin Normand, le païs d'Auge, le Bessin, le Cotantin, le territoire d'Avranches, & autres. Rouën en est la Capitale.

Celui de l'Isle de France contient le païs de Valois, le Vexin François, le Gastinois, le Hurepoix, la Brie Françoise, le Beauvoisis, le Soissonnois, le Laonnois, & autres. Paris, située au quarante-huitiéme degré, & trente-neuf, ou même selon quelques-uns

quarante-huit minutes de Latitude, est sa Capitale, & de tout le Royaume. Elle se trouve éloignée de vint-trois degrez & demi du premier Meridien.

Celui de Champagne a outre les Principautez de Chateau-Renaud, de Sedan & de Charle-ville, le Retelois, le Partois, le Bassigny, le Senonois, la Brie Champenoise, & autres. Reims, à cause de son Archevêché, & du Sacre de nos Rois, en est la plus considerable ville.

Les quatre Gouvernemens d'au delà de la Loire vers le Midi, sont ceux de Guyenne & Gascogne, de Languedoc, de Dauphiné, & de Provence.

La Guyenne contient la Xaintonge, le Perigord, l'Agenois, le Limousin, le Querci, & le païs de Rouergue. La Gascogne a le païs de Bazas, celui d'Albret, le Condomois, l'Armagnac, le païs de Cominges, de Coserans, de Bigorre, de Bearn, la Basse Navarre, & la Biscaye de France qui a une langue particuliere. Bourdeaux est la ville capitale de ce Gouvernement.

Celui de Languedoc, divisé en Haut, & Bas, comprend dans le Haut, le Tholosan, l'Albigeois, le Lauraguais, le Comté de Foix, & autres: Dans le Bas, les quartiers

de Narbonne, de Beziers, & de Nismes: Et dans les Sevenes, le Gevaudan, le Velay, & le Vivarais. Toulouse est la Capitale de tout le Languedoc.

Le Dauphiné comprend de même le Viennois, le Valentinois, le Tricastin, le Gresivaudan, le Diois, l'Embrunois, le Gapençois, & le Briançonnois. Grenoble est la premiere ville du Gouvernement.

La Provence comte Aix pour sa premiere ville à cause du Parlement, & Marseille après avec Toulon, à cause de leurs Ports. Arles y est aussi très-considerable pour son Archevêché, & pour être le sejour de beaucoup de Noblesse contre l'usage de France.

Les quatre Gouvernemens restans, soit au dessus de Loire, soit au long de son cours, sont pour les premiers, la Bourgogne, & le Lyonnois avec l'Auvergne: Pour les seconds, la Bretagne, & l'Orleanois.

La Bourgogne comprend, outre le Duché, le Chalonnois, le Masconois, le Charolois, l'Auxerrois, la Bresse, & le Baillage de Gex. Dijon est Capitale de tout.

Le Lyonnois a de même le Forez, le Beaujaulois, & la Souveraineté de Dombes: Comme l'Auvergne a le Bourbonnois, le Nivernois, & la Haute & Basse Marche. Lyon est

Capitale du Lyonnois. Clermont de l'Auvergne & Moulins du Bourbonnois.

La Bretagne ſe deviſe en haute, moienne & baſſe.

La Haute a Rennes pour Capitale, qui l'eſt encore de tout le Gouvernement. Nantes eſt dans la Moienne. Et la Baſſe, qui parle un Langage particulier auſſi bien que la Biſcaye, a Lantriguet, & Saint Pol de Leon, avec la forte place de Breſt.

Pour l'Orleanois, il comprend le Maine, le Perche, la Beauce, le Gaſtinois, le Nivernois, le Bleſois, la Touraine, l'Anjou, le Poictou, l'Aunis, l'Angoumois, & le Berry. Outre Orleans, Chartres eſt Capitale de la Beauce, le Mans du Maine, Montargis du Gaſtinois, Nevers du Nivernois, Blois du Bleſois, Tours de la Touraine, Angers de l'Anjou, Poitiers du Poitou, la Rochelle de l'Aunis, Angoulême de l'Angoumois, & Bourges du Berry.

La France eſt accruë dans ces dernieres guerres du côte d'Eſpagne, du Comté de Rouſſillon: Du côté des Païs-bas d'une partie tant de la Flandre, que de l'Artois, du Haïnaut, & du Luxembourg. Du côte de la Franche-Comté d'une autre partie des Baillages de Gray, & de Salins: D'ailleurs du Du-

ché de Barrois, & de prèsque toute la Lorraine. Enfin de plusieurs autres places dans la Haute & Basse Alsace. (*)

Elle ne tient rien en Asie ni en Afrique, mais elle a dans l'Amerique Septentrionale le Canada, que quelques-uns nomment la Nouvelle France, où elle tient le Fort de Quebec, & d'autres places telles que Tadoussac, Sainte-Croix, & le Port Royal, qui commandent à de grandes Provinces. Elle y envoie tous les ans des colonies pour défricher ces contrées de Sauvages, qui pour la plûpart courent les bois sans aucune demeure arrétée. Quebec n'est pas si Septentrional que Paris de quelque degré, & neanmoins les Hivers y sont beaucoup plus longs & plus rudes, à cause de la position du lieu, & des grands bois qui conservent la neige trois ou quatre mois sur la terre devant qu'elle se fonde.

## CHAPITRE XLVII.

### *Des parties de l'Asie.*

La raison veut qu'après l'Europe nous considerions l'Asie, tant à cause de ses parties Septentrionales que les Geographes con-

(*) Cela s'est augmenté depuis ce tems encore de beaucoup.

templent les premieres, que pource qu'elle eſt jointe à l'autre en beaucoup de lieux, ce que n'eſt pas l'Afrique, qui a toute la Mer Mediterranée, entre elle & l'Europe, ou du moins le Détroit de Gibraltar vers le Couchant.

Et parce que nous avons établi ſes limites, & ſes dimenſions au Chapitre dix-neuviéme; il nous reſte à examiner ſes parties, que nous diviſerons en cinq principales, à cauſe de cinq grandes Monarchies que nous y trouverons: Sans parler de ſon ancienne diviſion en Aſie majeure, & Aſie propre ou mineure, parce qu'elle eſt trop disproportionnée. La premiere partie ſera la Tartarie, ou l'Empire du Grand Cam. La ſeconde, celui du Turc, en ce qu'il poſſede dans l'Aſie. La troiſiéme celui du Sophi, ou des Perſes. La quatriéme celui du Mogol. La cinquiéme celui des Chinois. Et puis nous ferons un Corollaire du reſte de l'Inde. Car pour ce qui touche le Moſcovite, nous avons dit au Chapitre trente-uniéme, pourquoi nous aimons mieux le conſiderer comme Prince Européen qu'Aſiatique; il ſuffira de remarquer en parlant de la Tartarie, ce qu'il en poſſede.

Les Anciens ont nommé trois grandes montagnes dans l'Aſie, *Imaus*, *Taurus & Cauca-*

*ſus*, que la plûpart des Auteurs confondent; & en effet elles n'en ſont qu'une, qui a ces trois noms differens, & pluſieurs autres encore, ſelon la varieté des lieux où elles s'étendent. Le mont Taurus me ſemble le plus connu, & le plus general, comme celui qui a partagé autrefois toute l'Aſie en deux, par ſon étenduë du Couchant au Levant, depuis la côte de Rhodes entre la Carie, & la Lycie, qui ſont de la Natolie, juſqu'aux extremitez de la Tartarie & de la Chine. Les Geographes Grecs, comme Strabon, nommoient *Exterieure* la partie de l'Aſie, que ce mont laiſſoit au Septentrion; & *Interieure*, l'autre qui regardoit le Midi. Tant y a que les monts Riphées, le Liban, l'Antiliban, & les autres de quelque conſideration, ne ſont que des branches du Taurus, de l'Imaus, ou du Caucaſe.

Quant aux fleuves d'Aſie, les plus celebres viennent de ces montagnes, & ſe déchargent les uns dans la mer Caſpie, comme le Rha de Ptolomée qui eſt la Volga dont nous avons déja parlé au Chapitre de la Moſcovie; les autres dans l'Ocean, ſoit Meridional, comme le Tigris, & l'Euphrate, l'Indus, & le Gange, ſoit Septentrional, comme

l'Oby, le Jenifcea, & la Lena, fort renommez dans la Geographie moderne,

## CHAPITRE XLVIII.

### *De la Tartarie.*

Je ne fai pourquoi quelques-uns veulent dire que la Tartarie foit un nom de Religion, comme celui de Chrétienté, plûtôt que de Païs, vû que les meilleurs Auteurs l'ont derivé de la riviere Tatar, ce qui eft bien plus vrai-femblable. Les Grecs ne connoiffoient la Tartarie que fous le mot de Scythie, dont ils n'avoient pas tant découvert que nous, fur tout vers le Septentrion Oriental, bien que ce côté nous foit même encore aujourd'huy prèfqu'inconnu, tant à caufe de fon éloignement, que du defaut de commerce.

La Tartarie eft fi grande, qu'elle feule contient plus d'un tiers de l'Afie, fans parler de ce qu'elle a dans l'Europe, dont nous avons déja traité au Chapitre quarante-uniéme, qui étoit de la Tartarie Precopite. Celle d'Afie, qu'on nomme autrement la Grande Tartarie, fe divife commodément en quatre parties principales. La premiere s'appelle Deferte. La feconde comprend le païs des Zagatay Usbeques, & du Turqueftan. La troifiéme eft l'Empire du Catai ou du

grand Cam. Et la quatriéme se nomme l'ancienne Tartarie.

Elle a pour limites l'Ocean Septentrional, ou la mer Glaciale au Nort: Au Levant, celle de la Chine avec le Détroit d'Anian: Au Midi, celle d Bachu, autrement dite Caspie, les Etats du Roi de Perse, avec le Roiaume de la Chine: & au Couchant, les mêmes fleuves Oby, & Tanaïs, dont nous avons separé l'Europe de l'Asie.

## CHAPITRE XLIX.

### *De la Tartarie Deserte.*

LA Tartarie Deserte s'étend depuis les rivieres Jaxarte, & Tanaïs jusqu'au mont Imaus, qui a diverses appellations. C'est une partie de la Sarmatie Asiatique des Anciens.

Elle est possedée par diverses nations qui s'appellent Hordes, nom qui signifie Assemblées, & qui a du rapport en sa signification aux Tribus des Iuifs.

Il y a beaucoup de ces Hordes qui obeïssent au Grand Duc de Moscovie. D'autres sont sujettes au Precope, & au Grand Seigneur, sur tout quand il étoit maitre d'Astracan, ou Citracan, ville située au cinquantiéme degré d'élevation, dix lieües au dessus de

l'embouchure de la Volga dans la mer Caſpie, comme les Relations recentes le portent. Et le grand Cam tient le reſte de ces Hordes ſous ſa domination.

La plus ancienne, & la plus renommée eſt celle de Zavolha, qui commande à pluſieurs autres, quoi qu'elle ſoit Tributaire du Moſcovie. C'eſt dans ſa Province principalement que croit ce renommé Zoophyte Plante-agneau appellé Boranetz, dont nous avons parlé au Chapitre trente-uniéme, qui a la figure d'un Mouton, qui broute l'herbe des environs de ſa racine, qui jette du ſang s'il eſt entamé, que le Loup devore comme ailleurs les Brebis.

Tous ces Peuples vivent errans, ſans avoir aucune demeure arrétée. C'eſt pourquoi les Grecs les nommoient Nomades & Hamaxovies, parce qu'ils menent une vie de Paſteurs, & qu'ils n'ont point d'autres maiſons que leurs chariots, qu'ils roulent ſelon les ſaiſons, & en font de petites villes par tout où ils arrivent. Et d'autant qu'il ne s'en trouve point comme les nôtres dans tout le païs, l'on a nommé Deſerte cette partie de la Tartarie.

## CHAPITRE L.

### *De la Tartarie Zagatée, & du Turquestan.*

CETTE ſeconde partie de la Tartarie a des peuples beaucoup plus civiliſez que n'a la premiere. Auſſi habitent-ils dans pluſieurs bonnes villes, dont Samarcand, qui étoit autrefois bien plus conſiderable qu'elle n'eſt à preſent, paſſe pour Capitale. Elle eſt au quarante-cinquiéme degré d'élevation comme Lyon; & la naiſſance de Temurleng, qui veut dire Temur le boiteux, que nos Hiſtoires nomment Tamerlan, ou Tamburlan, l'a grandement honorée. Il prit priſonnier l'an mil trois cens quatre-vint dix-ſept l'Empereur des Turcs Bajazet, qu'il promena par toute l'Aſie, enfermé dans une cage de fer, & ataché d'une chaine d'or.

La Zagatée d'aujourd'hui, qui eſt le Roiaume des Usbeques, comprend les Regions Bactriane, Sogdiane, & Margiane des Anciens, avec le païs de leurs renommez Maſſagetes.

Elle a pour bornes vers le Nort le fleuve Jaxartes, ou Cheſel: La Mer Caſpie au Couchant: Les Etats du Roi de Perſe au Midi, ſeparez par quelques branches du Taurus: Et le Deſert de Lop au Levant ſelon Magin, ou

les Terres du grand Cam. Je renferme dans la Zagatée le Turqueſtan, que d'autres, comme Cluverius, lui donnent pour limite Orientale, quelques-uns le plaçant à ſon Couchant. J'ai ſuivi en cela quelques Geographes d'autant plutôt, que ce Turqueſtan, ou grande Turquie, n'a rien de remarquable que l'origine des Turcs. C'eſt un Roiaume neanmoins de grande étenduë, & l'ancienne Patrie des Peuples nommez *Sacæ*.

## CHAPITRE LI.

### *De l'Empire du Catai, ou du Grand Cam.*

TOUS les Geopraphes ſont d'accord que cet Empire du Grand Cam eſt très vaſte; puiſqu'ils l'étendent depuis la Tartarie Deſerte juſqu'au Promontoire Tabin, & au Détroit d'Anian, par un eſpace de ſix cens lieuës d'Alemagne, ſelon Cluverius, ou de douze cens des nôtres. Mais j'ai vû des Relations fort recentes qui le font encore plus grand, parce qu'elles veulent que tout le païs qui eſt depuis la Moſcovie, juſqu'à la Chine, reconnoiſſe ce Grand Cam pour Souverain, le nommant le Grand Sopo, & lui donnant cent Rois particuliers pour tributaires.

Son ſejour ordinaire, ſur tout en Hiver, eſt à Cambalu, ville capitale de ſon Etat, ſi-

tuée aux extremitez du Catai.(*) C'eſt une des plus riches, & des plus grandes villes du Monde. Car pour celle de Quinſai, qui veut dire ville du Ciel, & que Marc Polo met en ce quartier-là, lui donnant l'avantage ſur toutes les autres, on n'eſt pas bien d'accord du lieu où elle ſe trouve, ni des douze mille & ſoixante ponts de pierre qu'il lui donne.

Or outre le Roiaume de Catai, qui eſt celui des Seres, dont les Anciens ont tant parlé, le Grand Cam en a pluſieurs autres très-conſiderables. On dit qu'il y a plus de mille ans, que l'art de l'Imprimerie fut trouvée dans celui de Tangut, d'où vient la bonne Rhubarbe. Celui de Tebet, qui confine le Mangi ou la Chine, ſe ſert de Coral, dont il abonde, pour monnoie courante. Et celui de Tenduc, où il ſe trouve beaucoup de Chrêtiens Neſtoriens, a un Prince nommé le Prêtre-Jean, qu'on veut qui ait fait appeller de même par erreur le Negus d'Ethiopie, ou le Roi des Abyſſins.

*Tangut.*

L'Etat du Grand Cam a la Chine au Midi, vers le quarante-deuxiéme degré d'élevation; &

(*) On ſait maintenant à n'en point douter que Cambalu eſt la même ville, que Pekin, & que Catay eſt la Partie ſeptentrionale de la Chine.

& en eſt ſeparé par cette fameuſe muraille de quatre cens lieues. Car ceux qui confondent le Catai & la Chine, ne ſont pas ſuivis. (*)

Les ſujets de ce Monarque le nomment fils de Dieu, l'ombre de Dieu, & l'ame de Dieu, tant ils le reſpectent. Et quand ils le portent après ſa mort au lieu de ſa ſepulture ſur le mont Altay, qui eſt une branche du Taurus, ou de l'Imaus, nommée Belgian par Ayton, & par d'autres Dalanguer, & Naugracor, on dit que les hommes qui le conduiſent tuent tous ceux qu'ils rencontrent par le chemin, leur commandant d'aller ſervir leur Roi en l'autre Monde ce qui a couté parfois la vie à dix mille perſonnes.

## CHAPITRE LII.

### *De l'ancienne Tartarie.*

La quatriéme, & derniere partie de la Tartarie eſt l'ancienne, & celle qui a donné le nom à toutes les autres.

Elle eſt habitée par diverſes Hordes ou Congregations vagabondes, comme celles dont nous avons déja parlé, & dont la plû-

(*) Catay n'eſt qu'une Partie de la Chine & comprend principalement les ſept Provinces ſeptentrionales.

part reconnoiſſent le grand Cam du Catai pour Souverain.

Elle s'étend depuis la Region Serique, ou le Catai, juſqu'à l'Ocean Septentrional ou Scythique, donnant vers le Promontoire Tabin, & le Détroit d'Anian.

Le nom ſeul de ſes Provinces eſt à peine connu. L'on ſait ſeulement qu'il y a le Roiaume de Tabor; & les contrées de Ung, & de Mongul, d'où ſont ſortis les premiers Tartares, & qui ſont priſes pour le Gog & & Magog, dont parle la Sainte Ecriture. Auſſi eſt-ce l'opinion de pluſieurs, que les dix Tribus tranſportées du tems du Roi Hoſée aux monts Caſpiens, par le Roi des Aſſyriens Salmanaſar après la priſe de Samarie, ont penetré juſqu'à cette extremité Septentrionale de la Tartarie. C'eſt pourquoi quelques-uns y nomment les Hordes des Danites, & des Nephtalites vers le Promontoire Scythique, comme entre autres Ortelius dans ſa Carte de la Tartarie. Mais quoiqu'il en ſoit, ces Colonies Hebraïques, ſi elles ſont telles, n'ont conſervé que le nom de leur origine, avec la ſeule Circonciſion, leurs mœurs & leurs façons de vivre étant tout-à-fait ſemblables à celles des autres Tartares.

*Exechiel. c. 38. & 39. Apocal. c. 20.*

*Lib. 4. Regum cap. 17.*

## CHAPITRE LIII.

## *DE L'EMPIRE DU TURC EN ASIE.*

### *Et premierement de la Natolie.*

La premiere Province d'Aſie que nous avons dit au Chapitre trente cinquiéme être ſous la domination du Grand Seigneur, ſe nomme Natolie, ou pour parler plus Grec, Anatolie, c'eſt à dire païs du Levant, comme celui-là y eſt à l'égard de Conſtantinople. C'eſt une grande Cherſoneſe ou Prèſqu'Isle, bornée à l'Orient de l'Euphrate; au Couchant de l'Archipelague, au Midi de la mer de Cypre, ou de Caramanie; & au Nort du Pont Euxin. Elle eſt beaucoup plus étenduë que l'Aſie Mineure des Anciens, qui n'en fait qu'une partie; & il y en a qui l'appellent Turquie majeure. En effet, elle contient la Cappadoce, la Galatie ou Gallo-Grece, la Province du Pont & de Bythinie, la Lycie, la Pamphilie, la Cilicie ou Caramanie, & l'Armenie Mineure; outre l'une & l'autre Myſie Majeure, & Mineure, l'une & l'autre Phrygie Majeure auſſi & Mineure, l'Æolie, l'Ionie, la Doride, la Lydie, & la Carie, qui compoſent l'Aſie propre, ou Mineure des vieux Geographes Grecs & Latins. Davity fait la lon-

gueur de cette grande Peninſule d'un mois de chemin, & ſa largeur de quinze jours.

Il faut conſiderer dans la Cappadoce la ville de *Trapezus*, ou de Trebiſonde, au quarante-quatriéme degré d'élevation, comme ſiege de l'Empire qu'y établit Iſac Comnene fugitif de Conſtantinople, & qui fut aboli par Mahomet ſecond Empereur des Turcs.

La Galatie a été la conquête de nos Gaulois, & ſa ville de Sinope, colonie des Mileſiens, eſt celebre autant pour être la Patrie de Diogene, que par la naiſſance, & par le ſepulcre du Roi Mithridate, ce redoutable ennemi des Romains.

La Bithynie a entre autres villes celle de Nicée, remarquable à cauſe du premier de nos Conciles qu'on y a tenu.

Le mont Chimere eſt en Lycie, qui jettant des feux la nuit, a donné lieu à la Fable de ce monſtre de Chimere que Bellerophon domta.

La Caramanie comprend la Pamphylie, & la Cilice, où eſt la ville de Tarſe, Patrie de Saint Paul, au trente-ſeptiéme degré d'élevation.

La petite Armenie eſt ſeparée de la grande par l'Euphrate, & a ſon Bacha, ou Gouver-

neur, demeurant à Sivas, autrefois dite Sebaste.

L'on met dans la grande Mysie la ville de Pergame, d'où étoit ce renommé Medecin Galien, d'où est venu l'invention du Parchemin qui tient son nom d'elle, *Charta Pergamena.*

La ville de Troïe, ou du moins ses restes, se font considerer dans la petite Phrygie, avec le mont Ida, où Paris jugea les trois Déesses, autre que celui de Crete. Car quant aux fleuves Simoïs, & Xanthus ou Scamandre, qu'Homere a rendus si celebres, Belon qui les a vus, nous assure que ce ne sont que de petits ruisseaux, qui demeurent à sec l'Eté, & où à grande peine une Oye pourroit nager en Hiver. *Relat. l. 2. cap. 6.*

L'Æolie a eu un Cumes, & encore un Smyrne: Comme l'Ionie Ephese, dont la Diane a été mise entre les sept miracles de la terre. L'on croit que cette Statuë est au Louvre.

Le Mausolée d'Artemise recommande la Peninsule de la Doride.

Sardes Capitale de Lydie fut le sejour de ce riche Roi Crœsus.

Et la Carie eut autrefois la ville de Milet, riche de quatre-vints Colonies: & son mont

Latmus donna lieu à la Fable d'Endymion, & de la Lune.

## CHAPITRE LIV.

### *de la Syrie.*

LA Syrie a été conſiderée autrefois dans une beaucoup plus grande étenduë qu'on ne lui donne aujourd'hui. Car elle comprenoit alors toute l'Aſſyrie, & la Meſopotamie; mais à preſent elle renferme ſeulement le païs d'Antioche, la Phœnicie avec la Paleſtine, & cette partie que les Grecs nommoient *Cœloſyriam*, c'eſt à dire la Syrie cave, ou creuſe & enfoncée, comme étant entre le mont Liban, & l'Antiliban.

Le Turc eſt maitre de toutes ces Provinces, & par conſequent de toute la Terre que nous nommons Sainte, à cauſe de la naiſſance du fils de Dieu, & de tous les Myſteres de nôtre Religion qui s'y ſont paſſez.

Cette Antioche dont je viens de parler, eſt ſurnommée Epidaphne de la beauté d'un de ſes Faux-bourgs, pour la diſtinguer de beaucoup d'autres villes de même nom, & eſt poſée à trente-cinq degrez & demi d'élevation.

Tyr & Sidon étoient autrefois villes capitales de la Phœnicie, fort renommées à cauſe de l'excellente écarlate qui ſe faiſoit là, par

le moïen d'un petit poiſſon couvert d'ecailles qui ne ſe trouve plus, ni par conſequent cette belle écarlate des Anciens. Tripoli, dite de Syrie, y eſt aujourd'hui la plus conſiderable, après Alep, où reſide le principal Bacha de toutes ces contrées.

La Paleſtine comprend l'Idumée, la Judée, la Samarie, & la Galilée. Hieruſalem, ſize au trente-deuxiéme degré, & ſix minutes, eſt capitale de la Judée, & de toute la Paleſtine.

Damas l'eſt auſſi de la Cœleſyrie, qui a beaucoup de Provinces ſous elle.

## CHAPITRE LV.

### *De la Turcomanie & Meſopotamie.*

Le nom de Turcomanie montre aſſez qu'elle eſt du Domaine du Turc. Elle comprend la Colchide des Anciens, dite à preſent Mangrelie; l'Iberie, & l'Albanie, qui ſe nomment toutes deux Georgies; l'Armenie Majeure, qui eſt proprement la Turcomanie; & la Meſopotamie ſous le nom de Diarbec, y compriſe Bagdet ou Babylone, qui eſt au trente-cinquiéme degré d'élevation.

La Colchide eſt le païs où Jaſon, & ſes fameux Argonautes allerent à la conquéte de la Toiſon d'or, dont ils vinrent à bout par le

moïen de Medée, qui trahit le Roi de Colchos ſon pere en leur faveur. La ville de Colchos étoit aſſiſe ſur le fleuve Phaſis fort renommé, vrai-ſemblablement où eſt à preſent la ville de Faſſo, ſur ſon embouchure dans le Pont Euxin. Toutes ces Provinces *Abgaſſie.* compriſes ſous les noms de Mengrelie, Georgie, & Avogaſie, compoſoient l'ancien Royaume de Colchos.

La grande Armenie a pour Capitale Erzerom & Van pour l'une de ſes principales fortereſſes, qui ſert de boulevart aux Turcs contre les Perſes de ce côté-là. C'eſt ſur les montagnes d'Armenie, qu'on dit que ſe repoſa l'Arche de Noé après le Deluge univerſel.

La Meſopotamie, mot Grec, ſignifie une region ſiſe entre deux rivieres, comme preſque celui d'Aquitaine en Gaule, & celui d'Interamnie dans l'Italie. Auſſi eſt-elle ſituée entre le Tigris & l'Euphrate. Il n'y a point de ſujet de faire une Province à part de Babylone, comme quelques-uns ont fait. L'ancienne Babylone, ſiege de l'Empire de Ninus & de Semiramis, ou des Aſſyriens, étoit ſur l'Euphrate, Bagdet d'aujourd'hui eſt ſur le Tigris: mais peu éloignée de l'autre, ces deux fleuves étant fort proches en ce lieu-là. La Meſopotamie eſt la Chaldée, & la Terre

d'Ur de la Sainte Ecriture. Babylone ſert de ſujet ordinaire de guerre entre les Turcs & les Perſes. Le feu Roi de Perſe Xa Abas la prit il y a peu ſur le Turc; mais celui-ci l'a enfin repriſe, & elle eſt preſentement entre ſes mains.

## CHAPITRE LVI.

### *Des trois Arabies.*

L'ARABIE, géneralement parlant, eſt une Peninſule de forme carrée, qui a la Mer de trois côtez; le Golphe Perſique au Levant, celui de la Meque ou Arabique au Couchant & l'Ocean Indique au Midi: Le quatriéme côté, qui eſt celui du Septentrion, touche la Syrie & la Chaldée, ou Meſopotamie.

Les Sarrazins, qui ſe ſont épandus par tout le Monde, ſont venus d'Arabie. Et l'on appelle proprement Arabes ceux de ce païs-là qui vivent ſous des Tentes & Pavillons à la campagne; que les Grecs nommoient pour cela *Scenites*, & *Nomades*. Les Arabes des villes ſont aujourd'hui nommez Maures, à cauſe de ceux qui paſſerent de la Mauritanie en Eſpagne. Les uns & les autres reconnoiſſent le Turc pour Souverain; quoiqu'il ſe trouve dans l'Arabie auſſi bien que dans la Syrie, des Emirs ou Provinces qui vivent comme Souve-

rains, en deferant neanmoins aux ordres de ſa Hauteſſe.

Toute l'Arabie eſt diviſée en trois parties.

La premiere eſt la plus Occidentale, que j'aime mieux nommer Petrée que pierreuſe, parce qu'elle a vrai-ſemblablement ſon ſurnom de la ville Petra, plûtôt que de ſes rochers. C'eſt la Nabathée des Anciens. La Méque, où naquit le faux Prophete Mahomet, eſt une autre de ſes villes, quoique Belon veüille que ce ſoit la même que Petra. Les Iſraëlites firent dans cette Arabie leurs diverſes manſions ou demeures, quarante ans durant. Et les monts Oreb & Sinaï s'y voient, qui ont été ſi celebres parmi les Juifs.

La ſeconde partie de l'Arabie eſt appellée, & eſt en effet Deſerte, dans ſa ſituation au Levant de la premiere. C'eſt la Province que les Hebreux nommoient Cedar, qui eſt proche de la Meſopotamie, & du Golphe Perſique. Elle a des villes, & eſt peuplée de ce côté Oriental; mais vers le Couchant & la Petrée, l'on y trouve des ſolitudes de ſablons telles, que pour les paſſer on y obſerve les Etoiles, & l'on s'y ſert de la Bouſſole comme ſur la Mer.

La troiſiéme partie de l'Arabie eſt celle qu'on nomme Heureuſe, & qui donne à tou-

te la Terre l'Encens, & les parfums emploïez au culte Divin. C'eſt la Panchée, & la Sabée des Poëtes, dite aujourd'hui Ayman. Elle eſt au Midi des deux autres, & s'étend vers l'embouchure de la Mer Rouge, où eſt la ville d'Aden de grande reputation, au treiziéme degré, & trente minutes d'élevation. Elle a encore Zibit Capitale, où reſide le Beglerbey du Grand Seigneur. Ziden eſt le port de la Méque, dont il eſt pourtant éloigné de quarante milles. Quelques-uns placent dans cette troiſiéme partie la Méque, que nous avons mis dans la premiere. Pour Medine Talnabi, c'eſt à dire la ville du Prophete, parce que le ſepulcre de Mahomet s'y voit, c'eſt ſans difficulté qu'elle eſt de l'Arabie Heureuſe.

## CHAPITRE LVII.

### *Des principales Isles Aſiatiques que poſſede le Turc.*

OUTRE cette merveilleuſe étenduë de païs, & ce grand nombre de Provinces qui ſont ſous la domination du Grand Seigneur dans l'Aſie; il faut encore conſiderer une quantité infinie d'Isles Aſiatiques, dont il eſt le maitre, & qui le rendent redoutable ſur Mer. Il tient prèsque toutes celles du Pont Euxin, du Propontide, de l'Helleſpont,

& de l'Archipelague, ou de la Mer Egée, dont les unes furent nommées Sporades par les Grecs, comme qui diroit les disperſées, & les autres Cyclades, parce qu'elles ſont diſpoſées en rond. Les plus conſiderables ſont (laiſſant à part Lemnos ou Stalymene qui eſt Européenne) Lesbos ou Metelin, Chio, Samos, Nicarie celebre par la chûte d'Icare, Pathmos où Saint Jean fut envoïé en exil par Domitien, Cos ou Lango patrie du grand Hippocrate, & ſur toutes Rhodes & Cypre.

La premiere de ces deux a eu un Coloſſe d'airain, haut de ſoixante & dix coudées, dedié au Soleil, & mis entre les ſept merveilles du Monde. Après avoir demeuré cinquante-ſix ans dreſſé, il fut renverſé par un tremblement de terre. Peu de perſonnes pouvoient embraſſer ſon pouce. Neuf cens Chameaux furent chargez de ſon cuivre, quand les Sarrazins ſe rendirent maître de Rhodes, l'an de grace ſix cens ſoixante & ſept. Les Chevaliers de Saint Jean de Hieruſalem ont depuis poſſedé cette Isle, dont Solyman les chaſſa en mil cinq cens vint-deux, & ils ſe ſont retirez à Malte.

Quant à Cypre dediée à Venus, on l'a vuë diviſée en neuf differens Roiaumes, à ce que rapporte Pline. Paphos, Cythere, &

*Lib. 5. cap. 31.*

Amathunte, ont été autrefois ſes villes principales. Nicoſie, ſituée au milieu de l'Isle, & au trente-cinquiéme degré, & quarante minutes d'élevation, en eſt aujourd'hui la Capitale. C'eſt où étoit la demeure des Rois de la Maiſon de Luſignan. Famagouſte eſt la ſeconde, qui a le ſeul port de toute l'Isle, n'y aiant que des plages ailleurs. Elle n'a point de riviere navigeable, mais ſeulement des ruiſſeaux & des torrens. L'an mil cinq cens ſoixante & dix Selim la prit ſur les Venitiens.

Le Grand Seigneur leur veut ravir de même l'Isle de Crete ou Candie (*) qui eſt plus grande que celle de Cypre, & telle que les Anciens la nommerent Hecatompolis, c'eſt à dire, aiant cent villes. Elle étoit l'ancienne demeure du Roi Minos le grand Juſticier. Elle eſt ſituée prèsqu'au milieu de la Mediterranée.

Il faut ajouter à ces Isles, celles de la Mer Rouge & du Golphe Perſique, que tient encore le Grand Seigneur.

## CHAPITRE LVIII.

### *Du Roiaume de Perſe.*

Le Roiaume de Perſe ſe nomme autrement l'Empire du Sophi, & il eſt d'autant plus

(*) & il la poſſede à preſent.

considerable aussi bien que celui de France, avec lequel il a beaucoup d'autres conformitez, que leurs forces ne sont point divisées, aiant chacun d'eux en un tenant toute l'étenduë de ses Etats. Ceux du Persan n'occupent pas moins du Levant au Couchant de trente-huit degrez, & du Septentrion au Midi de vint, c'est à savoir depuis le vint-troisiéme d'élevation, jusqu'au quarante-troisiéme. Cluverius met sa longueur de l'embouchure de l'Araxes, jusqu'à celle de l'Indus, par un espace de neuf cens vint lieuës: Et sa largeur du fleuve Oxus à la Mer Persique, par une autre étenduë de cinq cens quarante lieuës semblables. L'on donne autrement ses limites en lui mettant à l'Orient, avec l'Indus les Roiaumes de Cambaie & du Mogol; à l'Occident le Diarbec, & l'Armenie Provinces du Turc, avec le Tigris; au Midi le Golphe Persique, la mer Indique, & le Roiaume d'Ormus; & au Nort la mer Caspie, avec les Tartares d'Usbec ou de Zagatay.

Ses principales Provinces sont l'ancienne Medie, qu'on nomme aujourd'hui Servan, & où est la ville de Tauris, autrefois siege de l'Empire, depuis transporté à Casbin, & enfin par Xa Abas en Hispahan, où il est à present. La Susiane, ou Cusistan, qui porte le

nom de la ville de Suſe. La vraie Perſe, dite Farſi, dont la Capitale eſt Siras, autrefois Perſepolis, ou Cyropolis. La Parthie, appellée Arach, & où eſt Hiſpahan dont nous venons de parler, tenuë pour l'Hecatompyle des Anciens. L'Hyrcanie, ou Diargument. Le Margiane, ou Jeſelbas. La Bactriane, ou Choraſſan. Et beaucoup d'autres, avec le Roiaume d'Ormus qui lui paie tribut, aiant même ôté depuis peu aux Portugais l'Isle du même nom, l'une des plus marchandes places de tout le Levant.

## CHAPITRE LIX.

### *De l'Empire du Mogol.*

CET Empire eſt très-grand, comme l'on peut voir par ſes limites. Il a celui de Perſe dont nous venons de parler, au Couchant, avec le fleuve Indus: Au Levant le Gange: Au Sud le Golphe de Bengala, & la Mer des Indes, deſcendant jusqu'en Calecut: Et au Nort le Mont Imaus, & la Tartarie, d'où eſt venu l'Empereur que nous appellons le Grand Mogol. Car il eſt conſtant dans l'Hiſtoire, que les peuples nommez Mogoles ſont vrais Scythes, ou Tartares, & que le Mogol dont nous parlons, qui poſſede cette partie de l'Inde que nous venons de deſigner,

eſt des Deſcendans de ce Temurleng, ou Tamerlan ſi renommé. Tant y a que des deux parties de l'Inde. ſelon que les Anciens la diviſoient, le Grand Mogol en poſſede une, qui eſt celle de deçà le Gange, dite par eux *India intra Gangem*, & aujourd'hui *l'Indoſtan*; l'autre d'au delà du Gange, ou *extra Gangem* comprenant tout ce qui reſte de terre jusqu'aux extremitez de l'Orient. Mais comme l'on ſait au vrai qu'il eſt maître de la premiere partie, auſſi eſt-il difficile d'écrire au juſte les bornes preciſes de ſes Etats, tant à cauſe de leur éloignement, que pource que dans ce peu de connoiſſance qu'on en a, l'on voit qu'elles changent à tout moment, ſelon qu'il lui ſuccede bien ou mal, aux guerres continuelles qu'il a avec tous ſes voiſins. Ses conquêtes ſe ſont étenduës parfois en deça jusqu'au Roiaume de Macran vers le Golphe Perſique: Et de l'autre côté l'on aſſuroit il n'y a gueres, qu'il avoit ſubjugué les douze Provinces de Bengala.

Sa demeure la plus ordinaire eſt à Lahor, ville capitale de ſes Etats, & quelquefois à Agra, qui en eſt éloigné de cent lieuës vers le Sud. Il tenoit auparavant ſa Cour à Delly autre ville Roiale, mais il lui prefera le ſejour d'Agra

d'Agra, ou bien il ſe porta à ce changement par la raiſon d'Etat.

Il ſeroit ſuperflu de nommer toutes les contrées qui lui obeïſſent, dont la plûpart des Geographes font autant de Royaumes. C'eſt aſſez de les remarquer en les liſant ſur la Carte particuliere.

## CHAPITRE LX.

### *Du Royaume de la Chine.*

COMME nous avons obſervé au Chapitre cinquante & uniéme, que le Royaume de Catay, eſt celui des *Seres*, auſſi ne peut-on douter que le païs des Chinois ne ſoit celui des *Sinæ*, dont Ptolomée avec tous les Anciens, ont fait mention, quoiqu'ils le miſſent en une poſition un peu differente. Marc Polo lui a donné le nom de Mangi.

La Chine a le Mont Ottocora au Septentrion, &, où il manque, cette fameuſe muraille de ſix cens lieuës (à ne mettre que deux milles Italiques par lieuë, comme nous l'avons fait jusqu'ici) dont elle eſt munie contre les irruptions des Tartares, qui ne laiſſent pas de la courir & ravager ſouvent. Elle a d'autres Monts nommez Damaſiens, au Couchant, qui la ſeparent en partie des mêmes Tartares, en partie des autres Indiens, com-

me ceux de Cambaie, qui ſont entre elle & les peuples Mogoles. L'Ocean, dit de la Chine & Eoïque, la borne au Levant. Et la même Mer, avec le Roiaume de Siam, ou plûtôt celui de la Cochinchine, ſont les limites du côté du Midi.

L'on prend ſa longueur, ſelon Cluverius, du Nort au Sud, & de l'extremité de la Tartarie jusqu'à ce Roiaume de Siam, par un eſpace de douze cens lieuës. Le même Auteur fait ſa largeur de ſix cens ſeulement. D'autres ne la font pas ſi ample. Elle va du dix-huitiéme degré d'élevation au quarante-deuxiéme, quoique Magin lui donne une autre ſituation. Et on la repreſente de figure présque carrée.

Cet Etat ſe diviſe en quinze Provinces ou Gouvernemens. Sa ville capitale où le Roi demeure, eſt Pequin, au quarantiéme degré; & la ſeconde, qui eſt Roïale auſſi, ſe nomme Nanquin. Il n'y a point de païs où les chemins ſoient ſi bien pavez & entretenus qu'à la Chine. L'on y voit des chariots qui vont à la voile; ce que les Hollandois ont voulu imiter; mais ſans ſuccez. On dit que l'Art de l'Imprimerie y eſt bien plus ancien que dans l'Europe. Et l'on ſait que l'Ecriture des Chinois, qui ſe tire du haut en bas, eſt comme

les Hieroglyphiques des Egyptiens, & qu'elle exprime les choses entieres, ou les dictions sans lettres, de telle sorte qu'elle se peut lire en toutes langues. Les deux meilleures Relations que nous ayons de la Chine, sont celles du Pere Trigaut, & du Pere Semedo. Ce dernier a écrit depuis peu, après en être revenu, & s'y en est retourné.

## CHAPITRE LXI.

### *Corollaire du reste de l'Inde.*

Nous ne ferons qu'un Chapitre du reste de l'Inde, & d'une infinité de Roiaumes qu'on y nomme, tant à cause du peu de connoissance que nous en avons, que pource que la plûpart sont tributaires des Etats que nous venons de considerer, comme Ormus l'est du Roi de Perse, la Cochinchine, selon l'opinion de plusieurs, de celui de la Chine, & beaucoup d'autres du Mogol. Il suffira donc de les remarquer en les nommant sur la Carte. Au dessous de la Cochinchine, suivant la côte du Levant au Couchant, on trouve le Roiaume de Cambaie, & à côté celui de Siam. L'on rencontre ensuite la Chersonese, ou Peninsule dorée de Malaca, qui a un Cap nommé *Singapura*, le plus Meridional de tout le Continent de l'Asie, comme celui qui n'est

diſtant de l'Equateur que d'un degré ſeulement. Le grand & large Golphe de Bengala, qui eſt le Sein Gangetique des Anciens, ſe trouve au Couchant de ce Cap, où ſont les Roiaumes du Pegu, de Bengala, d'Orixa, & de Narſingue. Dans ce dernier qui s'étend jusqu'au Cap de Comorin, ſont les villes de Colmandel, & de Maliapur, avec des Chrétiens qu'on dit avoir été catechiſez pas S. Thomas; dont l'on aſſure auſſi que le Sepulcre ſe voit à Maliapur. Le Promontoire eſt l'extremité du Mont de Gate, qui donne tant de peine aux Phyſiciens, pour rendre raiſon de la diverſité des ſaiſons qu'il fait, aiant le Printems & l'Eté d'un côté, au même tems que l'Hiver eſt de l'autre. Au Couchant du Cap de Comorin eſt la côte des Malabares, où ſont pluſieurs Roiaumes, comme Cochin, Cranganor, & Calecut. Le Roi de Portugal y tient pluſieurs places, dont la plus conſiderable eſt Goa où reſide ſon Vice-Roi de toute l'Inde Orientale. Au deſſus de Calecut ſe trouve le Roiaume de Decan, qui reconnoit le Grand Mogol. Cambaie ſuit, qui eſt de même ſous ſa puiſſance, & qui termine le païs proprement nommé Inde, à l'embouchure du fleuve Indus au vint-quatriéme degré de Latitude. Ce qui reſte de côte jusqu'au Gol-

phe Persique (quand on étendroit l'Inde jusques-là) se partage entre le Mogol, & le Sophi, à qui nous avons remarqué qu'appartient le Roiaume d'Ormus, & l'Isle du même nom qui est à l'entrée de ce Détroit.

Mais reprenons à cette heure du Couchant au Levant, pour y observer dans un nombre prèsqu'infini les principales Isles de l'Asie.

La premiere Isle de consideration qui se presente après Ormus, est celle de Diu, que les Portugais ont fortifiée, où l'Indus se décharge dans la Mer, & près du Golphe de Cambaie. Elle n'a qu'une lieuë de longueur, & beaucoup moins de largeur : ce qui n'empêche pas qu'on ne l'ait nommée Diu, ou Dive, qui veut dire Isle, par excellence, à cause de son importance.

Le nom des Maldives, qui s'apperçoivent ensuite vers le Cap de Comorin, justifie son etymologie; car elles ont reçu leur appellation de la Capitale ou Roiale d'entre elles, dite Male, & du mot Dives qui signifie Isles. Elles sont au nombre de douze mil, étenduës depuis le huitiéme degré du côté du Nort, jusqu'au quatriéme de Latitude vers le Sud. Pyrard qui y fit naufrage, les a décrites le mieux de tous.

De l'autre côté Oriental du même Cap se

trouve à dix lieuës de distance, l'Isle de Zeylan, divisée en neuf Roiaumes, & que quelques-uns prennent pour la Taprobane de Ptolomée à cause de sa situation. Les Portugais y ont quelques ports fortifiez. Les Arabes la nomment *Ternasseri*, ou *Tenasirim*, c'est à dire terre de delices.

D'autres soutiennent que Sumatra, sise vis à vis de Malaca, est la vraie Taprobane. Elle est bien autrement grande que Zeylan, car elle contient l'espace soûmis à douze degrez celestes, c'est à savoir depuis le cinquiéme vers le Nord, jusqu'au septiéme inclusivement vers le Sud. Ainsi l'Equateur la coupe prèsque par le milieu. Quelques-uns y nomment jusqu'à trente Roiaumes, dont le principal est celui d'Achen.

Après Sumatra l'on rencontre la grande & la petite Jave vers le Midi. Bantam ville & Roiaume de grand renom est dans la premiere.

Plus au Levant sous la Ligne, est l'Isle de Borneo, qui porte le surnom de sa principale ville, assise dans des Palus maritimes, comme est Venise.

Enfin l'on entre dans la mer de Lanchidol, & puis dans l'Archipelague de Saint Lazare, trouvant par tout des Isles sans nombre dont les plus connuës sont, outre Celebes, & Gi-

lolo, les Moluques encore plus Orientales, & aſſiſes ſous la Ligne. Ternate, Tidor, Motir, Machian, & Bachian, ſont les principales, dont aucune n'a plus de ſix lieuës de tour; & toutes celles qui portent le nom de Moluques, ſont dans un eſpace de vint-cinq lieues de Mer. C'eſt de là que viennent les meilleures épiceries, mais ſur tout l'excellent clou de girofle qu'on tranſporte par tout le Monde.

Les Isles Philippines ſont au Nort des Moluques, Mindanao, Tandair, & Luzzon, en ſont les principales. La ville de Manila batie par les Eſpagnols, eſt dans cette derniere au quatorziéme degré & demi de la ligne Equinoctiale. La ſituation de toutes eſt entre le Tropique de Cancer & l'Equateur. Leur nom de Philippines vient de ce qu'elles furent découvertes par les Caſtillans ſous le regne de Philippe Second Roi d'Eſpagne. Mais les Portugais les nomment toutes Maniles à cauſe de la ville de Manila; & les Indiens Luzzonnes, donnant à toutes le nom de la plus eſtimée.

Il faut noter qu'encore que les Moluques, & les Philippines ſoient ſous de mêmes Meridiens, dans une même Mer, & aſſez proches les unes des autres; les Moluques nean-

moins ont été découvertes par les Portugais, qui doublant le Cap de Bonne Esperance allerent toujours vers le Levant. Et les Philippines au contraire furent trouvées par les Castillans, qui allant toûjours vers le Couchant conduits par Magellan, aprés avoir passé le Détroit qui porte son nom, arriverent en mil cinq cens vint-deux par la mer du Sud à ces Isles dont ils prirent possession.

Il y en a une infinité d'autres au dessus d'elles vers le Nort, & le long de la côte de la Chine; où celle du Japon comme la plus grande de beaucoup, est aussi la plus considerable. Meaco en est la ville capitale, & donne le nom au plus grand de ses Roiaumes, y en aiant plusieurs autres dans l'Isle, ou plûtôt dans cet amas de plusieurs Isles qui portent toutes ensemble le nom de Japon. En effet elles occupent depuis le trente-cinquiéme degré jusqu'au quarante-huitiéme de Latitude Septentrionale, au rapport d'un Guillaume Adam Anglois, qui les a long-tems habitées & curieusement recherchées. La plus proche de la Chine en est distante de soixante lieuës; Et elles sont éloignées de la nouvelle Espagne, qui leur est Orientale de six cens milles, ou de trois cens de nos lieuës.

## CHAPITRE LXII.

*Des parties de l'Afrique.*

IL nous reſte à examiner la troiſiéme partie du vieil Monde, qui eſt l'Afrique, prèſqu'une fois plus grande que l'Europe, mais beaucoup moins peuplée, & dont nous avons déja poſé les limites, & les dimenſions au Chapitre vintiéme.

L'on peut voir ſur ſa Carte comme la ligne Equinoctiale la coupe ſi au juſte par le milieu, que l'endroit le plus avancé qu'elle ait vers le Sud, qui eſt celui du Cap de Bonne-Eſperance, ou plûtôt celui des Aiguilles, eſt à trente-cinq degrez de Latitude Meridionale; comme le plus avancé au Nort, où ſe trouve le Détroit de Gibraltar, à la même Latitude Septentrionale de trente-cinq degrez. Et neanmoins les hommes de ce Détroit ſont blancs & civiliſez, au contraire de ceux du Cap de Bonne-Eſperance, qui ſont noirs & ſauvages au poſſible.

Nous avons obſervé au Chapitre douziéme, & au Chapitre dix-ſeptiéme, comme le Geographe Ptolomée, encore qu'il fût de cette troiſiéme partie du Monde, ne la connoiſſoit gueres au delà du ſeiziéme degré vers le Midi. Cela ſe voit, & par ſes Cartes, & par

ce qu'il dit qu'il y a près de ſoixante quatorze degrez de terre inconnuë depuis la ligne juſqu'au Pole Antarctique.

L'Afrique n'a été parfaitement connuë que depuis la navigation des Portugais ſous Vaſco de Gama, l'an mil quatre cens quatre-vint dix-ſept, lorſqu'il doubla le Cap de Bonne-Eſperance, & ouvrit par là le chemin maritime de l'Inde Orientale, aiant penetré juſqu'en Calecut. Car quoiqu'on voie dans l'Egliſe de Saint Michel de Muran à Veniſe, une Mappemonde apportée du Catai par Marc Polo & ſon pere, où l'Afrique environnée de Mer eſt repreſentée avec ſon Cap de Bonne-Eſperance ſans le nommer, ſa côte de Zanzibar, & même avec l'Isle de Madagaſcar vers le Sud; ſi eſt-ce que devant cette celebre navigation de Gama, la partie Meridionale de l'Afrique, & toutes ſes côtes maritimes vers le Sud, étoient tout-à-fait ignorées dans l'Europe.

*Ramuſio dichiar. ſous M. Polo.*

Il faut que nous conſiderions premierement ce que le Turc poſſede en Afrique; en ſecond lieu l'Empire de Fez & Maroc; & puis celui du Prêtre-Jean; pour paſſer enſuite aux côtes de la Guinée, qui ſont les parties les plus connuës: De là nous viendrons au Roiaume de Congo, ou Manicongo: à

celui de Benomotapa, ou Monomotapa; & au païs de Zanzibar & des Çaffres; comme à ceux dont nous avons beaucoup moins de connoiſſance: Pour achever par les plus conſiderables de ſes Isles, ſelon nôtre methode precedente.

Les principales montagnes d'Afrique, ſont le grand & le petit Atlas, qui ont divers noms ſelon les lieux par où ils paſſent; la *Sierra Liona*, qui eſt nommée par Ptolomée le Chariot des Dieux; les Monts de la Lune ſituez ſous le Tropique de Capricorne, & d'où l'on a cru que venoit le Nil; ceux que les Portugais nomment *Picos Fragoſos*, qui paroiſſent aux Caps des Aiguilles & de Bonne-Eſperance, avec celui de Amara, placé au milieu de l'Ethiopie, & renommé à cauſe qu'on y garde tous les Princes du ſang Roïal, qui n'en ſortent que pour ſucceder aux Negus, ſelon leur degré de parenté.

Ses Rivieres les plus renommées ſont le Nil, le Niger, le Senega, le Zaire, le Zuama, & le Saint Eſprit, qui ſont toutes de même nature, en ce qu'elles rendent le païs par où elles paſſent fertile par leurs inondations, & en ce qu'elles prennent toutes, comme l'on croit, leur origine du Lac auſſi nommé Zaire, & par quelques-uns Zembre, qu'on pen-

ſe être celui que les Anciens appelloient le Lac des Tritons.

## CHAPITRE LXIII.

### *De l'Empire du Turc en Afrique.*

Nous avons remarqué au Chapitre trente-cinquiéme, comme le Turc eſt maitre en Afrique de toute la côte de la Mer Mediterranée, depuis Belis de la Gomere, qui n'eſt pas fort éloignée du Détroit de Gibraltar, juſqu'à l'Iſthme de Suez.

Cela comprend, allant du Couchant au Levant, premierement le Roiaume d'Alger qui en a trois autres ſous lui, celui de Tremecen ou Telenſin, celui de Bugie, & celui de Conſtantine.

Le Roiaume de Tunis vient après, où ſe trouvent, outre la ville du même nom, celle de Biſerte, qu'on prend pour l'Utique, où ſe tua Caton; celle de la Goulette auprès de l'ancienne Carthage, & celle d'Afrique ou Mahadie.

L'on rencontre après les Roiaumes de Tripoli, & de Barca: Et ceux-ci confinent avec la Côte d'Egypte, qui n'eſt plus nommée Côte de Barbarie, comme toutes les Regions dont nous venons de parler, d'où viennent

les chevaux Barbes qui ſont ſi fort eſtimez dans l'Europe.

L'Egypte aboutit à cette langue de terre qui conjoint l'Afrique à l'Aſie, & qu'on tient large d'environ ſoixante milles Italiques. Il y en a qui la font plus étroite, & nous liſons ſur cela dans la vie de Marc Antoine écrite par Plutarque, comme la Reine d'Egypte Cleopatre voulut faire ouvrir cet Iſthme, pour y faire paſſer ſes vaiſſeaux de la Mediterranée dans la Mer Rouge.

Or le Domaine du Turc s'étend beaucoup au deſſus du Delta de l'Egypte, & va juſqu'au Tropique de Cancer, ſous lequel eſt Siene ou Aſna qui eſt à lui, & d'où il faut pour marquer ſes Etats, tirer une ligne juſqu'à Suachem port celebre de la Mer Rouge qui lui appartient encore, comme prèſque toute la côte de cette Mer. Il confine donc du côté de la Nubie, qui lui eſt au Midi, avec l'Empire du Prêtre-Jean. Ce qui marque ſuffiſamment la grandeur du païs que poſſede le Turc en Afrique, de même que nous avons obſervé ce qu'il tient dans l'Europe & dans l'Aſie, d'où l'on a eu ſujet de le nommer par excellence le Grand Seigneur.

Alexandrie d'Egypte eſt au trentiéme degré, & cinquante-huit minutes d'élevation,

& le Caire, ſurnommé le Grand, près duquel ſont les renommées Pyramides, au vint-neuviéme & vint-quatre minutes.

## CHAPITRE LXIV.

### *De l'Empire des Cherifs, ou de Fez & Maroc.*

LES deux Roiaumes de Fez & Maroc, ont fait l'Empire des Cherifs, qui s'en ſont emparez ſous le pretexte du zele de la Religion Muſulmane ou Mahometane. Ce païs eſt l'ancienne Mauritanie Tingitane, qui fait aujourd'hui la plus Occidentale partie de ce qu'on appelle Barbarie.

Le Roiaume de Fez eſt le plus Septentrional & Oriental; celui de Maroc regarde davantage le Couchant & le Midi; mais tous deux conſiderez enſemble, ont pour limites la mer Mediterranée au Nort, l'Ocean Atlantique au Couchant, le mont Atlas au Midi, ou même un peu au delà les deſerts ſablonneux de la Numidie, & au Levant le Roiaume de Tremecen, qui eſt de la Mauritanie dite Ceſarée par les Anciens.

Jean Leon nous a décrit la ville de Fez comme l'une des plus conſiderables du Monde. A preſent Maroc eſt la Capitale de l'Empire, par le ſejour ordinaire de ſon Monarque, qui ſe dit de la race du Prophete Mahomet.

Il prit comme tel le nom de Cherif, qui veut dire Illuſtre & Sacré, & il uſurpa l'Etat, comme nous venons de le dire, il y a près de cent cinquante ans.

On met Maroc au trente-uniéme degré d'élevation, & Fez au trente-troiſiéme. La premiere a donné le nom à nos peaux de Maroquin.

## CHAPITRE LXV.

### *De l'Empire du Prêtre-Jean, ou des Abyſſins.*

L'ETHIOPIE ſe diviſe en deux parties, dont l'une qui eſt entre le Tropique de Cancer & l'Equateur, ſe nomme Superieure ou Interieure, & conſtituë proprement le Roiaume des Abyſſins; quoiqu'il s'étende encore au delà de la Ligne, dans l'Ethiopie Inferieure ou Exterieure, & paſſant les monts de la Lune, juſqu'au Tropique de Capricorne ſelon Magin. Surquoi les Hiſtoriens ni les Geographes ne ſont pas bien d'accord.

Cluverius donne à cet Etat onze cens ſoixante de nos lieuës de longueur, à le prendre de l'Egypte juſqu'au Roiaume de Monomotapa: Et neuf cens lieuës de largeur, depuis le Golphe Arabique jusqu'au fleuve Niger.

Ses limites paroiſſent par là, qui ſont l'Egypte & la Nubie au Septentrion, le païs de

Monomotapa au Midi, la Mer Rouge au Levant, & le Roiaume de Congo, ou de Maniconco au Couchant.

Le Prince de ce grand Empire est differemment appellé, Roi d'Ethiopie, Empereur des Abyssins, Grand Negus, & Prêtre-Jean. Ce dernier titre lui a été conferé ou en memoire du Prophete Jonas, comme quelques-uns l'écrivent; ou par méprise, comme d'autres le veulent, aiant été pris pour un Prince Tartare de la Province de Tanduc en Asie, selon que nous l'avons observé au Chapitre cinquante-uniéme. Il y en a qui font passer ce terme Prêtre-Jean, pour une corruption du mot *Pharas ta Jan*, dont on l'a honoré, & qui veut dire *Lyon sur Cheval*, comme pour signifier que ce Monarque est par dessus tous les Rois, ce que le Lyon est sur les autres animaux, quelque estimez qu'ils soient. Quoiqu'il en soit, ce Monarque est Chrétien, & se dit lui-même dans ses Lettres Patentes de la race du Roi David par Salomon son fils, que la Reine Saba d'Ethiopie alla visiter.

Il faisoit autrefois sa demeure dans la ville d'Auxume, ou de Caxume, qui étoit alors Capitale. Mais à present il n'a point de sejour arrêté, allant d'un lieu à l'autre, où il dresse des Tentes, & tous ceux de sa Cour après, à cer-

certaine diſtance, portée par ſes reglemens; de telle façon que par tout où il s'arrête, il y fait en un inſtant une ville très-grande & très-conſiderable, dont les maiſons ſont autant de pavillons.

Au lieu que les Princes Ottomans font mourir par une mauvaiſe raiſon d'Etat leurs plus proches parens, celui-ci renferme les ſiens ſur la montagne d'Amara, comme nous l'avons déja dit. Mais il ne peut éviter qu'il n'en échape parfois quelqu'un: & les Relations que nous avons de ce païs-là portent, qu'il y a de grandes guerres civiles arrivées par de telles evaſions.

Ce Monarque tient un grand nombre de Lieutenans Generaux; ou de Vice-Rois en diverſes Provinces, dont il y en a un vers la côte de la Mer Rouge, qui s'appelle Barnagas, c'eſt à dire Roi de la Mer. Mais le Turc lui a tant enlevé de Places & de Ports ſur cette Mer là, que ce Vice-Roi ne merite plus le nom qu'il porte. Il n'eſt pas vrai pourtant, qu'il ne reſte plus rien de la côte au Roi d'Ethiopie, comme quelques-uns l'on écrit. Cette côte, qui eſt à la gauche du Golphe Arabique, ſe nomme communément la côte d'Abex, pour dire des Abyſſins.

## CHAPITRE LXVI.

### *De la Guinée.*

On donne à la Guinée une merveilleuſe étenduë, depuis les deſerts de Libye qui la bornent au Septentrion, juſqu'à l'Ocean Ethiopique vers la Ligne, où elle a le Roiaume de Congo au Sud: Et depuis l'Ocean Occidental qu'elle a auſſi au Couchant, juſqu'au Roiaume des Abyſſins, & au Nil qui font ſes limites Orientales.

On la diviſe en deux parties, dont l'une eſt nommée Septentrionale, l'autre Meridionale, & qui ſont ſeparées par le fleuve Nigir, ou plus communément Niger, duquel on nomme toute la Gùinée le païs des Negres. C'eſt celui qu'on appelle encore *Rio grande*, qui à ſon embouchure dans l'Ocean ſur l'onziéme degré d'élevation vers le Nort, & que quelques-uns confondent avec le Senega; mais les rivieres de Gambra & de Senega ſont deux bras de celle du Niger. Il a ſon cours du Levant au Couchant, & les mêmes qualitez du Nil.

Quoiqu'on attribuë quatorze Roiaumes differens à la Guinée Septentrionale, & ſeize à la Meridionale, ſi eſt-ce qu'il n'y en a que trois principaux, celui de Tombut, celui de

Goaga, & celui de Borno, tous les autres étans leurs Tributaires. Gualata pourtant eſt tenu pour Roiaume abſolu dans la Guinée Septentrionale. Il faut auſſi obſerver, que dans la Meridionale il y a un autre Roiaume particulierement appellée la Guinée, qui a vrai-ſemblablement donné le nom general à tout le reſte. Ils portent tous celui de leurs villes capitales.

## CHAPITRE LXVII.

### *Du Roiaume de Congo.*

CET Etat eſt dans l'Ethiopie Inferieure; mais ſes limites ſont poſées diverſement, parce qu'on pretend que ſon Souverain ſe dit Seigneur de pluſieurs Roiaumes, comme entre autres de celui d'Angola, qui ne le reconnoiſſent plus. Mais puiſque nous en avons ſi peu de certitude, & que les guerres otent en un tems des Provinces qu'elles rendent à un autre, il vaut mieux lui laiſſer ce qu'on lui a donné dès le commencement, lorſque les Portugais en eurent la premiere connoiſſance. Car ce païs étoit tout-à-fait inconnu aux Anciens, ou tenu pour inhabitable à cauſe de ſa ſituation, bien qu'on nous le décrive aujourd'hui pour l'un des plus temperez du monde.

Nous le bornerons donc du côté du Nort du Roiaume de Benin qui eſt de la Terre des Negres vers la Guinée; du Sud de celle des Cafres, & d'une partie des montagnes de la Lune; du Couchant de la mer Ethiopique, qu'on lui adjuge depuis le Cap de Sainte Catherine, qui eſt à deux degrez de Latitude Auſtrale, juſqu'au Cap Negre au deſſus d'Angola; & du Levant du Roiaume des Abyſſins, vers les mêmes montagnes de la Lune.

La ville de Congo, autrefois Capitale, a donné le nom à cette Monarchie, car à preſent le ſejour ordinaire du Prince eſt en celle que les Portugais nomment Saint Sauveur, ſituée à ſept degrez & demi de l'Equateur, ſur un Rocher qui a une plaine de trois à quatre lieuës, diſtante de cinquante de la Mer. Le mot de Mani veut dire Seigneur, de ſorte que celui de Manicongo ne devroit être donné qu'au ſeul Monarque, mais on l'attribuë par abus à tout le Roiaume.

L'on s'y ſert de coquilles pour monnoye ordinaire, comme en toutes les contrées voiſines. La Religion Chrêtienne y eſt établie à ce qu'on dit. Et ſes principales rivieres ſont le Zaire & la Coanza, qui viennent toutes deux des Lacs d'où ſortent le Nil & le Niger, aïant toutes auſſi les mêmes inondations uti-

les aux païs qu'elles arroſent, & les mêmes Crocodiles. Le Zaire eſt large de neuf à dix lieuës à ſon embouchure dans la Mer, où il conſerve la douceur de ſon eau l'eſpace de vint ou trente autres lieuës, ſelon les tems differens qu'il groſſit ou diminuë. La Coanza aide à former l'Isle Loanda, où les Portugais ont une ville à dix degrez de la Ligne vers le Sud.

## CHAPITRE LXVIII.

### *Du Roiaume de Monomotapa.*

Ce nom de Monomotapa, ou Benomotaxa, ſe prononce encore en deux ou trois autres differentes façons, & Cluverius dit qu'il ſignifie Empereur. Auſſi donne-t-il à ce Roiaume une merveilleuſe étenduë de païs, depuis l'Ocean Ethiopique juſqu'à la Mer Rouge en traverſant les lieux où ſe trouvent les montagnes de la Lune. C'eſt dequoi il fait ſa longueur qui n'a pas moins de huit cens de nos lieuës: Et pour ſa largeur, il la prend depuis les ſources du Nil juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance par un eſpace d'autres ſix cens lieuës ſemblables. De cette ſorte, il le borne du Levant par la Mer Rouge, du Couchant & du Midi par l'Ocean, & du Sep-

tentrion par les Roiaumes de Congo, & des Abyſſins.

Mais la plûpart des Relations rendent cet État bien plus petit, le renfermant entre la riviere de Cuama, & celle du Saint Eſprit ou de Magnice, ſur laquelle eſt ſituée la ville de Monomotapa qui a donné le nom au Roiaume; & accourciſſant auſſi ſes limites du Nort au Sud. Il eſt vrai qu'elles avouënt que ſa puiſſance eſt reconnuë juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance, lui ſoûmettant beaucoup de Princes voiſins. Celui de Sofala qui lui eſt au Levant, & qui lui paioit autrefois tribut, ne le reconnoit plus depuis qu'il s'eſt fortifié du ſecours des Portugais.

Pigafette, Magin, & quelques autres mettent dans cet Empire une Province d'Amazones, qui reconnoiſſent le Monarque de Monomotapa pour Souverain.

Les rivieres de Cuama & du Saint Eſprit viennent du Lac Zambre vers les monts de la Lune. Cuama eſt la plus grande des deux, & Vincent le Blanc Marſeillois ſe vante dans ſa Relation imprimée depuis peu, d'avoir remonté par cette riviere juſqu'au Lac, où l'on poſe la ſource du Nil, faiſant deſcendre enſuite ſes Vaiſſeaux juſqu'en Alexandrie d'Egypte. Cela preſuppoſé pour veritable, il y a

deux choſes notables à remarquer. Premierement, qu'il ſe trouve une conjonction de deux Mers par ces fleuves, que tous les Anciens ont ignorée: Et en ſecond lieu, que puiſqu'on deſcend le Nil depuis ſa ſource, ſes chûtes épouventables nommées Cataractes, & Catadupes, ne peuvent être qu'en quelque bras, y en devant avoir d'autres navigables. Mais à la verité le Blanc n'explique pas bien cela, ſe contentant de dire qu'il ſe détourna pour aller voir la Cour du Prêtre-Jean, d'où il fut retrouver ſa compagnie, qui après diverſes pauſes avoit continué ſon chemin par eau. Une choſe de ſi grande importance meritoit bien d'être narrée plus au long, & qu'on l'éclaircit dans toutes ſes circonſtances.

## CHAPITRE LXIX.

### *De la Côte de Zanzibar, & des Cafres.*

Je conjoins ces deux Païs, parce qu'il ſe trouve des Auteurs qui comprennent ſous le Zanzibar, ou Zanguebar, qui ſemble être l'Agiſymbe de Ptolomée, toute la côte depuis le Cap Negro de l'Ocean Occidental, juſqu'aux Roiaumes de Del, & Adée, ſur la Mer Rouge; renfermant par ce moien dans cet eſpace toute la Cafrerie, & ce que nous avons donné au Roiaume de Monomotapa.

Mais on prend plus methodiquement la côte, depuis le Cap susdit jusqu'à celui de Bonne-Esperance & un peu au delà, pour celle des Cafres; & ce qui reste depuis la riviere de Cuama qui est au Nordest de Monomatapa, jusqu'à la Mer Rouge en détournant vers la côte d'Abex, pour celle de Zanzibar. Cette derniere comprend donc les Roiaumes de Mozambique, de Quiloa, de Monbaze, & de Melinde; qui portent tous les noms de leurs villes capitales assises la plûpart dans des Isles. Quelques-uns y logent même Cefala, ou Sofala, païs si fertile en or, que beaucoup le prennent pour l'Ophir où Salomon envoioit sa flotte qui étoit trois ans à faire ce voiage.

Quant à la contrée des Cafres, mot qui designe des hommes barbares & sans Loi, Sanut & d'autres l'établissent depuis les montagnes de la Lune sous le Tropique de Capricorne, jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, au Cap Faux, & au Cap des Aiguilles, trois Promontoires qui sont pris souvent l'un pour l'autre: Et je vois que tous conviennent en cela, que les Cafres sont si sauvages, qu'on n'a point encore sçu qu'ils eussent de villes, ni de demeures tant soit peu considerables.

Tant y a que de cette côte des Cafres, l'étendant depuis celle du Roiaume de Congo

jusqu'à la riviere du Saint Esprit, on vient au rivage de Monomotapa, d'ou l'on entre dans la côte de Zanzibar, qui dure jusqu'au Cap de Guardafu. C'est celui que les Anciens nommoient *Aromata*, au Détroit de Babelmandel, ou de la Mer Rouge. Ce Golphe a la côte d'Abex, ou des Abyssins, à la main gauche, qui confine, comme nous avons dit, avec le Turc, lequel possede le reste jusqu'à la ville de Suez, qui est à l'extremité du Golphe.

Mais je ne veux pas oublier que dès l'entrée de cette même côte d'Abex, l'on trouve la petite Republique de Brava, dont la ville du même nom est au bord de la Mer, à dix degrez & trente minutes d'élevation vers le Nord. C'est la seule Republique qu'on sache de toute l'Afrique. Son gouvernement est Aristocratique sous douze Xeques choisis entre les plus vieux descendans de sept Freres, qui se retirerent là, fuïant la persecution de quelques Rois de l'Arabie Heureuse. Elle païe tribut aux Portugais qui l'ont une fois saccagée.

## CHAPITRE LXX.

### *Des principales Isles d'Afrique.*

COMME nous avons fait un Corollaire de la plûpart des Isles d'Asie, nous consi-

dererons ici les principales de l'Afrique dans toutes ſes Mers. Et puisque nous ſommes demeurez à l'entrée du Golphe Arabique, dans lequel le Turc tient les petites Isles de Suaquen & de Mazua, qui étoient autrefois de l'Empire du Negus, auſſi bien que celles de Dalaca, & de Balbelmandel, nous y pouvons obſerver celle de Socotra, qui paſſe pour la Dioſcoride des Anciens, & qui a bien vint lieuës de long, ſur huit ou neuf de large. Elle n'a ni le Ciel ni la Terre favorable, étant très-mal-ſaine, & très-infertile.

De là retournant au Sud-Ouëſt on ne trouve jusqu'au Cap de Bonne-Eſperance que l'Isle de Madagascar ou de Saint Laurent, qui ſoit de conſideration, encore qu'il y en ait beaucoup de petites entre cette grande Isle & la cote d'Afrique. Madagaſcar eſt priſe pour la *Cerne* de Pline, & va du Sud au Nord depuis l'onziéme degré de Latitude Auſtrale, jusqu'au vint-ſixiéme. Cela montre ſa longueur, qu'on fait de quatre à cinq cens lieuës, ſur un eſpace de cent à deux cens de largeur. Marc Polo nous aſſure qu'on y voit un Oiſeau qu'il appelle Ruch, bien plus grand que nos Aigles; & tel qu'il enleve un Elephant.

Paſſé le Cap de Bonne-Eſperance, & tirant vers le Nord, je laiſſe l'Isle de Sainte Helene

ſi utile aux malades, & quelques autres, comme trop éloignées de la côte. Celle d'Annobon, ainſi nommée pour avoir été découverte le premier jour de l'an, n'en eſt pas ſi écartée. Mais celle de Saint Thomas, que la ligne Equinoctiale traverſe, en eſt bien plus proche. Sa ville de Pavoaſan eſt fort mal-ſaine, comme toute l'Isle, qui a deux Hivers aux deux Equinoxes, de Mars & de Septembre lorsque le Soleil y jette ſes raïons à plomb, à cauſe des nuës épaiſſes qu'il forme alors d'un plus grand nombre de vapeurs. Elle eſt prèsque toute ronde, aiant quelque trente de nos lieuës en tout ſens.

Celle du Prince, dont celui de Portugal tiroit le revenu, ce qui lui a donné le nom, eſt un peu au delà, à deux degrez vers le Nord.

On n'en rencontre point de conſideration enſuite le long de la côte que celles du Cap Vert, qui ſont les Heſperides ou Gorgades des Anciens. Les uns en comtent huit ſeulement, les autres neuf, dix, onze, & douze. Elles furent découvertes par un Genois l'an mil quatre cens quarante. Celle qui porte le nom de Saint Jacques eſt la capitale de toutes, dont la ſituation ſe trouve entre la Ligne &

nôtre Tropique. La demeure en eſt tenuë fort mal-ſaine.

L'on trouve après les Canaries, priſes pour les Isles Fortunées dont on a tant parlé. L'on en comte ſept, dont la plus grande a donné le nom à toutes les autres, & elle l'a reçu, au dire de Pline, de la grandeur & de la multitude de ſes chiens. Elles ſont vis à vis des Caps de Non, & de Bojador, étant auſſi opposées à la Province Hea du Roiaume de Maroc. Bethancour, François, les découvrit l'an mil quatre cens cinq. Celle de Tenerife a un Pic, ou pointe de montagne, qu'on tient la plus haute qui ſoit au Monde. Il faut trois jours pour arriver à ſon ſommet, qui n'eſt découvert de neiges qu'en Juillet & Août: & de là toutes ces Isles ſe voient, dont il y en a qui ſont éloignées de plus de trente lieuës. Dans celle qu'on nomme de Fer l'on voit cet arbre merveilleux, nommé Saint par les Espagnols, & Garoë par ceux du païs. Il eſt au haut d'une montagne toûjours environné d'une nuée, qui ſe convertit ſur ſes feüilles en eau, dont on remplit par jour plus de vint tonneaux, toute l'Isle n'étant abbreuvée que de cette liqueur.

La Madere eſt à ſoixante lieuës des Canaries, & a trente-un degré, & trente minutes

d'élevation. Son nom marque l'abondance de bois dont elle étoit pleine quand les Portugais la decouvrirent l'an mil quatre cens vint. L'air y eſt très bon, & très-temperé. C'eſt de là que vient le ſucre qu'on nous dit par excellence être de Madere.

Encore que beaucoup donnent à l'Europe les Isles dites Flandriques ou Flamandes, pour avoir été découvertes par les Flamans, & qu'on nomme encore Terceres & Açores en terme Eſpagnol, à cauſe des Autours qui s'y trouvent, je les mettrai ici comme d'autres font en ſuite des Canaries, & comme appartenantes à l'Afrique. Les uns en nomment ſept, & les autres neuf, les plaçant entre le trente-ſixiéme & le quarantiéme degré de Latitude. La principale eſt celle qui s'appelle particulierement la Tercere, où reſide l'Evêque, & le Gouverneur de toutes dans la ville d'Angra.

Il nous reſte d'entrer par le Détroit de Gibraltar dans la Mer Mediterranée, pour y conſiderer une ſeule Isle de nom, qui eſt celle de Malte, que Ptolomée attribuë à l'Afrique avec raiſon, comme la langue qu'on y parle le témoigne. Elle eſt tenuë par les Chevaliers de Saint Jean de Hieruſalem, qui l'ont

reçuë du Roy d'Eſpagne après la priſe de Rhodes, pour s'oppoſer aux Infideles ſelon leur profeſſion. Elle eſt environ le trente-cinquiéme degré d'élevation, & a de dix à onze lieuës de longueur, avec quelque ſix de largeur. Pour celles de Comin, de Goze, & de Lampadouze, qui ſont encore à ces Chevaliers, c'eſt trop peu de choſe pour s'y arrêter, non plus qu'à celles de Galite, de Tabarque, de Linoſe, & de Pantalarée. Celle des Gerbes, ou Gelves du Roiaume de Tripoli, qui eſt à deux cens pas de la petite Syrte, n'a que huit ou neuf lieues de tour, & ſe trouve ſi proche du Continent de l'Afrique, qu'autrefois elle y étoit jointe par un Pont. C'eſt le païs des Lothophages d'Homere.

## CHAPITRE LXXI.

### *Des parties de l'Amerique, & premierement de la Septentrionale.* (*)

NOUS avons diviſé au Chapitre vint-uniéme toute l'Amerique en deux parties, jointes par l'Iſthme de Panama, qui n'eſt que dix-huit lieuës d'Alemagne, ou de trente-ſix

(*) il s'eſt changé beaucoup en Amerique depuis que nôtre Auteur a ecrit ce Chapitre, auſſi a-t-on decouvert beaucoup plus de païs.

des nôtres. Commençons l'examen ſommaire que nous en voulons faire par la plus Septentrionale de ces parties, qui a ou des païs inconnus, ou une Mer glaciale au Nord; avec le Détroit Davis vers l'Europe, & celui d'Anian vers l'Aſie. La Mer du Sud, autrement dite Pacifique, la borde au Couchant; celle du Nord au Levant; & l'Iſthme que nous venons de nommer, eſt à ſon Midi.

Au deſſous du Détroit Davis l'on decouvrit dès l'an mil trois cens quatre-vint-dix, le païs d'Eſtotiland dans l'Amerique Septentrionale, de ſorte qu'on peut dire avec verité que ni Chriſtophle Colomb, ni Americ Veſpuce, n'ont été les premiers qui ont trouvé le nouveau Monde, puiſque plus de cent ans devant, & dès l'année que nous venons de cotter, Antoine Zeni Venitien s'étoit tranſporté dans cette partie de ſon Continent, par l'ordre d'un Roi de Friſlande appellé Zichmus. L'Isle de Friſlande n'eſt éloignée de la côte d'Eſtotiland, que de cinq cens lieues vers l'Orient.

L'on ignore les limites vers le Nord du païs d'Eſtotiland, où eſt peut-être tout d'un tenant celui de Groenland tenu autrefois pour une Isle; mais il a vers le Sud la terre de Cor-

tereal, autrement dite de Labrador, approchant du soixantiéme degré.

Au dessous est la nouvelle France, qu'on appelle Canada du nom de sa grande riviere, qui est la même que nos Cartes nomment encore le fleuve de Saint Laurent. Nôtre nouvelle France s'étend de l'un & de l'autre côté de cette riviere, & porte ce nom tant pour avoir été découverte par nos François, que pour être en même situation à l'égard du Ciel que la France Européenne. En effet, Quebec, qui est la principale place que nous y avons n'est pas constamment si Septentrionale que Paris, & il y en a même qui lui donnent la même élevation de la Rochelle, qui est au 46. degré. Et neanmoins le froid y est plus long, & plus rude qu'à Paris, où nous approchons du quarante-neuviéme degré; ce qui vient de la position du lieu, & des grands bois du Canada, qui conservent la neige sans se fondre des trois & des quatre mois de l'année. Nous y avons penetré par le païs des Hurons vers le Levant quatre ou cinq cens lieues, & les dernieres Relations portent qu'on croit être bien près de la mer Orientale. Tadoussac, Sainte-Croix, & le port Roïal, sont d'autres demeures que nous y avons outre Quebec. Les Terres Neuves dites par les

Basques de Baccalaos, c'eſt à dire des Mouruës, ſont deux Bancs, ou deux Isles, ſituées à l'embouchure de la riviere de Canada.

Je mets la Virginie, dite premierement Apalchen, enſuite, tirant toûjours vers le Sud, parce que Norumbega, & l'Acadie, qu'on a voulu appeller nouvelle Ecoſſe, ſont des parties du Canada. La Virginie eſt la nouvelle Angleterre, bien differente de la nouvelle Albion de Drac, qui eſt ſur la mer du Sud. Celle-ci eſt aſſiſe ſous les trente-ſix, trente-ſept, & trente-huit degrez, vers le Golphe de Quespoc; mais les Anglois l'étendent bien davantage dans leurs Relations. Ils la nommerent Virginie à l'honneur de leur Reine Eliſabeth qui ne ſe voulut point marier. Le païs pour être plus Auſtral, n'eſt pas moins ſauvage que celui de Canada.

L'on trouve, après la Virginie, la Floride, à qui l'on donne diverſes limites, mais qui n'eſt proprement qu'une Cherſoneſe ou Peninſule, faiſant le canal de Bahama entre elle & les Isles dite Lucayos. Elle a plus de cent lieuës de long, & vint-cinq, voire trente parfois de large. Son Cap le plus Meridional approche du vint-cinquiéme degré d'élevation. Et elle a ſon nom du jour de Pâques Fleuries qu'elle fut découverte. La Floride

tereal, autrement dite de Labrador, approchant du ſoixantiéme degré.

Au deſſous eſt la nouvelle France, qu'on appelle Canada du nom de ſa grande riviere, qui eſt la même que nos Cartes nomment encore le fleuve de Saint Laurent. Nôtre nouvelle France s'étend de l'un & de l'autre côté de cette riviere, & porte ce nom tant pour avoir été découverte par nos François, que pour être en même ſituation à l'égard du Ciel que la France Européenne. En effet, Quebec, qui eſt la principale place que nous y avons n'eſt pas conſtamment ſi Septentrionale que Paris, & il y en a même qui lui donnent la même élevation de la Rochelle, qui eſt au 46. degré. Et neanmoins le froid y eſt plus long, & plus rude qu'à Paris, où nous approchons du quarante-neuviéme degré; ce qui vient de la poſition du lieu, & des grands bois du Canada, qui conſervent la neige ſans ſe fondre des trois & des quatre mois de l'année. Nous y avons penetré par le païs des Hurons vers le Levant quatre ou cinq cens lieuës, & les dernieres Relations portent qu'on croit être bien près de la mer Orientale. Tadouſſac, Sainte-Croix, & le port Roïal, ſont d'autres demeures que nous y avons outre Quebec. Les Terres Neuves dites par les

Basques

Basques de Baccalaos, c'eſt à dire des Mouruës, ſont deux Bancs, ou deux Isles, ſituées à l'embouchure de la riviere de Canada.

Je mets la Virginie, dite premierement Apalchen, enſuite, tirant toûjours vers le Sud, parce que Norumbega, & l'Acadie, qu'on a voulu appeller nouvelle Ecoſſe, ſont des parties du Canada. La Virginie eſt la nouvelle Angleterre, bien differente de la nouvelle Albion de Drac, qui eſt ſur la mer du Sud. Celle-ci eſt aſſiſe ſous les trente-ſix, trente-ſept, & trente-huit degrez, vers le Golphe de Quespoc; mais les Anglois l'étendent bien davantage dans leurs Relations. Ils la nommerent Virginie à l'honneur de leur Reine Eliſabeth qui ne ſe voulut point marier. Le païs pour être plus Auſtral, n'eſt pas moins ſauvage que celui de Canada.

L'on trouve, après la Virginie, la Floride, à qui l'on donne diverſes limites, mais qui n'eſt proprement qu'une Cherſoneſe ou Peninſule, faiſant le canal de Bahama entre elle & les Isles dite Lucayos. Elle a plus de cent lieuës de long, & vint-cinq, voire trente parſois de large. Son Cap le plus Meridional approche du vint-cinquiéme degré d'élevation. Et elle a ſon nom du jour de Pâques Fleuries qu'elle fut découverte. La Floride

& le Jucatan qui n'en eſt pas éloigné, ſont les deux plus celebres Peninſules de l'Amerique ſur la Mer du Nord, comme la Californie l'eſt ſur celle du Sud. Les Habitans de la Floride ne ſont pas plus civiliſez, que ceux de Canada, ou de la Virginie.

La nouvelle Eſpagne ſuit, ſituée entre les deux Mers du Nord & du Sud, & qui s'étend depuis le Tropique de Cancer jusqu'à l'Iſthme de Panama, qu'on voit vers le neuviéme degré de Latitude. Ferdinand Cortez en prit poſſeſſion pour Charles-Quint, l'an mil cinq cens dix-huit. Elle a huit principales Provinces, Veraga, Nicaragua, Honduras, Jucatan, Panuco, Mechoacam, Xalisco, & Mexique, où eſt la ville du même nom, qui eſt la Capitale de tout ce grand païs. Cette ville étoit ſiſe dans le milieu d'un Lac, comme Veniſe dans ſes Palus, mais les Eſpagnols l'ont tranſportée ſur la rive, où elle eſt la demeure du Vice-Roi & de l'Archevêque. Leur Jurisdiction s'étend ſur un nombre incroiable d'Isles, qui ſont dans l'Archipelague de Mexico. L'on en comte plus de ſix cens, dont les principales ſont Cuba, Jamaïca, & l'Eſpagnole. Leur nom general eſt celui des Antilles, qui ſont diviſées en celles de Sotovento & celles de Barlovento, les premieres étant les plus proches de

la terre ferme; de même que les Isles de l'Archipelague de la Grece sont dites ou Sporades, ou Cyclades. Les Rois de Mexique étoient les plus puissans de toute l'Amerique Septentrionale.

Voions à present l'autre côte que baigne la Mer du Sud, & qui est au Couchant, puisque nous sommes arrivez au bord de l'Isthme qui est au Levant dans la Mer du Nord, & où sont les villes de *Nombre de Dios*, & *Porto-Bello*.

Le Détroit d'Anian, & le Roiaume qui porte le même nom, sont au Couchant de l'Amerique Septentrionale, & approchent du Cercle Arctique. L'on parle aussi d'un Roiaume de Berg, le plus Boreal qu'on y ait encore remarqué. Mais l'on n'a rien de certain, ni de circonstantié en tout cela.

Les Cartes marquent au dessous en descendant vers le Sud, le païs de Quivira, qui est celui où François Drac mit sa nouvelle Albion à quarante degrez d'élevation. L'on n'a point penetré le dedans, & il n'y a qu'un peu de côte, dont nous ayons quelque connoissance.

Enfin l'on vient à la Peninsule de Californie, qui a son Cap sous le Tropique, où est l'embouchure du Golphe que les Espagnols ont nommé *Mar Vermeio*, ou Mer Rouge. Il a plus de deux cens milles d'Italie, ou cent de nos

lieuës de long. Au dessous de ce Golphe l'on trouve les côtes de la nouvelle Espagne dont nous venons de parler. Elle s'étend sur cette Mer du Sud jusqu'à Panama, où est l'Isthme qui finit l'Amerique Septentrionale.

## CHAPITRE LXXII.

### *De l'Amerique Meridionale.*

L'AMERIQUE Meridionale est beaucoup plus connuë que la Septentrionale, encore qu'elle ait quelques parties qui le sont bien moins que les autres.

Son tour, selon Magin, à le prendre depuis *Theonyme*, ou, *Nombre de Dios*, jusqu'à Panama par le Détroit de Magellan, est de huit mille lieues.

Le plus grand Roiaume qu'elle eût devant l'invasion des Espagnols, étoit celui des Incas du Perou, qui tenoient le siege de leur Empire à Cusco.

De tout ce grand Continent partagé entre les Castillans & les Portugais, il n'en appartient à ceux-ci que le seul Bresil, par la ligne Alexandrine dont nous avons parlé au Chapitre huitiéme, en traitant des Meridiens.

Cette Amerique Australe est comme divisée en deux portions inegales, par des plus hautes montagnes du Monde, que les Espagnols

nomment *Cordilleras*, & ceux du païs *Andes*. Elles s'étendent du Septentrion au Midi par une longueur de bien mille lieuës.

Pour commencer par le Détroit qu'on attribue à la partie Meridionale, il est dans la Castille d'Or, qu'on nomme autrement le Roiaume de Terre-ferme, qui a Panama pour sa ville capitale, éloignée de neuf degrez de la Ligne. Quelques-uns nomment cet Isthme le Détroit de Darien, à cause d'une ville, & d'une riviere qui portent ce nom. Et parce que la cote remonte un peu vers la Tramontane, le grand fleuve de la Magdelaine qui traverse cette Province, se décharge dans la Mer du Nord à douze degrez de l'Equateur.

Dans le retour que fait la côte vers le Sud, on trouve celle de la Guiana, qui est cette celebre Province du Roi Doré, ou *del Dorado*, qui faisoit sa demeure dans sa ville capitale de Manoa. Cette Region, qui a la riviere Orenoque au Nord, s'étend jusques sous l'Equateur; où est la mer, ou Lac, Parime, de deux à trois cens lieuës de longueur, & qui n'a nulle communication avec les autres Mers, non plus que la Caspie de nôtre ancien Monde. C'est sur ce Lac, ou Mer, qu'on place la ville de Manoa, que plusieurs disent être la plus riche de toutes les villes du Monde.

Après la côte de Guiana ſuit celle des Caribes, & l'on trouve la grande riviere Oreglane, ou des Amazones, qui ſe décharge dans l'Ocean ſous la Ligne. Il y en a qui la confondent avec celle de Maragnon, qui eſt differente neanmoins. Car le Maragnon entre, deux degrez au deſſous vers le Sud, dans la même Mer.

Le Breſil commence à cette embouchure du Maragnon, & Magin le fait aller jusqu'à la riviere d'Argent, ou *de la Plata*, lui donnant ſept cens cinquante lieuës de longueur du Septentrion au Midi, & deux cens cinquante de largeur du Levant au Couchant, ce qui eſt ſelon la deſcription qu'en font les Portugais, car les Caſtillans accourciſſent un peu cette grande étenduë du Breſil.

Il a ſuivi les interêts de la Couronne de Portugal, & s'eſt ſeparé de la Caſtille, comme a fait toute l'Inde Orientale, à la reſerve des Philippines. Mais les Hollandois ſe ſont emparez d'une partie de la côte & des places du Breſil, durant leurs guerres avec le Roi d'Eſpagne, ſur qui les aiant conquiſes, ils ne ſont pas pour les rendre facilement aux Portugais.

C'eſt le païs des Margajats, & des Topinambous, dont nous avons tant de Relations

Françoiſes: Et celui encore ou ſe trouve le *Vnau*, animal que les Eſpagnols ont nommé *la Pareſſe*, parce qu'étant plus grand qu'un Loup, il ne fait pas en quinze jours de chemin la longueur d'un jet de pierre.

Depuis la riviere d'Argent, à qui l'on donne quarante lieuës de largeur dans ſon embouchure (quoiqu'on la faſſe moindre que celle des Amazones) jusqu'au Détroit de Magellan, c'eſt la côte de Chica, où ſe trouvent ces Geans Patagons de dix à onze pieds de haut, & tels que les hommes ordinaires ne leur vont qu'à la ceinture.

Ce détroit eſt à ſon entrée Orientale venant de la mer du Nord, au cinquante-deuxiéme degré & demi d'élevation, & ſa bouche dans la mer Pacifique eſt au cinquante-troiſiéme & demi. Sa longueur eſt de quatre cens milles d'Italie, ou de deux cens de nos lieuës. Quelques-uns le font plus court; mais tous conviennent que ſa moindre largeur eſt de près d'une lieuë.

Celui du Maire qui eſt un peu au deſſous, aiant cinquante-huit degrez de hauteur de Pole, & cinquante-neuf minutes, a fait voir que la Terre nommée *del Fuego*, qu'on croioit un Continent, n'eſt qu'une Isle ſituée entre ces deux Détroits. Le Maire natif d'Anvers,

mais ſujet des Hollandois, découvrit ce dernier Détroit en Janvier mil ſix cens ſeize. Il eſt au Sud-Eſt de celui de Magellan, & n'a que ſept ou huit lieuës de longueur. Il a ouvert un chemin aux Philippines, & aux Moluques, qui ſe fait en moins de tems, & avec moins de travail, qu'en doublant le Cap de Bonne-Eſperance.

Du Détroit de Magellan on entre dans la mer du Sud, où ſuivant la côte en remontant vers la Ligne, on trouve le païs de Chilé, long de bien cinq cens lieuës, mais fort étroit, n'en aiant pas plus de vint entre la mer Pacifique & les montagnes des Andes, qui le terminent.

Au deſſus des Provinces de Chilé on trouve le riche païs du Perou, ſitué entre le Tropique de Capricorne & l'Equateur; & par conſequent dans la Zone Torride. Il a bien neuf cens lieuës de longueur du Nord au Sud; mais étant fort borné de l'Eſt à l'Oüeſt, entre la mer Pacifique & les Andes, il n'a que dix lieues de largeur en pleine, vint en terres & vallées, & vint autres en ces montagnes d'une hauteur prodigieuſe, appellées Andes.

La Province de Collao a un grand Lac nommé Titicaca, qui a quatre-vints lieuës de tour.

Les Mines de Potoſi ſont les plus abondantes qui ayent jamais été trouvées.

La capitale ville des Incas, ou Rois du Perou, étoit Cusco, dont le dernier nommé Atabalippa fut pris prisonnier en mil cinq cens trente par François Piçarre, qui fut fait Gouverneur de ce grand Empire par Charles-Quint. Les Vice-Rois font à present leur demeure à Lima, autrement nommée *Ciudad de los Reyes*.

Le Perou confine au dessus de la Ligne avec la Castille d'Or, où nous avons vû que se trouve le Détroit de Panàma, & par consequent l'extremité de cette partie Meridionale de l'Amerique, dont il suffit d'avoir couru seulement les côtes, parce que les Provinces du dedans sont si peu connuës, qu'on n'en peut parler qu'avec incertitude.

## CHAPITRE LXXIII.

### *Des Parties de la Terre Australe.*

Nous avons remarqué au Capitre vint-deuxiéme comme la terre Australe se nomme encore Magellanique & inconnuë, ce qui témoigne bien qu'on n'en peut dire que fort peu de choses. Magellan qui fit le premier descendre vers le Détroit de son nom quelques hommes de l'Europe, sur le rivage de cette cinquiéme partie du Monde, apprit d'eux qu'ils y avoient vû quantité de feux allumez de tous côtez, ce qui fut cause qu'elle

reçut alors le nom de *Terre de feu*, & qu'on la voit marquée sur quelques Cartes en ces termes Espagnols *Terra del Fuego*, bien que cette découverte de Magellan ne fût que d'une Isle, selon que nous venons de l'observer.

En tirant de là vers le Levant on voit dans cette Terre Australe un Cap avancé qui se nomme *Terra de Vista*, ou *Terre de Vuë*, & qui est situé au quarante-deuxiéme degré d'élevation.

Il y a au dessus encore vers l'Est la Region que les Portugais ont appellée des Perroquets.

Mais le Cap de Beach qui est peint sur la Mappemonde au Sud de la grande Java, fait partie d'un Roiaume de cette Terre inconnuë, duquel Marc Polo Venitien a parlé, aussi bien que de ceux de Locach, & de Malajur ou Maleteur un peu plus éloignez de la Ligne. Car Beach est vers le quinziéme degré d'élevation, & les autres sont un peu plus au Midi, & proche de la petite Jave.

Il reste la côte de la nouvelle Guinée, dont le nom peut faire comprendre la situation. Car elle ne l'a reçu qu'à cause de sa ressemblance à l'ancienne Guinée dans une parfaite opposition. Elles sont éloignées l'une de l'autre de tout le Diamétre de la Terre, c'est à dire de cent quatre-vints Meridiens, ou peu s'en faut. Et comme celle d'Afrique n'est

diſtante que de quatre degrez de l'Equateur vers le Nord, cette autre en eſt auſſi proche du côté du Sud, ſi elle ne l'eſt encore davantage, s'en trouvant qui la mettent à un ſeul degré de la Ligne. Mais on a reconnu que ce qu'on prenoit au commencement pour un Continent, eſt un amas de pluſieurs Isles, au delà deſquelles ſe peut trouver la Terre ferme.

Fernandez de Quir eſt celui qui a le plus découvert de ces Regions Auſtrales, ſe vantant dans ſa Relation d'en avoir couru les côtes par la longueur de dix mille lieuës. Il fait ce païs plus grand que toute l'Europe, & une bonne partie de l'Aſie, quoiqu'il ſemble n'en deſigner que les parties qui ſont ſous la Ligne, à ce qu'il dit, & dans la Zone Torride du côté du Midi.

Que ſi nous conſiderons la grande étenduë de cette Terre inconnuë, depuis l'Equinoctiale en quelques endroits, juſques ſous le Pole Antarctique, & du Levant juſqu'au Couchant; nous ſerons contraints de la concevoir encore plus immenſe que ne l'a fait cet Eſpagnol. A quoi ajoutant ce qui nous reſte à découvrir de l'Amerique, tant au dedans du païs dont on ne connoit que les côtes, comme entre Quivira & le Canada ou l'Eſtotiland, qu'au deſſus de ces contrées juſques ſous le

Pole: Et ajoutant encore tout ce qui reste à penetrer entre l'Europe jointe à l'Asie, & ce même Pole; il demeurera très-constant qu'à peine nous avons connoissance de la moitié du Globe terrestre, & que les trois parties du vieil Monde, avec le nouveau qui est l'Inde Occidentale, ne nous exposent pas plus de païs connu, qu'il y en a dont nous n'avons point encore ouï parler, & dont la découverte se pourra faire aux siecles à venir. Car nous avons fait voir dans d'autres discours, que ce n'est pas une moindre erreur de croire que les hommes & le reste des animaux ne puissent pas vivre sous les Poles à cause du froid, qu'elle étoit grande aux Anciens de penser la même chose à cause de la chaleur, de ce qui étoit sous la Zone Torride, & particulierement sous la Ligne, où l'on trouve des païs parfaitement temperez. Et l'on peut même soutenir que comme l'on a connu le chaud moindre sous l'Equateur, que sous les Tropiques; il y a même raison de s'imaginer que le froid sera trouvé plus tolerable sous les Poles, que sous les Cercles Arctique & Antarctique. Mais c'est un point de Physique qui demande un Traité separé.

II.

LA

# RHETORIQUE

DU

PRINCE.



# LA RHETORIQUE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Ce que c'eſt que la Rhetorique, & en quoi elle conſiſte.*

LA Rhetorique eſt l'Art de Bien-dire, & la ſcience qui nous apprend à parler eloquemment de toutes choſes. Il eſt vrai que ces choſes ne doivent avoir rien de mauvais en elles, ſi l'Eloquence eſt bien definie par Ciceron, une belle explication des penſées d'un homme ſage; & ſi le même Auteur, avec Quintilien, ont eu raiſon de faire entrer la prud'homie dans la definition de leur parfait Orateur, *Orator eſt vir bonus dicendi peritus*, l'Orateur eſt un homme de probité, qui dit en bons termes tout ce qu'il veut dire. Quand on emploie les preceptes de la Rhetorique en faveur du vice, elle n'eſt pas reſpon-

ſable du crime de ſon Artiſan, non plus que la Medecine, ou quelque autre ſcience, des fautes de ceux qui appliquent mal ce qu'ils tiennent d'elles.

L'Art des Rheteurs ſe diviſe en quatre parties, dont la premiere regarde l'invention; la ſeconde, la diſpoſition; la troiſiéme, l'élocution; & la quatriéme, la prononciation: Car pour ce qui eſt de la memoire, dont quelques-uns font une cinquiéme partie, elle eſt neceſſaire par tout, auſſi bien que le jugement; ce qui m'empêche de la conſiderer ſeparément.

Ces quatre parties s'emploient dans toute ſorte de diſcours ou d'oraiſons, dont la Rhetorique a trois genres principaux, le Demonſtratif, le Deliberatif, & le Judiciaire: ce ſont les termes de l'Ecôle.

Le genre Demonſtratif s'emploie lorſqu'il eſt queſtion de loüer, ou de blâmer quelque choſe.

Le Deliberatif, quand nous voulons perſuader, ou diſſuader.

Et le Judiciaire, toutes les fois que nous entreprenons d'accuſer, ou de défendre quelqu'un.

Beaucoup de Rheteurs ont voulu dire, aprés Ariſtote, que le genre Demonſtratif étoit du tems preſent; le Deliberatif, du futur; & le

le Judiciaire, du paſſé. Mais cela ſe trouve mieux imaginé, que veritable: Parce qu'en effet lorſque pour loüer quelqu'un dans le genre Demonſtratif, on dit les belles actions qu'il a faites, elles ne ſont pas rendues plus preſentes, que les mauvaiſes qu'a commis celui que nous accuſons, quand nous les examinons dans le genre Judiciaire. La diſtribution par les trois genres d'Oraiſon de ce qui eſt honnête, utile, ou juſte, n'eſt pas plus propre, ni établie ſur un plus ſolide fondement.

Sur quelque genre que l'Orateur s'exerce, il tâche d'arriver à ſon but par trois moiens, qui ſont d'enſeigner, d'émouvoir, & de plaire. Et ces trois moiens ſont tellement de ſa charge, que pour peu qu'il s'en éloigne, il peche notablement contre les regles de ſa profeſſion, & nuit à ſon premier deſſein de perſuader ou d'être cru.

Examinons maintenant les quatre parties de la Rhetorique, & commençons par la premiere qui eſt l'Invention.

## CHAPITRE II.

### *De l'Invention Oratoire.*

L'INVENTION Oratoire eſt la recherche des argumens qu'on peut apporter pour

prouver, ou rendre probable une chose dont il est question.

Ces argumens se prennnent de plusieurs lieux dont les Rheteurs ont fait des Tables, & des Traitez, aussi bien que les Logiciens. Car outre que toutes les Sciences se communiquent beaucoup de choses les unes aux autres, la Logique a particulierement tant de rapport à la Rhetorique, que Zenon comparoit la premiere au poing fermé, & la seconde à la main ouverte & étenduë. En effet, ce que les Dialecticiens disent serrément, & en peu de mots, les Orateurs l'étendent & l'amplifient, quoique les uns & les autres tirent leurs argumens de mêmes lieux, nommez Topiques dans toutes les deux professions. Les Categories, & les Topiques d'Aristote ne sont pas plus propres à la Philosophie, que les livres *de Inventione* de Ciceron, & ses Topiques sont de l'art Oratoire. Que s'il y a eu des Philosophes tels que les Stoïciens, & les Epicuriens, qui nonobstant ce rapport ont été très-mal propres à l'Eloquence, dont ils témoignoient même avoir de l'aversion: Les Peripatetiques en recompense, & ceux de l'Academie, ont souvent mêlé les douceurs de la Rhetorique parmi leurs plus severes raisonnemens.

Or cette partie de l'Invention a d'autant plus de besoin d'être aidée par la Philosophie, que si elle ne lui fournit les bonnes pensées sur chacun des lieux que l'Orateur doit considerer, il lui est impossible de parvenir jamais à la veritable Eloquence, ni qu'il puisse rien faire de considerable aux autres parties que nous examinerons après celle-ci.

C'est pour cela qu'on n'enseignoit autrefois la Rhetorique qu'après la Philosophie, & que ces deux facultez n'avoient qu'un même Precepteur, qui apprenoit à dire en bons termes, & de bonne grace, ce qu'on avoit bien conçu auparavant.

Car d'emploier de belles paroles à debiter des choses de neant, c'est être ridicule en perdant le tems; & l'on se dégoûte encore plus de semblables discours, que d'entendre chanter sans paroles de simples notes qui n'ont nulle signification.

Cette comparaison nous peut faire souvenir d'une observation que fait Plutarque sur le même sujet, que souvent on ne remarque pas toutes les fautes des pensées, ni tout ce qui manque au raisonnement de ceux qui parlent avec beaucoup d'éloquence; non plus, dit-il, qu'on ne s'apperçoit guéres des vices, ni des inégalitez d'une voix qui chante avec la flute, ou

*Lib. de audit.*

qui eſt ſoûtenuë par l'harmonie de quelque autre inſtrument. Mais cela montre plûtôt les forces de l'Eloquence, qu'il ne juſtifie le vice d'un diſcours, qui n'a pas aſſez de ſolidité.

*Ælian. l. 10. de Hiſt. an. cap. 29.*

Quand les Egyptiens publierent que Mercure le Dieu de l'Eloquence, aimoit entre tous les Oiſeaux cet Ibis dont ils faiſoient tant de cas, c'étoit à cauſe que ſes plumes noires repreſentoient nôtre diſcours interieur, & le merite de nos penſées; ſans lequel toutes nos paroles pour elegantes qu'elles ſoient, & tout nôtre diſcours exterieur dont les plumes blanches de l'Ibis étoient le ſymbole, n'auroient rien de conſiderable.

*Lib. 3. de Orat.*

L'on peut encore juger quelle eſt l'importance des bonnes penſées que nous peuvent donner les regles de l'Invention Oratoire dont nous traitons, puiſque tous les maîtres de l'art conviennent en ce point, que c'eſt l'abondance de mêmes penſées qui cauſe l'affluence des paroles, & la facilité de l'expreſſion, *rerum copia verborum copiam gignit*, dit Ciceron. Il n'y a perſonne qui ne ſoit eloquent aux choſes, qu'on s'eſt bien imaginé, comme Socrate le ſoûtenoit autrefois fort raiſonnablement. Et quiconque a ſuffiſamment medité ſur un ſujet, ne demeurera jamais court, fau-

te de termes propres à s'en expliquer commodément & d'une belle maniere,

*Verbaque prævisam rem haud invita sequuntur,* *Horat. de arte Poët.*

les paroles suivront d'elles-mêmes, & se presenteront comme en foule pour servir de truchement à l'esprit, toutes les fois qu'il aura bien conçu quelque chose d'importance.

Pour trouver donc ces materiaux spirituels qui doivent former nos raisonnemens, & nos argumens probables, la Rhetorique nous propose des lieux dont les uns sont nommez generaux, parce qu'ils servent à toute sorte de questions ou de discours ; & les autres particuliers ou speciaux, d'autant qu'on les emploie chacun precisément, & separément, dans l'un des trois genres d'Oraison que nous avons déja nommez.

Mais il faut établir pour constant, que tous les lieux Oratoires sont fondez principalement sur la science; & sur les belles lettres qu'on doit tenir pour la source de cette Invention des Rheteurs dont nous parlons. C'est pourquoi l'étude des bons livres est absolument necessaire, avec la connoissance de la Philosophie, comme nous venons de le dire.

## CHAPITRE III.

*Des lieux generaux dont ſe ſert la Rhetorique.*

Les lieux generaux où ſe cherchent, & ſe prennent les matieres d'un diſcours ſont,

Premierement la definition, ou deſcription de la choſe dont l'on veut traiter.

Secondement, l'énumeration ou dénombrement des parties dont elle eſt compoſée.

En troiſiéme lieu la conſideration de ſon nom, & même de ſes Synonymes.

4. Le Genre dont elle eſt, & ſon eſpece.

5. Les quatre cauſes qui la regardent, la Materielle, la Formelle, l'Efficiente, & la Finale.

6. Ses effets.

7. Ce qui lui eſt oppoſé, repugnant, ou contraire.

8. Ce qui lui eſt ſemblable, ou diſſemblable.

9. Les choſes qui lui ſont ſoûmiſes, & celles qui lui ſont adjointes.

10 Les choſes antecedentes, & les conſequentes.

11. La comparaiſon de ce qui eſt plus grand qu'elle, moindre ou égal.

12. L'autorité humaine ou divine là-deſſus, & les témoignages qu'on a de l'un & de l'autre endroit.

La Logique comme beaucoup plus concise, a compris tous ſes lieux generaux en ce vers Hexametre.

*Quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando?*

On le peut rendre en un autre François en changeant un peu l'ordre.

*Qui? quoi? par quel moien? où? quand? pourquoi? comment?*

Et ſi l'on y veut prendre garde, l'on trouvera que tous les lieux de la Rhetorique dont nous avons parlé, avec ce qui s'y peut ajouter, ſont compris & comme envelopez dans ces ſept de la Dialectique.

## CHAPITRE IV.

### *Des lieux particuliers qu'on emploie dans le genre Demonſtratif.*

Les lieux particuliers ou ſpeciaux ſe prennent diverſement ſelon les trois genres d'Oraiſon, dont le premier, qui eſt le Demonſtratif, comprenant la loüange qu'on peut donner aux choſes animées ou inanimées, il faut voir premierement les lieux propres à loüer, ou à diffamer les perſonnes.

L'on cherche leur loüange, ou leur blâme.

Premierement dans leur Patrie, ſelon qu'elle eſt de conſideration, ou autrement, & ſe-

lon le nombre des hommes renommez par leurs vertus, ou par leurs vices, qui en ſont venus.

Secondement dans leurs Parens, ſur tout par le merite, ou demerite de leurs Peres, Meres, & ayeuls.

En troiſiéme lieu dans leur education, & inſtitution ; où l'on conſidere avec quel ſoin, ou qu'elle negligence, ils ont été élevez.

4. Dans leur conſtitution corporelle, qui regarde la beauté ou la difformité du corps, à cauſe même du rapport qu'elles ont ſouvent à celles de l'ame.

5. Dans leurs mœurs loüables, ou vicieuſes ; & autres conditions de l'eſprit.

6. Dans leur genre de vie, & leur profeſſion, à proportion de ce qu'elle eſt utile, ou relevée, & qu'on l'a bien ou mal exercée.

7. Dans les traverſes ou proſperitez de la Fortune, qui s'eſt pluë à les favoriſer ou à les opprimer autant qu'elle a pû.

8. Dans leurs actions bonnes ou mauvaiſes, qui eſt le plus beau, & le plus propre, & le plus puiſſant lieu de tous, ſur tout lorſqu'on peut décrire des exploits militaires, & des geſtes Heroïques.

9. Dans leur genre de mort, qui a ſouvent beaucoup de rapport à leur vie precedente.

10. Dans les circonstances qui ont precedé, & suivi ce dernier article de leur vie.

Il y a plusieurs choses inanimées qui se peuvent aussi louër ou blamer, comme les villes, les païs, les batimens, les jardins, les rivieres & choses semblables, où l'on emploie des lieux, dont on peut reconnoître l'usage par ceux que nous allons donner touchant la loüange d'une ville: son blâme se prenant de ce qui leur est contraire.

On loue une ville,

Premierement par son antiquité; où l'on remonte souvent jusqu'au tems fabuleux.

Secondement par ses Fondateurs, dont l'on examine le merite.

En troisiéme lieu par la beauté, & par la magnificence de ses edifices, tant publics que particuliers.

4. Par la force de ses remparts, & de tout ce qui sert à la rendre comme imprenable.

5. Par sa belle situation, eu égard à la fertilité des terres qui l'environnent.

6. Par ses manufactures, & par la commodité qu'ont les marchands, soit de les transporter ailleurs, soit d'en faire venir d'autres: A quoi, les ports qu'elle peut avoir ou sur la Mer, ou sur quelque riviere, sont considerables.

7. Par la bonté, & pureté de l'air qu'on y respire, & qui contribuë tant à la santé, qu'à la longue vie de ses habitans.

8. Par ses bonnes loix, & ses ordonnances, qui font que la Justice y est bien exercée.

9. Par la vertu, & par le bon esprit de ses habitans.

10. Par son opulence, & ses richesses, tant à l'égard du tresor public, que des finances & revenus des particuliers.

## CHAPITRE V.

### *Des lieux utiles au genre Deliberatif.*

L'ON persuade, ou l'on dissuade les choses dans le genre Deliberatif, en les examinant sur ces lieux particuliers.

Premierement si elles sont honnêtes, ou deshonnêtes; où l'on emploie les plus beaux raisonnemens de la Morale.

Secondement si on les peut dire utiles, ou inutiles.

En troisiéme lieu si elles paroissent agreables, ou déplaisantes.

4. Si elles sont necessaires, ou non necessaires.

5. Si elles sont faciles, ou de difficile execution; voire même si elles ne doivent reüssir impossibles.

6. Si on les peut entreprendre avec ſûreté, ou s'il y a trop de peril à les faire.

Ce ſont les principaux motifs qu'on prend pour conſeiller, ou déconſeiller quelque choſe.

## CHAPITRE VI.

### *Des lieux propres au genre Iudiciaire.*

DANS ce troiſiéme genre d'Oraiſon, dont l'on ſe ſert pour accuſer quelqu'un, ou pour le defendre; pour l'opprimer, ou pour le ſecourir; il faut emploier divers lieux ſelon l'état de la queſtion.

Car ſi l'on doute d'un fait, la raiſon veut qu'on ſe jette ſur les conjectures, pour examiner s'il y a quelque apparence de le croire, par les lieux qui dépendent de la volonté, ou du pouvoir d'executer.

Les lieux où l'on peut trouver dequoi faire valoir la volonté, ſoit pour l'affirmative, ou pour la negative, ſont,

Premierement l'amitié, ou la haine precedente.

Secondement l'humeur froide, ou poſée; ou la colerique, voire furieuſe, de celui ſur qui tombe le ſoupçon.

En troiſiéme lieu, ſes menaces precedentes; ou ce qui leur eſt oppoſé.

4. Les perſonnes qui l'ont ſollicité à cela; ou le peu d'apparence qu'il y ait été porté par qui que ce ſoit.

5. Les avantages apparens qui lui en reviennent; ou au contraire.

6. Les diſgraces & les incommoditez qu'il a cru éviter par ce moien; ou tout au rebours, le peu de profit qu'il en peut tirer.

Après la volonté on examine le pouvoir,

Premierement par les ſignes qui ont precedé, accompagné, ou ſuivi l'action.

Secondement par les circonſtances du lieu, propre, ou mal propre à la faire; ſelon qu'elle s'eſt paſſé dans un bois écarté, ou dans un chemin paſſant; dans un deſert, ou dans une pleine aſſemblée.

Tiercement par des conjectures fondées ſur le tems favorable ou incommode, auquel on veut que la choſe ſe ſoit executée, de jour ou de nuit.

En quatriéme lieu, par les moiens qu'on a trouvez pour cela, ou qui ont manqué.

Mais s'il s'agit d'un fait conſtant, où toutes ces conjectures ne peuvent être emploiées; il faut avoir recours à d'autres lieux.

Premierement examiner la choſe par ſon nom, comme s'il eſt queſtion d'un ſacrilege, definir ce mot, pour montrer qu'il convient

fort bien à celui que nous accusons; ou pour le rejetter, si nous sommes sur la defensive.

En second lieu, faire reflexion sur les termes de la Loi, pour les interpreter à nôtre avantage.

3. Lui opposer des loix differentes qui favorisent notre parti: & faire voir que la coutume, ou le droit naturel, sont contraires en cela au civil.

4. Faire distinction entre ce qui est écrit precisément, & ce qui est de l'intention du Legislateur, lequel ne peut pas s'être dispensé de l'équité naturelle, où il faut toûjours avoir recours si l'on veut bien interpreter sa loi, montrant les absurditez qui s'ensuivroient autrement.

5. Eplucher par le menu toutes les ambiguitez de cette loi ou ordonnance, par les diverses significations des mots qui la composent, s'ils sont obscurs, équivoques, ou sujets à tromperie.

6, Changer en un besoin l'état de la cause & passer à une autre question, soûtenant que nôtre partie adverse n'est pas recevable en son action, qu'il a intentée contre les formes & contre la raison. Comme s'il s'y est porté devant ou après le tems ordonné par les loix

ou s'il s'eſt adreſſe à un autre Juge qu'il ne devoit.

*Lib. 3. Rhet. cap. 14.* 7. Il eſt même expedient parfois d'extravaguer, & d'imiter, dit Ariſtote, ces ſerviteurs qui n'aiant point d'excuſe legitime, répondent hors de propos. Sa maxime generale eſt, qu'en une mauvaiſe cauſe l'on ne ſauroit pis faire que de s'y renfermer, *malam cauſam habentibus ubicunque melius verſari, quàm in cauſa.*

8. Avouër le fait, s'il ne ſe peut autrement, avec proteſtation qu'on ne s'y eſt pas porté d'une mauvaiſe intention, rejettant le tout ſur la fortune, ſur la neceſſité, ſur l'impulſion ou perſuaſion des autres, ou ſur une erreur excuſable.

7. En toute extremité demander miſericorde, & implorer la clemence des Juges.

## CHAPITRE VII.

### *De la Diſpoſition Oratoire.*

Ce n'eſt pas aſſez de ſavoir trouver les matieres propres à former nos argumens, par le moien des lieux que nous venons de ſpecifier.

Il faut connoître enſuite le rang & la diſpoſition que nous devons donner à ces mêmes matieres, & aux inductions que nous

voulons appuïer deſſus. Parce que l'Orateur, auſſi bien que le General d'armée, tirent leur principal avantage du bon ordre qu'ils donnent, l'un à ſes troupes, & l'autre à ſes diſcours. L-excellente Oeconomie, & le bel arrangement d'une Oraiſon, eſt une vertu, dit Quintilien, ſemblable à celle d'un Souverain belliqueux, *eſt velut Imperatoria virtus*.

La premiere diſpoſition eſt des parties d'une Oraiſon, la ſeconde des raiſonnemens que nous faiſons en chaque partie.

Il y a quatre parties principales dans une Oraiſon, qui doivent la compoſer, en ſorte que l'Exorde precede, ſuivi de la Narration, après laquelle vient la Confirmation, & puis l'on finit par la Peroraiſon.

## CHAPITRE VIII.

### *De l'Exorde.*

Ce que les Latins appellent Exorde, les Grecs le nommoient Proëme, qui eſt la premiere partie d'une Oraiſon, & comme le portail de tout l'édifice. L'on peut juger par là qu'il doit être couché en beaux termes, puiſqu'il n'y a point d'Architectes qui ne tachent de rendre leur batiment recommandable par une belle & agréable entrée.

Son but eſt de preparer les eſprits à une favorable audience, en gagnant leur inclination, & en obtenant d'eux creance pour tout ce qu'on doit dire.

Pour cet effet, on proteſte d'abord d'agir ſans paſſion & ſans interêt. On témoigne qu'on a connoiſſance de la vertu, de la ſageſſe, & de la juſtice des Auditeurs; ce qui fait qu'on ſe promet beaucoup plus de leur equité, & de leur bonté ordinaire, que de ce peu qu'on pourroit emploier d'éloquence. Et l'on gagne leur attention, en leur faiſant connoître qu'on les entretiendra de choſes grandes, nouvelles, merveilleuſes, & où ils ont quelque notable interêt.

Pluſieurs tiennent qu'un peu de crainte eſt non ſeulement bien-ſeante, mais même neceſſaire à un Orateur au commencement de ſon Exorde, pour acquerir la bien-veillance de ceux qui croient par là qu'on les reſpecte. C'eſt ce qu'Homere a toûjours fait pratiquer à ſon Ulyſſe.

Il ne ſert pas peu auſſi pour ſe faire écouter plus volontiers, & avec grande docilité, de propoſer ſur la fin de l'Exorde un ſommaire des matieres qu'on doit traiter avec une diviſion qui doit être en peu de parties, afin qu'elle

qu'elle ſoit, & plus agreable, & plus facile à retenir.

Mais il faut ſoigneuſement éviter de faire ici comme ce Curion, qui ne ſe ſouvenoit jamais des membres de ſa diviſion, de telle ſorte, dit Ciceron, que s'il l'avoit faite en trois parties, il n'en trouvoit que deux, ou en mettoit juſqu'à quatre. Ce manquement le rendoit ridicule, comme il le fut encore, lorſqu'en plaidant contre une Titinia accuſée d'être ſorciere, il demeura court, & voulut ſoutenir que c'étoit elle qui par ſes enchantemens lui avoit troublé l'imagination, & perverti la memoire. *In Bruto.*

Un des plus importans preceptes pour ce qui touche l'Exorde, c'eſt de le faire tel qu'il ait ſon rapport precis & particulier au fait dont il eſt queſtion, & au principal ſujet de l'Oraiſon. S'il paroit forcé, ou tiré de loin, il pert toute ſa grace, & nuit plûtôt qu'il ne profite. Ciceron dit, qu'il faut le retirer des propres entrailles de la cauſe, *ex ipſis viſceribus cauſæ*, c'eſt à dire, qu'il lui ſoit tellement propre, qu'on ne puiſſe pas juger qu'il fût bon pour être emploié ailleurs. Car il y en a qui ont des Exordes preparez de longue main pour ſervir prèſqu'à toute ſorte de diſcours, comme des ſelles à tous chevaux. Et *Lib. 2. de Orat.*

*Lib 16. Epist. 6. ad Attic.* ce grand Orateur même qui donnoit aux autres un avis si important, avouë ailleurs qu'il avoit un volume entier d'Exordes achevez, qu'il appliquoit à ses compositions, selon qu'ils y avoient du rapport; se reprenant d'en avoir mis un par mégarde, & faute de memoire au devant d'un livre qu'il avoit composé de la gloire, qui étoit le même qu'on avoit déja vû au commencement du troisiéme livre de ses Questions Academiques. Mais comme ces selles, dont nous venons de parler, ne sont jamais si justes sur un cheval, que celles qu'on fait expressément pour lui; ni des têtes qu'on applique de nouveau sur le corps d'une statuë, si naturelles, que quand on les forme du marbre même, & au même tems qu'on la taille: Aussi n'arrive-t-il guéres que des Exordes si generaux conviennent tellement à un discours pour lequel ils n'ont pas été preparez, qu'on ne s'apperçoive aisément, ou d'une indifference vicieuse, ou de quelque disproportion. Les Prefaces de ce peu de pieces qui nous restent de Saluste, le peuvent faire assez remarquer, & ne prouvent pas moins ici, que la bevûë de Ciceron, le mauvais usage de ce tems-là, quoique le bon n'y fût pas ignoré.

*Lib. 4.* Quintilien a fort bien observé qu'aux

actions publiques, où l'on parle après un autre, c'est une belle chose de fonder son Exorde sur le discours de celui qui vient d'achever sa Declamation; parce que cela montre une facilité & une promtitude d'esprit qui plait, outre qu'on obtient plus de creance aux choses qui paroissent être dites sur le champ, qu'en ce qu'on reconnoit avoir été soigneusement travaillé dans le cabinet. *Inst. cap. 1.*

L'on est parfois contraint par des evenemens inopinez d'user d'Exordes, pris veritablement sur le champ, & quand cela se fait adroitement, ils reüssissent à merveilles. En voici deux exemples tirez des premiers Orateurs de la plus eloquente ville du Monde. Demosthene qui ne haranguoit jamais que selon les regles de son art, & qu'après s'être fort preparé, se vît une fois rebuté d'abord par le peuple d'Athenes, qui ne lui vouloit donner nulle audience. Il s'avise là-dessus de le prier d'entendre au moins un petit different survenu entre un homme qui avoit vendu son Ane, mais non pas, disoit-il, son ombre, dont il disputoit contre l'acheteur. Les Atheniens n'aiant pas fait difficulté de prêter l'oreille à ce plaisant Apologue. Et quoi? leur ajoûta-t-il, vous voulez bien m'écouter quand je vous conte des Fables, &

vous me fermez la bouche lorſque j'ai à vous dire tant de choſes qui vous importent? entrant là-deſſus en matiere, & faiſant ſervir d'Exorde à ſa raillerie, qui lui avoit ſi bien preparé l'eſprit de ſes Auditeurs. Le ſecond exemple ſera de Leon Byſantin, qui étoit venu deputé de ſes Concitoïens pour exhorter les mêmes Atheniens à la concorde, à cauſe de quelques diviſions inteſtines où leurs aſſociez étoient intereſſez. Or comme cet Orateur étoit de très-petite ſtature, l'inſolence du peuple d'Athenes fut telle, qu'au lieu d'une paiſible & reſpectueuſe attention, il n'y eut de ſa part, le voiant ſi petit, qu'un ris univerſel, qui eût pû déferrer un moins aſſuré que Leon. Mais au lieu de ſe troubler, & d'entamér l'Exorde qu'il avoit preparé, il s'aviſa de dire aux Atheniens en riant auſſi bien qu'eux; Que ſeroit-ce, Meſſieurs, ſi vous aviez vû ma femme, qui ne me vient pas juſqu'aux genoux? La riſée s'étant élevée encore plus grande là-deſſus; Cependant leur ajouta-t-il, quand nous ſommes mal d'accord enſemble ma femme & moi, nôtre ville de Byſance eſt trop petite pour nous deux. Il ne falut point d'autre Exorde pour ſe faire oüir enſuite, cette pointe ingenieuſe lui aiant preparé une très-favorable audience, avec un

puiſſant motif pour les porter à faire ceſſer leurs troubles domeſtiques, ce qui étoit le ſujet de ſon Ambaſſade.

Pour le ſurplus, il faut s'accommoder ici, comme en toutes les autres parties, au tems, au lieu, au ſujet qu'on traite, & aux perſonnes. Il y a des endroits où l'on ſeroit ridicule de faire de grands Prologues. Les Areopagites n'en vouloient point du tout. Et parfois pour témoigner de l'émotion, ou de l'indignation, l'on a commencé ſans uſer de la moindre Preface, ce que les Latins nomment *ex abrupto*. Ciceron l'a ſouvent partiqué de la ſorte, & ſa premiere Declamation contre Catilina eſt notable pour cela.

## CHAPITRE IX.

### *De la Narration.*

La narration eſt l'expoſition du ſujet de nôtre Oraiſon, avec les circonſtances qui ſervent à le mieux faire comprendre.

Il y a trois choſes à obſerver pour ſe bien acquiter d'une Narration; la premiere, de la rendre fort claire & intelligible: la deuxiéme, de ne la faire pas trop étenduë, ni ennuieuſe, mais plûtôt courte: & la troiſiéme, de lui donner toute la vrai-ſemblance & la probabilité qu'elle peut recevoir.

Pour ce qui touche la clarté, il faut éviter, comme autant d'écueils les mots qui pour être trop vieux, ou trop nouveaux, ont toûjours de l'obſcurité, n'étant pas entendus de tout le monde. C'eſt pour cela qu'Auguſte, qui ſe plaiſoit à bien parler, s'abſtenoit avec grand ſoin des dictions ſurannées qui forment cet *Archaïsme* des Grammairiens, dont les Rheteurs ont fait un vice d'oraiſon, *Vitavit reconditorum verborum fœtores*, dit Suetone. Les paroles reſſemblent en cela aux pieces de monnoie, on les doit rejetter ſi elles ne ſont de cours. D'ailleurs, quand nous proferons des termes obſcurs, ſur tout dans une Narration, nous allons conter nôtre deſſein qui eſt d'expliquer un fait, & l'on peut dire que nous faiſons en quelque façon, comme diſoit cet Ancien, la guerre à la Nature, qui ne nous a donné la voix que pour mettre nos penſées en evidence. Les dictions *équivoques* ſont dónc auſſi à rejetter, & toute ſorte *d'homonimies*, & *d'amphibolie*, qui rendent ordinairement un diſcours ambigu. L'ordre ſert encore merveilleuſement à faire qu'une Narration ſoit nette & intelligible, puiſque le dèſordre & lá confuſion ont un effet tout contraire.

*In Oct. art. 58.*

Et neanmoins nous avons mis la brieveté,

qu'on dit être fort voiſine de l'obſcurité, pour la ſeconde des conditions requiſes à bien dreſſer une Narration. Cette briéveté conſiſte premierement à ne rien dire qui ne ſoit neceſſaire, & qui ne ſerve au ſujet qu'on traite. Il faut pour cela s'abſtenir des Digreſſions ennuïeuſes, & de certaines parentheſes qui embaraſſent en prolongeant un diſcours. Evitons en ſecond lieu les repetitions inutiles. L'on voit des perſonnes qui ne font que diverſifier un même ſens par des redites, où il n'y a rien de different que les termes; ſemblables à des toupies, qui tournent ſans changer de places; & à ces hannetons dont ſe joüent auſſi les enfans, & qui s'agitant autour d'un bâton ne s'en écartent pourtant jamais. C'eſt de ceux-là que vouloit parler Salomon, quand il diſoit, *Narratio fatui quaſi ſarcina in via*, qu'il y a des gens qui font des contes & des narrations ſi penibles, qu'il ſemble qu'on les porte ſur les épaules. Les Lacedemoniens ennemis mortels de tels diſcours, donnerent pour réponſe aux Samiens, qu'ils avoient oublié le commencement de leur harangue devant qu'ils fuſſent parvenus à ſa fin. En effet, il arrive prèsque toûjours, que comme les intemperans en amour n'engendrent point; ceux qui tiennent tant de propos ſu-

perflus ne gagnent jamais la creance de leurs auditeurs. Mais on doit neanmoins recevoir pour conſtante la maxime de Quintilien, qu'il y a moins de mal à mettre quelque choſe de ſurabondant dans une Narration, que d'y être defectueux ; parce qu'au pis aller un peu de ſuperfluité ne donne que du dégoût, au lieu que la defectuoſité n'eſt jamais ſans peril.

Quant à la vrai-ſemblance qu'il faut donner à une Narration, elle s'y trouvera, ſi nous ne diſons rien d'extravagant, & qui ne convienne au tems, au lieu, aux perſonnes, & aux mœurs ordinaires. Il ſert beaucoup pour cela d'apporter les cauſes, & de montrer les motifs de chaque fait que vous mettez en avant. Mais il faut bien prendre garde de ne pas trop exaggerer les choſes en Sophiſte, & ſur tout de ne donner jamais jusqu'à ce qui approche de l'hyperbole; à cauſe que le moindre ſoupçon que vous engendrez dans l'eſprit de vos auditeurs, d'être peu conſciencieux en ce qui touche la verité, vous fait perdre toute creance, & ruine entierement votre Narration. L'on doit auſſi s'abſtenir ici pour le même ſujet de l'uſage de beaucoup de figures, d'autant que tout le monde eſt perſuadé, qu'où il y a beaucoup d'artifice, il ſe trouve fort peu de verité.

## CHAPITRE X.

### *De la Confirmation.*

Sous cette partie de la Confirmation, qui donne les preuves de ce que nous avons deduit dans nôtre Narration, je comprens aussi la refutation de ce qui lui peut être contraire.

Nous prouvons, & nous refutons par le moien des argumens, qui se tirent des lieux tant generaux, que particuliers, que nous avons declarez au troisiéme, & quatriéme Chapitres.

Il y a diverses sortes d'argumens qu'enseigne la Logique. Le Syllogisme, qui a trois parties, est le plus noble de tous. Quand la Rhetorique s'en sert, elle l'étend, & fait des discours sur chacun de ses membres. Mais on a nommé l'Enthymeme, qui supprime une des propositions du Syllogisme, & qui n'a que deux parties, la Demonstration Oratoire, d'autant que c'est la façon d'argumenter la plus propre aux Orateurs. Ils se servent fort aussi de l'induction, qui se tire de plusieurs choses particulieres, pour prouver ce qui est universel.

L'artifice de l'Orateur consiste à disposer de telle sorte ses argumens, qu'il imite les grands

Capitaines dans l'ordre qu'ils donnent à leurs troupes. C'eſt pourquoi Quintilien nomme cela *Homericam diſpoſitionem*, parce que nous voions dans l'Iliade, qu'une partie des plus vaillans ſoldats font la premiere attaque, comme très-importante dans les combats, y en aiant d'autres ſemblables ſur l'arriere-garde, afin que les moins hardis ſubſiſtent mieux entre les uns & les autres, dans le corps d'armée. Les regles de la Rhetorique veulent qu'on faſſe de même une puiſſante impreſſion d'abord ſur l'eſprit des Auditeurs, par de très-bonnes Demonſtrations qui previennent leur jugement; qu'on en reſerve d'autres de même force pour la fin, où il les faut confirmer, & qu'on coule entre-deux ce qui eſt veritablement moins preſſant; mais que nous ne pouvons omettre neanmoins ſans faillir, & ſans quelque ſorte de prévarication.

*L. 5. Inſt. cap. 12.*

Car comme Ariſtote l'a fort bien remarqué, il ſe trouve des eſprits plus propres à ſe laiſſer perſuader par des raiſons apparentes ſeulement, que par celles qui pour être convainquantes, & indubitables ne ſont pas neanmoins de leur portée.

L'on obſerve particulierement dans la Refutation, d'emploier toute ſorte d'inſtances contre ce qui nous bleſſe le plus apparemment,

parce qu'il n'y a rien de ſi certain au monde que vous ne rendiez douteux, quand vous le ſoûmettez aux attaques des argumens, quelque ſophiſtiques qu'ils ſoient.

C'eſt auſſi une ruſe du métier, de ſe jetter ici ſur la raillerie, lorſqu'on eſt pour ſuccomber dans le ſerieux : Ou de ſaire tout au contraire, ſi la cauſe le requiert, & que vôtre avantage s'y rencontre.

## CHAPITRE XI.

### *De la Peroraiſon.*

CE qu'on dit de la fin qui couronne l'œuvre, doit avoir lieu dans cette partie de l'Oraiſon, que les Grecs ont nommée Epilogue, les Latins Peroraiſon, & qui eſt la concluſion d'une Declamation Oratoire.

Elle s'emploie à deux choſes principalement, dont la premiere eſt un dénombrement ou une recapitulation de tout ce qui a été dit; & la ſeconde une exaggeration pathetique qui touche les cœurs, & qui tâche d'émouvoir les paſſions, dont nous avons beſoin que l'eſprit de nos auditeurs ſoit touché.

La recapitulation ſe fait pour leur rafraîchir le ſouvenir de ce qu'il nous importe qu'ils n'oublient pas, & pour leur faire voir d'une ſeule vuë en gros ce que nous avons dé-

ja repreſenté ſeparément. Or il eſt beſoin que cette repetition ſoit non ſeulement fort courte & ſommaire, pour en ôter le dégoût ennuieux, mais encore très-elegante, & concuë en termes differens de ceux dont nous avons uſé auparavant; tant parce que la diverſité plait, qu'à cauſe qu'il ſeroit mèſſeant, & même odieux, de temoigner à ceux à qui nous parlons dans une pure redite, que nous aurions quelque défiance de leur memoire.

Le ſecond emploi de la Peroraiſon lui eſt encore plus propre. Il tend à émouvoir les auditeurs, & à les exciter tantôt à l'amour, tantôt à la haine. Parfois on tâche de les mettre en colere, & une autrefois on les porte à la miſericorde, ou à quelque autre paſſion qui doit être avantageuſe. La Morale nous fournira les lieux ou ſe puiſent les moiens dont il faut ſe ſervir pour cela, comme celle qui traite de tout ce qui concerne les Paſſions.

C'eſt ici que les Orateurs ont accoûtumé de déploier les maîtreſſes voiles de leur Profeſſion, & comme parle Quintilien, d'ouvrir toutes les ſources de l'Eloquence, qui ne trouve plus rien après cela d'aſſez fort pour lui reſiſter, & qu'elle n'emporte comme un

torrent impetueux. De cette ſorte l'Orateur Hipperides ſauva la Phryné dans un jugement capital, où pour émouvoir ſes Juges, & leur donner de l'amour, & de la compaſſion tout enſemble, il déchira ſur la fin de ſon plaidoier les habits de cette Courtiſane, fit paroître ſa gorge, & lui découvrit le ſein. Ne fut-ce pas avec le même artifice que Marc-Antoine mania le peuple Romain comme il voulut, expoſant à ſa vuë la robe de Ceſar toute percée de coups, & pleine encore de ſon ſang?

Mais quoique la Peroraiſon reçoive ces mouvemens extraordinaires, & que ſemblable aux lampes, qui par un dernier effort ont plus de lumiere en s'éteignant, elle ait le privilege de s'emporter, & s'il faut ainſi dire, de s'emanciper de la ſorte: Si eſt-ce qu'il n'en faut pas abuſer, ni pour être pathetique, paſſer juſqu'aux transports exceſſifs de ce M. Pontidius, qui ſe fâchoit même contre ſes Juges, lorſque dans cette derniere partie d'Oraiſon il avoit lâché la bride à toutes ſes paſſions. Ciceron l'a obſervé comme une choſe qu'on ne doit jamais imiter. Et ſon excellent diſciple a d'ailleurs fort judicieuſement conclu, qu'il faloit qu'un Orateur ſe meſurât bien, devant que d'entreprendre ce grand deſſein de

forcer les eſprits de ceux qui l'écoutent, à recevoir les paſſions qu'il leur veut imprimer. Car il peut arriver qu'au lieu d'exciter des larmes, il attirera les riſées de ceux qu'il vouloit porter à la commiſeration. Cela ne reçoit point de milieu; ou l'on obtient glorieuſement ſa fin, ou l'on tombe dans la diſgrace de paſſer pour ridicule, *nihil habet iſta res medium, ſed aut lacrymas meretur, aut riſum.*

Les Rheteurs ajoûtent deux preceptes de grande importance, pour cette derniere partie. Le premier, de s'éloigner autant qu'on peut de la raillerie, & de la gaïeté, lorſqu'on veut porter à la colere, ou à la pitité; parce qu'il eſt abſolument impoſſible d'émouvoir en même tems deux paſſions contraires; ce qui ſert de leçon pour toutes, où la même choſe doit être obſervée. Le ſecond, de ne penſer pas faire épouſer aux autres celles dont vous ne ſerez pas vous-même touché. Si vous étes froid, vous n'échaufferez jamais perſonne. D'un œil ſec vous ne ferez jamais pleurer qui que ce ſoit. Et c'eſt ici qu'on peut prononcer fort veritablement, qu'aucun ne donne ce qu'il n'a pas. Les termes de Quintilien ſont encore trop beaux ſur cela pour les oublier. *Nec incendit niſi ignis, nec madeſcimus niſi humore; nec res ulla dat alteri co-*

*Lib. 6. cap. 2.*

*lorem quem ipsa non habet.* L'on a dit qu'il faloit faire comme ce Capitaine Grec, qui tira de sa plaie le javelot dont il perça son ennemi.

Il reste une chose à remarquer touchant la Peroraison, qui neanmoins doit être aussi pratiquée tant à l'égard de la Narration que de la Confirmation. C'est qu'on ne doit jamais passer de l'une à l'autre qu'insensiblement, & sans qu'il paroisse qu'on veuïlle entamer une nouvelle partie d'Oraison, dautant qu'il n'y a rien de si contraire à l'artifice que de le faire paroître. Ainsi ces passages, que la Rhetorique nomme transitions, doivent être imperceptibles. Et pour reüssir dans l'Eloquence, il faut imiter l'adresse de Zeuxis, qui dans son tableau des Centaures, sçut si bien mêler la nature de l'homme avec celle du cheval, qu'on ne pouvoit prêsque discerner l'endroit de leur union, ou pour mieux l'exprimer, le lieu de leur confusion. C'est le fait d'un Orateur de joindre si artistement toutes les parties de son discours, que la liaison n'en soit pas aisément reconnoissable. Et generalement parlant, son métier, aussi bien que celui de la guerre, a des ruses, comme ici, qui cessent de l'être aussi-tôt qu'elles sont reconnuës. *Lucian. in Zeux.*

Mais sur tout que ces mêmes parties aient

un parfait rapport entre elles. Comme un Luth ne peut donner de ſatisfaction à l'oreille, ſi toutes ſes cordes ne ſont ajuſtées, & ne ſe répondent les unes aux autres dans des tons bien proportionnez: Une Oraiſon ne ſauroit être trouvée belle non plus, ſi ſes quatre parties, l'Exorde, la Narration, la Confirmation, & la Peroraiſon, ne ſont dreſſées de ſorte qu'elles paroiſſent fort bien aſſorties pour former un tout, & pour compoſer un même Syſteme.

## CHAPITRE XII.

### *De l'Elocution.*

APRES les deux premieres parties de l'Oraiſon, l'Invention, & la Diſpoſition, il faut parler de l'Elocution qui regarde l'ornement & l'elegance des termes, dont nous exprimons les choſes inventées & diſpoſées ſelon les regles precedentes.

C'eſt une troiſiéme partie ſi differente des premieres, qu'encore que Platon ne loüât pas l'invention qui paroiſſoit dans l'Oraiſon de Lyſias pour Socrate, & bien qu'il en reprît grandement la diſpoſition; ſi eſt-ce qu'il eſtimoit fort le ſtile & l'elocution de la piece, où toutes les paroles étoient pures, & les périodes très-bien tournées.

Or

Or quoique la beauté du langage, & le choix des dictions soit fort considerable, l'on doit neanmoins tenir pour une maxime generale, qu'il ne faut jamais rien dire par le seul dessein d'emploier de belles paroles, *Nihil verborum causâ esse faciendum.* Il se trouve des personnes si fort attachées aux mots qui leur agréent, que pour les debiter tout leur soin se consume à chercher des pensées où ces mêmes mots puissent entrer. C'est soûmettre puerilement le principal à l'accessoire, & renverser l'ordre des choses, qui veut que les paroles servent à l'expression de nos conceptions, & non pas celles-ci au debit des premieres.

*Quint. præf. lib. 8.*

La Rhetorique nous apprend que l'ornement & l'elegance des termes qui font la belle Elocution, dépendent des Figures de l'Oraison, qui sont de certaines façons de parler autres & plus relevées, que les communes, comme fort éloignées du langage ordinaire.

Ces Figures, & Tropes, sans les distinguer, se considerent ou dans la diction seule & toute nuë; ou dans l'expression de la pensée. Les unes & les autres ont des noms fort barbares François.

Elles ont été inventées pour toucher plus vivement l'eſprit, & pour penetrer dans l'ame plus avant, comme les Figures corporelles s'enfoncent bien plus profondément, ſi on leur donne la forme propre pour cela, & qu'on les rende aigues.

## CHAPITRE XIII.

### *Des Figures de la Diction.*

QUELQUES-UNS ont voulu que les Tropes fuſſent d'un ſeul mot, & les Figures de pluſieurs; d'autres les ont confondues; ce que nous devons plûtôt faire que les Grecs ni les Latins, pour nous embaraſſer le moins qu'il ſe pourra en des termes inconnus.

Les Figures de la Diction ſont differentes. Quand l'on met une partie pour le tout, & que nous diſons cent voiles, pour cent navires, cent feux, pour cent maiſons: cela s'appelle *Synecdoche*.

Si l'on nomme la mort froide, ou la vieilleſſe triſte, prenant l'effét pour la cauſe, comme on fait ſouvent la cauſe pour l'effét, ce ſont des *Metonymies*.

L'*Antonomaſie* conſiſte à donner par excellence à quelqu'un le nom qui convient autrement à pluſieurs: comme quand on écrit

l'Apôtre pour Saint Paul, le Poëte Grec pour Homere, & l'Orateur Latin pour Ciceron.

La *Periphrase*, ou *Circonlocution* est parfois un pur ornement, & l'on en use assez souvent par necessité.

Quand nous disons le pied d'une montagne, ou que nous appellons un campagne riante, nous emploions la *Metaphore* ou la *Translation*, attribuant le pied, qui ne se dit proprement que des animaux, à une chose insensible; & donnant le rire de même à ce qui n'en est pas capable.

L'abus de la Metaphore quand on la porte trop loin, se nomme *Catachrese*, comme lorsque Virgile a parlé de batir un cheval. L'on s'en sert neanmoins, mais rarement, & elle devient alors agreable, comme les poisons se rendent quelquesfois utiles dans la Medecine.

La Metaphore continuée devient *Allegorie*, & cette continuation la rend plutôt une figure qui regarde la pensée, que la seule diction.

Les *Antitheses*, ou *Rapports*, les *Allusions*, & quelques autres Figures qui se font par un jeu de paroles proferées d'un même ton, & qui sont opposées, ou qui ont du rapport les unes aux autres, s'entendent à la verité très-agreablement; mais il s'en faut ser-

vir fort ſobrement dans le ſerieux, & ſur tout en éviter l'affectation. L'opinion de ceux qui en ont trop d'averſion, me fera remarquer comme Ciceron même dans une de ſes plus importantes actions qui fût contre Verres, s'eſt joüé ſur ſon nom une infinité de fois; l'appellant *Verrem nequam*, un méchant Pourceau; nommant le Droit ou la Juriſprudence dont Verres ſe ſervoit, *Ius Verrinum*, par une double alluſion ſur ces deux mots; & le comparant, lorſqu'il voulut dérober une ſtatue d'Hercule, au Sanglier d'Erymanthe, *Aiebant Agrigentini in labores Herculis non minus hunc immaniſſimum Verrem, quam illum Aprum Erymantium referri oportere.* Il ſe joue encore de même quand il lui donne le titre de nouvel Aſtrologue, *Qui non tam cœli rationem, quàm cœlati argenti duceret.* Et dans ſes Philippiques n'a-t-il pas uſé de ſemblables *Paronomaſies* ou *Alluſions* contre Marc-Antoine? *Ex oratore arator factus; commentaria commentitia; cum in gremiis mimarum mentum mentemque deponeres.* Son genie porté à la raillerie l'a ſouvent jetté dans ces jeux de paroles, qui ne peuvent pas être abſolument condannez à l'égard même du ſtyle le plus auſtere.

Il faut poſer ici pour une regle certaine, que ſouvent des mots figurez dans leur origi-

ne, deviennent propres; & que n'aiant été inventez que pour l'ornement, ils se sont enfin rendus necessaires: De même que beaucoup d'habits dont l'on ne se peut passer aujourd'hui, qui dans leur nouveauté ne servoient qu'à contenter la vuë.

C'est encore un precepte general, de n'user guéres de dictions figurées, qu'au defaut des propres, ou lorsque celles-ci ne valent pas les premieres. Autrement l'on est obligé d'emploier autant qu'on peut les mots propres en toute sorte de matieres.

## CHAPITRE XIV.

### *Des Figures de la pensée.*

VENONS aux Figures qui s'emploient à l'expression de toute une pensée, & qui ne s'assujetissent pas tellement aux paroles, que ce ne soit toûjours la même figure, quoiqu'elle se serve de termes differens.

Telle est celle qui fait parler les choses inanimées, ou qui fait que nous leur adressons nôtre discours. Car soit qu'on represente la Patrie qui se plaint de nous, ou qui nous exhorte; soit qu'on s'adresse à elle pour lui demander quelque chose & pour la conjurer; c'est toûjours en la revêtant d'une forme humaine, ou divine. Et l'expression de cette

imagination s'appelle une *Prosopopée.* Elle s'étend encore à faire discourir ceux qui ne sont plus, & les absens.

L'*Apostrophe* a presque le même usage: mais elle s'emploie aussi à l'égard des presens, quand nous nous adressons à quelqu'un d'eux en particulier.

L'*Ironie* est une raillerie contenuë dans un sens fort different de ce que les paroles semblent signifier. C'est pourquoi les Latins l'ont nommée *Dissimulation, & Illusion.*

L'*Antiphrase* est à peu près la même chose, sinon qu'elle s'emploie sans raillerie en toute sorte de sujets.

La *Reticence* a lieu quand on ne s'explique pas entierement de tout ce qu'on a dans la pensée; ce qui sert ordinairement à faire croire qu'on diroit beaucoup d'autres choses si l'on vouloit. L'Orateur pratique dans cette Figure le même artifice que faisoit le Peintre Timanthe, dont les Tableaux donnoient toûjours plus de choses à deviner qu'ils n'en representoient.

Il y a des *Hyperboles* qui consistent en la seule diction, comme quand on nomme Geant un homme de haute taille, ou Pygmée celui qui est de fort petite stature. Mais elles sont souvent aussi dans la sentence, ou dans une

penſée qui comprend des periodes entieres, lorſque nous debitons des ſentimens fort éloignez de la vraiſemblance, ou même de toute creance. Les diſcours qu'on attribuë par excellence aux Eſpagnols, & que nous appellons rodomontades, ſont de cette nature. Et il faut remarquer que l'Hyperbole de la penſée ſe trouve également dans la diminution, & dans l'augmentation des choſes qu'elle décrit, quoiqu'elle paroiſſe & ſe plaiſe bien plus dans l'excès que dans le defaut. En quelque façon que ce ſoit, elle entreprend toûjours plus qu'elle n'eſpere de pouvoir obtenir, *Nunquam tantum ſperat, quantum audet*, dit Seneque. *Lib. 7. de benef. c. 23.* Mais ſi elle s'éleve, comme elle fait toûjours, au delà de ce qu'on peut croire, il ne faut pas pourtant que ce ſoit au delà de toute borne, *ſit ultra fidem, non tamen ultra modum*, comme parle Quintilien; *Lib. 8. Inſt. c. 6.* parce qu'alors elle tombe dans une ridicule affectation, ou dans ce *Cacozéle* qui eſt la plus grande corruption de l'Eloquence. Le trait d'Ageſilaus à un qui relevoit par trop de petites choſes, eſt fort notable làdeſſus. Il lui declara qu'il ne priſeroit jamais un Cordonnier, qui feroit les ſouliers beaucoup plus grands que le pied. Les *Hyperboles de l'Hyperbole* ſont tout-à-fait inſupportables.

Les *Souhaits*, les *Imprecations*, les *Sentences*, les diverſes ſortes *d'Argumens*, les *Interrogations*, les *Licences*, & les *Exclamations*, dont *Epiphoneme* eſt une eſpece qui termine agreablement la periode, ſont d'autres Figures de la Penſée fort conſiderables, quand elles ſont judicieuſement placées dans un diſcours. Et parce qu'il ne ſuffit pas d'obſerver en general que l'abus des plus belles eſt condannable, faiſons le voir plus particulierement, & diſons un mot des vices de l'Elocution, après en avoir obſervé les plus éclatantes vertus.

## CHAPITRE XV.

### *Des vices de l'Elocution.*

IL y a deux vices de l'Elocution condannez de tout le monde, le *Barbariſme*, & le *Solæciſme*. Le premier conſiſte aux mauvaiſes dictions, & ſoit qu'il vienne de Bar qui ſignifie Deſert, ou de Barbar qui veut dire en Arabe murmure, il a reçu ſon nom de ce que lorſqu'on uſe d'un mauvais mot, l'on eſt en quelque ſorte Barbare & étranger. Pour le regard du *Solæciſme*, qui ſe remarque dans la façon de parler que les Grecs ont nommée Phraſe, il tire ſon origine des Habitans de Soles, ville de Cilicie bâtie par Solon, qui pour être venus d'u-

*Strab. l. 14. Geogr.*

ne colonie Athenienne ne laiſſoient pas d'être reconnus à leur mauvais langage par les Atheniens. Le Solœciſme fut depuis imputé à tous ceux qui s'expliquoient avec des termes où la bonne conſtruction n'étoit pas obſervée.

Mais outre ces deux defauts irremiſſibles dans l'Elocution, il y en a beaucoup d'autres qu'on ne ſauroit éviter avec trop de précaution. Et pour le dire en un mot; le nombre n'en eſt pas moindre que des vertus qui l'embeliſſent, puiſque leur mauvais emploi les rend toutes vicieuſes, *totidem generibus corrumpitur oratio, quot ornatur.* *Quint. lib. 8. cap. 3.*

J'ai déja parlé dans le neuviéme Chapitre au ſujet de la Narration, du ſoin qu'on doit apporter à n'emploier jamais de vieilles dictions qui ne ſont plus en uſage. Les Rheteurs Grecs ont nommé ce vice *Archaïſme.* Et l'on a dit de ceux qui s'y laiſſent aller, qu'ils voudroient remettre les hommes au gland, après avoir trouvé le bled, & tant d'autre plus agreable nourriture que n'eſt celle dont les chênes nous peuvent pourvoir.

Quoique l'emploi des mots propres ſoit fort recommandable, ſelon que nous l'avons auſſi déja obſervé au Chapitre treiziéme, cependant il ne faut pas s'y aſſujétir avec trop de ſuperſtition, ſur tout en s'attachant à leur

*Lib. 3. Deip.* etymologie. Un Cynique se moque dans Athenée fort gentiment de cet Ulpien, qui ne songeant qu'aux paroles & à leur origine, soutenoit qu'on devoit nommer les trous qui servent de retraite aux souris, des *mysteres*. Une diction ne peut être bien propre, si elle n'est dans l'usage.

Les plus belles Figures deviennent odieuses, si elles sont trop frequentes. Il en faut user comme du sel, & du poivre, avec moderation. Et de même que les Etoiles pour être les plus belles parties du Ciel, ne se touchent pas pourtant : les Figures qui sont autant de vives lumieres dans le corps d'un discours, ne sauroient être en grand nombre sans lui faire tort.

Quintilien a eu raison de mettre les repetitions inutiles, nommées *Pleonasmes*, & *Tavtologies*, entre les Vices de l'Oraison, où les *Synonymes* mêmes sont à grand' peine tolerez. Il n'y a rien de plus ennuieux, ni par consequent de plus contraire au dessein d'un Orateur qui est de plaire pour persuader, qu'une redite de mêmes choses, dont il me souvient bien que nous avons déja condanné la superfluité. Et neanmoins je suis contraint de remarquer, contre ceux, qui censurent trop absolument tous les *Synonymes*, qu'il se pre-

ſente parfois des occaſions d'exaggerer les choſes avec vehemence où les plus grands Orateurs les ont fort ſouvent emploiez. Ciceron ne s'eſt pas contenté de dire dans ſa premiere Catilinaire, *non feram*, *non patiar*, *non ſinam*. Il prononça dans la ſeconde, *abiit*, *exceſſit*, *evaſit*, *erupit*, Dans ſa douziéme Philippique il uſe de ces termes, *diſcuſſa eſt illa caligo quam paulò antè dixi*, *diluxit*, *patet*, *videmus omnia*. Et nous liſons ceux-ci dans ſon Oraiſon pour Plancius, *etiam atque etiam inſto*, *atque urgeo*, *inſector*, *poſco*, *atque adeò flagito crimen*. Après cela il faut être bien delicat pour s'offenſer du moindre *Synonyme*, quoique j'avouë qu'on s'en doit abſtenir, generalement parlant, autant que faire ſe peut, ſur tout quand le dernier n'a pas plus de force que celui qui le precede-

Je veux encore me ſervir de l'autorité de ce Pere de l'Eloquence Latine, pour prouver qu'encore que le mauvais ſon d'une periode, & cette *cacophonie* des Grecs ſoit très-reprehenſible, les grands Orateurs n'ont pas laiſſé quelquefois d'y tomber par une negligence qui merite du reſpect, & qui nous apprend qu'on ne doit pas rejetter avec mépris un Ouvrage, comme pluſieurs font, pour y avoir trouvé quelque endroit, dont l'oreille ne de-

meure pas ſatisfaite. Il ſuffit pour juſtifier cela de rapporter ce ſeul paſſage de l'Oraiſon que ce grand homme recita au Senat ſur les réponſes des Haruſpices. *Neque is ſum, qui, ſi cui fortè videor plus quàm cæteri quiæquè atque ego ſunt occupati.* Qui peut lire toutes ces monoſyllabes de ſuite, & ce choc de voielles, ſans reconnoître que les plus belles pieces d'éloquence auſſi bien que les beaux viſages, ont parfois de petites taches qui ne les doivent faire ni haïr ni mépriſer?

Tous les Rheteurs ſont d'accord que le *Cacozele*, eſt le plus grand de tous les vices d'une Oraiſon. C'eſt une mauvaiſe affectation qui vient du peu de jugement de celui que l'apparence du bien trompe, & qui prend ce qui eſt très-mal dit pour une choſe excellente. L'on a donc eu raiſon de décrier très-fort ce vice, où l'on ſe porte par un aveuglement merveilleux, avec le même ſoin qu'on emploie pour éviter les autres, *cætera vitia cùm vitentur, hoc petitur.*

Mais il ne faut pas oublier à remarquer enſuite, que les maitres de l'Eloquence ont fait un defaut de n'en vouloir avoir aucun; & une eſpece de vice, de l'éviter avec trop de curioſité. Ils croient qu'une genereuſe liberté eſt ſi eſſentielle dans leur profeſſion,

qu'ils ne connoiſſent rien qui lui ſoit plus contraire qu'une contrainte ſervile. Ceux qui s'aſſujétiſſent trop ponctuellement à tous les preceptes de l'art n'en voulant violer aucun, ſont toûjours dans la crainte de ces *Funambules* ou danſeurs ſur la corde, dont les pas ſont comtez, & qu'on voit dans une crainte continuelle de tomber. Ils n'oſent d'ailleurs s'élever, tant ils apprehendent la chûte; & ne ſongeant qu'à s'éloigner du vice, ils negligent ſouvent ce que l'Eloquence a de plus noble, & de plus vertueux. Ce n'eſt pas à dire pourtant qu'on doive mépriſer les preceptes. Tant s'en faut, nous pouvons acquerir, en les obſervant de bonne façon, une habitude à bien parler très-avantageuſe. Ils contraignent d'abord comme des entraves, mais ils ſe rendent faciles à la longue. Et de même qu'un Luth aide à la voix quand on le ſait bien manier, qui la retarderoit, & l'empêcheroit autrement. Les regles de la Rhetorique ne génent pas plus au commencement, qu'elles ſe trouvent commodes quand l'on y eſt ſtilé, & qu'on les poſſede.

Encore que les *Redondances* ou ſuperfluitez ſoient fort vicieuſes, les maigreurs & les ſechereſſes du diſcours le ſont encore davantage; & l'on doit tenir pour un aphoriſme

indubitable, que dans la Rhetorique, auſſi bien que dans la Medecine, les maladies qui procedent d'inanition ſont plus facheuſes, que celles qui viennent de repletion.

## CHAPITRE XVI.

### *De la Prononciation.*

LA belle & agreable Prononciation dépend du Geſte, auſſi bien que de la voix; ce qui a donné ſujet à Ciceron de la nommer une certaine Eloquence de tout le corps. Et Demoſthene avoit accoutumé de dire pour faire comprendre ſon importance, qu'elle étoit la premiere, la ſeconde, & la troiſiéme partie du Bien-dire. Auſſi eut-il pour Precepteur, outre ſes maitres en Rhetorique, un certain Andronicus Acteur de Comedies, qui lui apprit, ſi nous en croions Quintilien, tout ce qui importoit à la recitation, & un autre Satyrus du même métier, lequel, à ce que témoigne Plutarque, repetant des vers de Sophocle & d'Euripide que Demoſthene avoit déja recitez, lui fit reconnoître l'importance de la Prononciation, parce qu'il ſembloit que ce fuſſent d'autres vers que ceux qu'il venoit de dire. Ciceron ſe ſoûmit depuis à ſon exemple aux preceptes de Roſcius auſſi Comedien, pour repreſenter les moin-

*Lib. 11. Inſt. cap 3.*
*In vita Dem. & Cic.*

dres affections, & d'Esope le Tragedien pour exprimer les plus grandes. Et nous savons que l'Orateur Hortensius, qui contestoit à Ciceron le premier rang entre ceux de leur profession, fut si excellent en cette partie de la Prononciation, qu'on ne trouvoit rien dans ses compositions écrites qui répondît à cette haute estime qu'il avoit acquise de vive voix en les animant par l'action.

Et parce qu'à parler exactement la Voix fait la Prononciation, comme le Geste fait l'action de celui qui declame; considerons premierement ce qui concerne la Voix, qu'on peut dire qui precede, puisque les Gestes ne sont que pour l'accompagner.

L'on ne sauroit douter des avantages d'une belle Voix, sans temoigner qu'on est pourvû de fort mauvaises oreilles. Elle a le pouvoir de gagner nôtre attention dès les premiers mots qu'elle articule; & elle est si importante au sujet que nous traitons, qu'on peut voir dans Aulu-Gelle comme les plus *Lib. 13.* éloquens hommes ont toûjours fait profession *cap. 19.* de passer pardessus toutes les regles de Grammaire, pour satisfaire à l'oreille, & en faveur de cet agreable ton de voix qu'il n'a pû exprimer que par le terme Grec d'*Euphonie*,

dont nous ſommes auſſi contraints de nous ſervir.

Il eſt vrai qu'elle dépend ordinairement des faveurs de la Nature, mais l'on a ſouvent vû que l'Art a ſuppleé ce qui manquoit à ceux qui n'avoient pas été tant gratifiez. Car ſans parler du regime qui la fortifie, ni de tout ce qu'on preſcrit à ceux qui l'ont foible de naiſſance: ne ſavons nous pas que Demoſthene fut ſi diſgracié pour ce regard, qu'il ne pouvoit pas ſeulement prononcer la premiere lettre de ſa profeſſion. Cette difficulté de la langue lui fit mettre de petites pierres dans la bouche, afin qu'aiant ſurmonté en parlant une double incommodité, la premiere toute ſeule lui donnât moins d'empêchement lors qu'il harangueroit en public. Il acquit plus d'haleine qu'il n'en avoit en s'exerçant à prononcer de longues periodes, dans le tems qu'il montoit des lieux un peu eſcarpez. Et tant pour cela que pour s'accoutumer au bruit d'un peuple le plus ſouvent tumultueux, nous apprenons qu'il prenoit plaiſir à déclamer au bord de la Mer, lorsque ſes flots agitez pouvoient le rendre moins intelligible.

Le defaut naturel de Demoſthene me fera remarquer en faveur de ceux qui ont auſſi

bien que lui la langue (comme nous disons) un peu grasse, que ce begayement bien ménagé n'est pas fort préjudiciable à la Prononciation. L'on dit au contraire que les filles y trouvent quelque delicatesse qu'elles affectent,

*In vitio decor est quædam malè reddere verba.* *Ovid. 3. de arte am.*

& personne n'ignore que toute la Grece trouva cette même difficulté, qu'elle nommoit *Labdacisme*, fort agreable en la bouche d'Alcibiade, qui fut un autre de ses plus grands Orateurs.

Il n'en est pas de même de cette égalité de Prononciation que nous sommes encore obligez de designer par le mot Grec *Monotonie*, puisque le Latin ni le François ne lui en ont point donné. Car comme la Nature montre par tout qu'elle est grande amie de la diversité, l'on peut bien s'appercevoir qu'il n'y a rien qu'elle abhorre davantage dans un discours d'eloquence, ni par consequent qui afflige plus l'oreille d'un Auditeur, que cette uniformité de voix, lorsque sans se hausser, ni s'abaisser, elle est toûjours poussée d'une même teneur.

L'on doit neanmoins éviter de passer en cela jusqu'à l'excès. Quelques-uns viennent

parfois à un ton ſi bas, ſur tout à la fin de leurs periodes, qu'on en perd aiſément le ſens, ce qui fatigue pour le moins, s'il ne met dans l'impatience, les plus attentifs à ce qu'ils diſent. D'autres élevent leur voix au contraire avec tant de vehemence, & ſont diſcordans à eux-mêmes dans une telle extremité, qu'ils entêtent tout le monde, & ſe rendent par là prèsqu'inſupportables. Ceux-ci auroient beſoin d'être ramenez par quelqu'un, comme l'étoit le plus jeune des Gracches par ſon ſerviteur Licinius, qu'on dit qui ſe meloit parmi le peuple, & d'un coup de flageolet remettoit ſon maitre ſujet à s'emporter, au ton qu'il avoit quitté, où qu'il devoit prendre.

La voix ſe doit accommoder au lieu où l'Orateur fait ſa Declamation, & à la multitude de ſes auditeurs, qui ne contribuë pas peu à l'Eloquence. Car cette noble faculté a quelque choſe de l'humeur des Dames, qui ne ſe parent pas volontiers ſi ce n'eſt pour les grandes aſſemblées. Et l'Italien en ce ſens a eu raiſon de dire, *l'Eloquenza è da piazza.*

J'ajouterai que comme l'on voit des Declamateurs qui font paroître trop de langueur dans leur diſcours, par des paroles trainantes,

& qu'on ſent qui ont de la peine à ſortir de leur bouche, auſſi y en a-t-il qui ſont travaillez du mal oppoſé à celui-là, d'un flux de bouche, ou d'une *Logodiarrhée*, pour uſer du mot d'Athenée, qui n'eſt pas moins reprehenſible qu'une peſante tardiveté. Il eſt bon d'avoir la bouche promte & facile, mais non pas precipitée, *promptum ſit os, non præceps*, dit Quintilien. Et ſelon la penſée d'un plus ancien que lui, s'il n'étoit queſtion, pour être eloquent, que de parler vîte, & de faire beaucoup de bruit, les Hirondelles auroient un grand avantage ſur les plus grands Orateurs. Therſite eſt repreſenté par Homere pour le plus grand parleur de tous les Grecs. Son diſcours reſſembloit au reſſort débandé d'un réveille-matin, qui ne s'arréte jamais qu'à l'extremité. Et cependant perſonne n'écoutoit ce qu'il diſoit ſi coulemment qu'avec un extréme dégout.

*Lib 4. Deipnoſ.*

Mais pour preuve de ce que peut une bouche eloquente, n'oublions pas l'action de la premiere femme de Louis onziéme, qui paſſant par une ſalle où Alain Chartier s'étoit endormi, voulut honorer d'un baiſer, non pas la perſonne, comme elle dit, mais la bouche de celui qui paſſoit pour le plus diſert de ſon ſiecle.

Quant au Geſte, il eſt ſi propre à la Prononciation, & il accompagne ſi utilement la voix, qu'elles demeurent comme mortes ſans lui. Son importance pourtant eſt bien plus reconnoiſſable lorsqu'il parle tout ſeul, & que dans le ſilence même de l'Orateur il ſert à l'expreſſion de ſes penſées. Un tournement de la tête ou des yeux ſeulement, un frappement de pied ou de la main, pour ne rien dire de beaucoup d'autres mouvemens du corps, font entendre ce qu'un fort long diſcours ne nous expliqueroit peut-être pas ſi bien. Mais ne nous étonnons pas que cela arrive aux recitations ordinaires, puisqu'il ſe trouve même un langage ſilencieux, où ſans prononcer la moindre parole l'on ne s'entretient que par geſte. C'eſt celui des Anciens Pantomimes Grecs & Romains. La plûpart du trafic des Indes Orientales ſe fait aujourd'hui par ſon moien. Et la Porte du Grand Seigneur le pratique encore tous les jours. Les veritables muets, & ceux qui les veulent imiter, y ont leur eloquence qui s'enſeigne par regles, & qui s'apprend avec autant de ſoin que la Grecque ou la Romaine. De ſorte comme la Cour de ce Monarque eſt pleine de merveilles, l'on y voit des hommes ſans langue Orateurs, auſſi bien que des Eunuques impudiques

& voluptueux. L'on peut dire des premiers avec Caſſiodore qu'ils ont des mains très babillardes, *loquaciſſimas manus.* Et nous trouverons moins étrange le pouvoir de ces mêmes mains, & leur artifice, ſi nous conſiderons que les Geſtes inanimez d'une Peinture, ou d'une Statuë, nous expriment beaucoup de choſes, & nous font connoitre une infinité de differens ſentimens.

L'Action de l'Orateur & ſon Geſte s'enſeignent par preceptes, & s'acquierent par habitude comme les autres parties de l'Eloquence. Ce fut pourquoi Demoſthene, qu'on ne peut citer trop ſouvent ſur ce ſujet, haranguoit parfois devant un miroir pour s'y obſerver ſoigneuſement; & qu'il fit batir une chambre ſous terre, où il paſſa deux ou trois mois ſans ſortir, pour ſe former ſans diſtraction aux mouvemens du corps neceſſaires à ceux de ſon metier.

Le premier precepte de cette *Chirotonie*, ou *Chironomie*, porte que le Geſte ne doit jamais preceder la parole, ni être continué depuis qu'elle a ceſſé. Quintilien ne trouve pas bon qu'on l'étende trop juſqu'aux plis du front, & de la bouche, ce qu'il appelle *pronunciationem vultuoſam.* La main, pour n'être *Lib. 1. cap. 9.*

pas tenuë indocte & rustique comme il l'appelle ailleurs, ne doit jamais être levée au dessus des yeux, ni abaissée beaucoup au dessous de l'estomac. C'est la droite qui doit avoir le principal emploi, sans l'étendre plus loin vers l'autre côté qu'environ l'épaule. La main gauche ne sauroit être bien occupée toute seule à faire aucun geste. Celui-là fut accusé d'avoir commis un Solœcisme de la main, qui parlant du Ciel montroit la Terre, ou faisoit tout le contraire montrant le Ciel quand son discours étoit de la Terre. L'on approche du pouce le doit du milieu de fort bonne grace, les autres trois demeurant étendus. Ceux qui frapent d'une main sur l'autre, ou qui s'en donnent des coups sur l'estomac, sont repris comme d'une action qui est trop de theatre. Le haussement des épaules, auquel Démosthene étoit sujet, ni leur contraction ne sont guéres sans messéance. Et pour les pieds, sans les tenir trop joints on peut mettre le gauche un peu devant l'autre: mais ceux qui avancent le droit avec la main du même coté en même tems, font une mauvaise posture.

Je sai bien que les Princes parlent prèsque toûjours assis dans les plus solennelles actions, & que comme ils sont au dessus des Lois ci-

viles, ils ne ſont pas pour s'aſſujettir beaucoup à celles de la Rhetorique. Si eſt-ce qu'ils peuvent ſouvent ſe prevaloir de ſes preceptes fort avantageuſement. Et nous apprenons par l'Hiſtoire des Païs-bas, que Charles-Quint harangua debout appuié ſur l'épaule du Prince d'Orange, lorſqu'il ſe démit de tous ſes Etats entre les mains de Philippe II. ſon fils. Il faut d'ailleurs obſerver qu'il prononça cette harangue ſi celebre, en la liſant, ne s'étant pas voulu fier en ſa memoire; ce qui préjudicie grandement aux graces qui doivent accompagner l'action. Ciceron neanmoins témoigne dans une de ſes Oraiſons, qu'il recita de même par écrit celle qu'il fit au Senat après ſon retour d'exil, à cauſe qu'il la trouva trop longue pour être appriſe par cœur. *Orat. pro Plancio.*

Ces regles auſſi que nous avons rapportées n'empêchent pas que de fort grands Orateurs ne ſe ſoient diſpenſez parfois de leur obſervation, ſe laiſſant aller à de grandes licences. Le plus jeune des Gracches, dont l'éloquence étoit tout autrement vehemente que celle de ſon aîné, fut le premier qui oſa ſe promener en parlant dans la Tribune aux harangues, ce qui montre qu'elle étoit fort ſpacieuſe; & l'on a remarqué qu'il fut auſſi le premier qui prit la liberté dans le plus fort de ſon action

de tirer ſa robe de deſſus ſon épaule, laiſſant voir ſon bras à nud. Avant Cleon Athenien, perſonne n'avoit pris la hardieſſe non plus d'ouvrir ſa robe, ni de frapper ſur ſa cuiſſe, ce qui va contre le precepte du mouvement de la main.

Il ne faut pas omettre ici ce que Plutarque a obſervé du pouvoir qu'eut l'éloquence de ce même Gracche, ſur tout par cette partie du geſte, ou de l'action. Au lieu de ſe tourner en parlant vers le lieu où étoit le Senat, comme l'on avoit fait juſqu'alors, il prit une autre poſture, ſa perſonne auſſi bien que ſa parole s'addreſſant au peuple, & par cette petite ſoupleſſe de corps, il fit un ſi notable changement dans l'Etat, qu'il rendit le peuple plus conſiderable que les Senateurs.

Pour le regard des habits dont ces deux derniers exemples nous font ſouvenir, il importe beaucoup qu'ils n'aient rien d'extravagant, ni même d'extraordinaire. Et ſi le Medecin doit s'habiller convenablement à ſa profeſſion, ſelon qu'Hippocrate le preſcrit dans une livre fait exprès: il n'y a perſonne qui puiſſe douter qu'un Orateur ne ſoit beaucoup plus obligé à ne rien avoir ſur lui qui puiſſe choquer, comme l'on dit, la vuë de

ſes auditeurs. Car l'habit décent donne d'abord quelque bonne impreſſion de celui qui le porte, & par conſequent lui acquiert de la creance. Le contraire arrive prêſque toûjours à ceux qui ne ſont pas vétus comme la bienſéance le veut, & qui portent le manteau ou la robe autrement qu'il ne faut. Ils donnent même parfois lieu à des railleries, telles que fut celle de Ciceron, lorſqu'il dit *Philipp. 2.* à Marc-Antoine qu'il n'y avoit point d'homme qui parlât plus ouvertement que lui, faiſant alluſion à l'ouverture de ſon pourpoint qui expoſoit indecemment ſon eſtomac à la vuë de tout le monde.

Or comme le defaut d'action & de geſtes témoigne une impertinence melée de ſtupidité, qui fut gentiment reprochée avec cette pointe à Callidius, *tu niſi fingeres, ſic ageres?* parleriez-vous ſi froidement ſi c'etoit tout de bon? L'excès auſſi qu'on reprochoit à Hortenſius, & qui nous fait trop geſticulatifs, doit paſſer pour un vice ennemi de la gravité, & capable même de nous rendre ridicules. Les mouvemens dèſordonnez de Curion firent demander à l'un de ſes averſaires s'il haranguoit dans une barque, *quis loqueretur è lintre?* Et ils donnerent lieu à la raillerie d'un autre qui dit au Conſul Octavius

tout perclus de la goutte, que s'il n'eût été placé auprès de Curion, il couroit fortune ce jour-là d'être mangé des mouches. L'on demandoit à quelqu'un au ſortir de la Tribune, où il s'étoit prèſque toujours promené, combien il croioit avoir fait de lieuës; ce qui a plus de pointe en Latin, *quot millia paſſuum declamaſſet*. C'eſt ainſi que les vertus de la Rhetorique ſont placées auſſi bien que celles de la Morale entre les deux extremitez du trop & du trop peu.

## CHAPITRE XVII.

### *Du prix de l'Eloquence.*

Nous reconnoiſſons tous les jours que les animaux s'entendent entre eux par quelques expreſſions imparfaites. L'homme a cela d'excellent, qu'il explique ſes penſées par un langage articulé. Et l'on peut dire que celui qui s'en acquite le mieux a le même avantage entre les hommes, qu'ils peuvent pretendre ſur le reſte des creatures. L'Eloquence eſt celle qui nous le donne. Quiconque la poſſede peut ſe vanter d'avoir une eſpece d'empire parmi nous d'autant plus conſiderable, qu'il le peut exercer en tous lieux auſſi bien qu'à toutes heures. Et je trouve que les Anciens avoient raiſon de re-

presenter sans mains les statuës de Mercure, puisque la belle parole, dont il étoit le Dieu, acheve sans peine, & sans y emploier la force, tout ce qu'elle entreprend. En effet, il n'y a rien que le fer & le feu executent dans une armée, dont l'Eloquence ne se puisse vanter de venir à bout dans une assemblée d'hommes raisonnables. Pericles n'étoit pas moins obéï sur sa parole dans Athenes, que Pisistrate armé. Et nous savons que Godefroy de Buillon ne fit qu'achever de conduire à sa perfection, ce que le Bien-dire de Pierre l'Hermite avoit fait conclure auparavant, comme l'on dit que les victoires de Mathias Corvin n'étoient que des suites de ce que les Harangues de Jean Capistran avoient obtenu du courage de ses soldats. C'est ce qui doit particulierement faire estimer l'Eloquence à un Prince, puisqu'il peut souvent tirer d'elle seule d'aussi grands effets, que des troupes les plus nombreuses, & les plus aguerries. Et que n'ont point fait par son moien Cesár & Alexandre; dont nous ne lisons jamais les victoires, qu'après avoir admiré de quels discours ils avoient sçu animer au combat leur milice? En verité, l'on ne voit guéres de grands événemens dans toutes les Histoires, qu'on ne doive rapporter à ce principe, & où l'E-

loquence n'ait eu la meilleure part. Et parce qu'il n'y a point de lecture profane, ou facrée, qui n'en donne une infinité d'exemples, je m'abftiendrai d'en rapporter ici, pour ne groffir pas inutilement ce volume. M'étant auffi déja expliqué dans mes Confiderations fur l'Eloquence Françoife de ce tems, des grands & extraordinaires effets de cette fupreme faculté; je ne veux pas tomber ici dans des redites que je tacherai toûjours d'éviter, & dont je me fuis éloigné autant que j'ai pû dans tout ce petit Traité.



III.

LA

# MORALE

DU

PRINCE.



# LA MORALE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la Philoſophie Morale en general.*

La Morale eſt une partie de la Philoſophie, qui regle nos Mœurs, nous portant au chemin de la Vertu, & nous éloignant de celui du Vice; en quoi nous pourrions nous tromper ſans ſon inſtruction. Elle doit donc être nommée, & la Doctrine des Mœurs; l'Art de bien vivre; ou la Science du bien & du mal.

Nos actions, qu'elle modere par la raiſon, ſont le ſujet de cette Science; & la felicité humaine où elle tend, eſt ſa fin, & le but où elle viſe.

Mais devant que de traiter ſeparément de ces actions, elle les conſidere en general dans leur ſource, & comme dépendantes des deux

parties principales de nôtre ame, l'Entendement & la Volonté.

## CHAPITRE II.

### *De l'Entendement, & de la Volonté, comme principes de nos actions.*

La Volonté eſt tellement un principe interne de nos actions, que ſans ſon intervention tout ce que nous faiſons ne nous peut être imputé. Si nous y ſommes forcez, & que nous agiſſions contre nôtre gré, l'action n'eſt presque plus nôtre, Moralement parlant: & ſon merite, ou ſon démerite, ne nous regardent pas.

D'ailleurs la liberté ſeule de la Volonté, qu'on nomme Franc-Arbitre, jointe à l'intention exemte de toute contrainte, eſt ce qui imprime le caractere de bonté, ou de malice, à toutes nos actions. D'où vient qu'il y en a qui pour être ſans but & ſans deſſein, ſont nommées indifferentes.

Auſſi eſt-ce une maxime conſtante dans la Morale, que comme l'on eſt criminel aux mauvaiſes choſes, de les avoir ſeulement projettées dans ſon eſprit; la nuë volonté d'embraſſer les bonnes eſt meritoire, & le ſeul deſſein de ſe porter aux vertueuſes, nous rend d'abord dignes de loüange.

Que

Que ſi la Volonté doit être tenuë pour un principe certain de toutes les actions Morales, il faut croire qu'elles ne dépendent pas moins de l'entendement, puisque c'eſt lui qui éclaire la premiere, incapable de ſe porter à rien ſans les lumieres du dernier. Car ſelon que l'Entendement repreſente les objets à la Volonté, elle les ſuit, ou les fuit, d'un mouvement qu'elle ne prendroit jamais d'elle même; *nihil volitum, quin præcognitum*, dit l'Ecole Latine, l'on ne veut jamais rien qu'on ne l'ait connu auparavant, *ignoti nulla cupido*, perſonne n'eſt touché du deſir d'une choſe inconnuë.

L'operation de l'Entendement eſt donc auſſi neceſſaire que celle de la Volonté pour produire une action Morale, qui dépend de ces deux principes. Et le premier eſt ſi important, que ce qui ſe fait par le defaut de ſa lumiere, c'eſt à dire dans les tenebres d'une ignorance invincible, rend une mauvaiſe action excuſable, & lui fait changer de nature.

## CHAPITRE III.

### *Ce que c'eſt qu'Action Morale.*

ENCORE qu'il ſemble qu'on auroit droit de nommer action humaine tout ce que l'homme fait, ſi eſt-ce qu'à cauſe de ſa prin-

cipale partie, les Philoſophes veulent qu'on ne puiſſe appeller proprement actions humaines, que celles, où il ſe porte avec jugement & liberté.

Pluſieurs ſelon ce ſentiment confondent & prennent pour une même choſe l'action Morale, & l'action humaine.

Mais quand il y auroit quelque difference entre ces termes, il eſt certain qu'à l'égard des actions Morales, qui ſont le ſujet de la Doctrine des Mœurs ; elles ne ſauroient paſſer que pour celles que fait un homme libre, qui paroiſſent de quelque importance, & qui pour être bonnes doivent être conformes à la raiſon, comme elles deviennent mauvaiſes ſi elles lui ſont contraires.

Cela paroîtra plus evident, ſi nous jettons les yeux ſur les autres actions qui n'ont pas le privilege d'être nommées Morales, parce que c'eſt le propre des contraires de ſe rendre plus reconnoiſſables dans leur oppoſition.

La premiere circonſtance de l'action Morale, qui demande la liberté, & la troiſiéme qui l'oblige à ſe ſervir de la raiſon, montrent manifeſtement que tout ce que font les fous, les petits enfans, & ceux qui dorment, ne peut être mis au rang des actions Morales, parce que n'aiant pas en cet état l'uſage de la

raiſon, ils n'agiſſent ni raiſonnablement, ni avec liberté d'entendement. Auſſi ne reçoivent-ils loüange ni blâme, recompenſe, ni punition de ce qu'ils font. Que ſi la neceſſité qu'on nomme d'ignorance, empêche l'action d'être Morale, comme il paroit en ces exemples, celle qui nous violente dans ce que nous faiſons par force, n'eſt pas moins contraire à la liberté qui doit toûjours accompagner l'action Morale. Et c'eſt pourquoi l'on ne nous impute jamais les choſes où nous pouvons alleguer la force.

La ſeconde condition qui regarde l'importance des actions Morales, nous apprend qu'il y en a d'indifferentes, ou de néant, qui ne meritent pas de porter ce nom. Telles ſont celles qui nous font faire un ſaut de gaïeté, marcher ſans deſſein, ramaſſer un fétu de terre, relever nôtre mouſtache, ou rompre une feüille d'arbre en paſſant; parce qu'encore qu'on s'y porte librement, comme elles n'ont en elles ni bien, ni mal, & ne tendent ni au Vice, ni à la Vertu, elles ne peuvent auſſi être dites Morales; l'Indifference, & s'il faut ainſi dire, la Néantiſe d'une action étant contraire à la Moralité.

## CHAPITRE IV.

### *Des Paſsions en general.*

OR dautant que la plûpart de nos actions bonnes, ou mauvaiſes, ſont excitées par les Paſſions, il faut conſiderer celles-ci devant que de venir au reſte.

Les Paſſions ſont nommées perturbations par les Philoſophes Latins, & en effet ce ſont des émotions naturelles, qui ſe font dans la partie ſenſuelle, où elles ont leur ſiege.

Car nous avons deux Appetits, dont l'un eſt raiſonnable qui dépend de la Volonté; & l'autre ſenſuel, ou ſenſitif, dont les bêtes ſont participantes auſſi bien que des Paſſions. Ces deux parties ont donné lieu à la Fable des Centaures.

L'Appetit ſenſitif ſe diviſe en concupiſcible, qui nous fait tantôt rechercher le bien, & tantôt fuïr le mal, & en iraſcible, qui ſe roidit contre les difficultez qu'on rencontre, ſoit dans cette fuite, ſoit dans cette recherche.

Zenon & les Stoïciens faiſoient des vices de toutes les Paſſions, qu'ils nommoient des maladies de l'ame. Mais ils combattoient pour leur opinion, contre les autres Sectes avec tant de paſſion, qu'ils ſe montroient aſſez n'être pas exemts de ce qu'ils reprenoient

aux autres. Ariſtote, & les Peripateticiens ont tenu les Paſſions pour indifferentes; ſoutenant que comme la ſanté du corps ne conſiſte pas dans la deſtruction des qualitez contraires, mais dans leur temperament; celle de l'eſprit dépendoit de la moderation des Paſſions, plûtôt que de leur entiere extirpation.

Auſſi tant s'en faut que ces Paſſions ſoient des pechez, dans la Morale Chrétienne, qu'au contraire étant ſoûmiſes à la raiſon, elles nous donnent le moien de meriter, & de faire des actions vertueuſes.

C'eſt pourquoi l'on a dit que la Vertu Morale avoit la Paſſion pour matiere, & la raiſon pour ſa forme.

Et en effet, comme le meilleur Pilote du monde ne peut avancer ſur la Mer, ni faire voir ſon adreſſe, ſans les vents; l'Ame demeure ſans action, & ne fait rien ſans les Paſſions.

Mais quand ces Paſſions ſont plus fortes que la raiſon, ce ſont les Furies des Anciens qui la perſecutent; les Geans de la Fable qui veulent détrôner Jupiter; & les ſerviteurs des Saturnales qui prennent le commandement ſur leur maître.

Il eſt certain que ce qu'ont dit les premiers Poëtes ; qui étoient tous Philoſophes, de l'homme de Promethée, compoſé de diverſes parties des autres animaux n'a pour but que l'expreſſion des Paſſions brutales, que nous pouvons peut-être ſurmonter, mais non pas éviter.

Car il y a bien des païs exemts naturellement de bêtes farouches, & de venimeuſes, comme l'étoit l'Isle de Crete ou de Candie, ſi nous en croions les Anciens ; Mais il n'y a point d'Ames ſi pures, ni ſi privilegiées, qui ne reſſentent le mouvement des Paſſions. Les plus accomplis des hommes ſont ceux qui leur reſiſtent le mieux, comme on dit que les plus parfaits ſont ceux qui ont le moins d'imperfections. Nous n'avons qu'une raiſon qui nous regle & nous guide contre un grand nombre de paſſions qui nous dereglent & nous égarent.

L'on en comte jusqu'à onze de primitives, & de generales, dont toutes les autres ſont comme des rejettons. L'Amour & la Haine : Le Deſir, l'Averſion ou la Fuite : La Volupté ou le Plaiſir, & la Douleur : (quelques-uns retranchent ces deux du nombre des Paſſions.) La Hardieſſe, & la Peur : L'Eſperance, & le Dèſeſpoir : Avec la Colere,

qui pour être nommée la derniere n'eſt pas moins à redouter que toutes les autres. Les ſix premieres dépendent de la partie Concupiſcible, les cinq autres de l'Iraſcible.

Il y a d'autres Paſſions nommées mixtes, qui ſe forment de celles-là; comme de l'Amour & de la Douleur, la Miſericorde; de la Haine & du Deſir, l'Envie. La Jalouſie eſt de même nature, & la Honte auſſi, dont Ariſtote a fait une Paſſion, & d'autres une demie Vertu.

Beaucoup de Philoſophes, & les Stoïciens entre autres, n'ont reconnu que quatre Paſſions, le Deſir, & la Crainte, la Joie, & la Triſteſſe; qu'ils comparoient dans le transport qu'elles cauſent, aux quatre Vents nommez Cardinaux. Et d'autres ſous l'autorité de S. Auguſtin ont avancé ce Paradoxe Moral: Qu'il n'y avoit qu'une ſeule Paſſion, qui étoit celle d'Amour. Mais certes c'eſt loger des choſes trop differentes, comme le ſont la Haine & l'Amour, dans une même Categorie: Et quoiqu'une même cauſe puiſſe produire des effets fort contraires, il ſuffit ici de dire que toutes les Paſſions dépendent de l'Appetit ſenſitif, ſans les confondre entre elles contre l'ordre de toute diſcipline.

*Lib. 14. de civ. Dei cap. 7.*

Au lieu de rechercher leur ſuite, & comme elles s'engendrent dans l'Appetit ſenſitif, diſons quelque choſe de chacune en particulier, qui ſoit de plus d'inſtruction dans ſa brieveté, & par là plus conforme à nôtre deſſein.

## CHAPITRE V.

### *De l'Amour & de la Haine.*

L'AMOUR fut defini par Socrate, un Deſir de la Beauté. L'on peut dire que c'eſt un mouvement de l'Appetit, vers ce qui lui ſemble beau, & bon; ou plûtôt, un tranſport de l'Ame pour s'unir à ce qui lui plait.

L'Amour & l'Amitié different en ce que l'Amour eſt une paſſion, & l'Amitié une vertu qui conſiſte en habitude: Mais ſouvent ces deux termes paſſent l'un pour l'autre.

L'Ame d'un Amant eſt plus en certaine façon dans ce qu'elle aime, que dans ce qu'elle anime, *magis eſt ubi amat*, dit l'Ecole, *quam ubi animat*. Et l'on en rend cette raiſon, qu'elle eſt où elle anime par neceſſité, & où elle aime par une pure inclination, & avec liberté.

Les Stoïciens diſoient qu'il n'y avoit que les Sages qui ſçuſſent bien aimer; & d'autre part ils n'aimoient que les Laids: Encore, dit

Plutarque, perdoient-ils leur amour, aussitôt que ceux là étoient devenus beaux, ce qui visiblement regarde l'esprit seul, & non pas le corps.

Un Ancien a prononcé, que Jupiter même ne pouvoit pas aimer & être sage tout à la fois.

C'est une chose plus excellente & plus noble d'aimer, que d'être aimé; de même qu'il y a plus d'heur, aussi bien que d'honneur, à donner qu'à prendre.

La passion d'Amour se pardonne aux jeunes gens, mais elle est ridicule aux vieillards; ou comme l'explique le vers de Laberius.

*Amare Juveni fructus est, crimen seni.*

Il n'est pas vrai, selon nôtre observation precedente, que toutes les autres Passions, & la Haine même, ne soient qu'un Amour revétu de differentes couleurs. Mais il est certain, que l'Amour donne la loi à toutes les autres Passions, & qu'elle leur est comme un premier Mobile, qui les porte où elle veut. Car de même que la creation d'un Dictateur à Rome faisoit cesser tous les autres Magistrats, cette passion amoureuse étouffe toutes les autres, & demeure seule puissante dans nos ames quand il lui plait.

Pour le regard de la Haine, qui eſt une grande averſion de ce que nous croions mauvais, il ſuffit de dire, pour la connoitre par la doctrine des contraires, qu'elle eſt oppoſée à l'Amour. En effet, on la peut conſiderer comme l'Antipatie de nôtre Appetit avec les ſujets qui lui déplaiſent. C'eſt l'horreur que nous avons de ce que nous jugeons qui nous ſeroit pernicieux.

Une ſentence Grecque porte, qu'un homme mortel ne doit jamais avoir d'inimitiez ni de haines immortelles.

Il n'y a point de petits ennemis, la moindre mouche, & le plus petit cheveu, ſont leur ombre. La Fourmi même a ſa colere. Et il n'y a ſi petit Pion, qui ne donne parfois échec à un Roi.

Mais la Morale nous enſeigne à tirer profit de nos ennemis, dequoi nous avons un petit Traité dans Plutarque. Pourquoi non, ſi l'on ſe ſert bien utilement des poiſons, & ſi l'on convertit en bon uſage les Serpens?

Les Payens ſe contentoient de pardonner à leurs ennemis. Nôtre Morale Chrétienne nous oblige même à les aimer.

## CHAPITRE VI.

### *Du Desir, & de la Fuite.*

LE Desir est un autre mouvement de l'ame vers un bien qu'elle aime déja, & qu'elle ne possede pas encore. Car cette passion se distingue de beaucoup d'autres qui lui ressemblent, parce qu'elle tend toûjours à un bien absent.

Il y a de deux sortes de Desirs; les uns sont nommez naturels, qui conviennent aux hommes, & aux autres animaux comme de boire & de manger. Ceux-là sont finis, & ont des bornes certaines. Les autres nous sont propres, qui se font par élection, & que considere particulierement la Morale, comme de posseder des honneurs ou des richesses; & ceux-ci ne reconnoissant point de limites, se multiplient à l'infini, si la raison ne les regle & ne les arrête.

Les Stoïciens vouloient qu'on les retranchât tout-à-fait, & Seneque fait son Sage égal à Jupiter en ce qu'il ne desire rien. L'avis qu'il donne à Lucilius pour devenir riche; c'est de congédier tous ses Desirs, au lieu d'augmenter son revenu, lui soutenant qu'il n'y a point de difference entre posseder une chose, & ne la point souhaiter.

De cette façon quelques-uns ont nommé le Desir, la mesure de la Pauvreté; parce qu'autant qu'il y a de choses que nous desirons, il semble qu'il y en ait autant dont nous aions besoin.

Ceux qui sont ici contraires aux Stoïciens, disent que les Desirs dont nous parlons, sont tellement dignes de l'homme, qu'il n'y a que les bêtes qui vivent sans en avoir.

En effét, il semble que nous mettions tous le souverain bonheur dans l'accomplissement de nos Desirs, quand pour feliciter quelqu'un nous prions Dieu qu'il lui donne ce que son cœur desire.

Baccon déplore à ce propos la condition des Rois, d'avoir beaucoup à craindre, & peu à desirer.

La premiere regle qu'il faut observer dans nos Desirs, c'est de n'en faire que d'honnêtes & de licites: la seconde, qu'ils soient toûjours de choses simples & faciles. Les grands Desirs sont sujets à de grandes tromperies, & contristent à proportion de leur immensité.

Les Bêtes n'ont point de Desirs s'ils ne sont purement naturels, parce qu'elles sont incapables, aussi bien que les choses inanimées, des autres qui se font par élection: L'homme

ſage retranche ceux-ci par l'uſage de la Raiſon, & s'éleve par ce moien juſqu'à Dieu exemt de tous Deſirs, au lieu de s'approcher de la Bête.

Quant à la Fuite, priſe pour la Paſſion opposée au Deſir, c'eſt celle qui nous fait avoir en horreur ce que nous conſiderons comme mauvais, & qui regarde toûjours le mal abſent. Un contraire fait connoitre l'autre, & la Moderation qui juſtifie les Deſirs, rectifie les Averſions & les Fuites.

## CHAPITRE VII.

### *De la Volupté, & de la Douleur.*

La Volupté, la Joie, & le Plaiſir qu'on peut diſtinguer, ſe confondent neanmoins comme ſynonymes dans ce Chapitre, où divers Auteurs donnent indifferemment l'un de ces trois termes à la Paſſion, qui procede de la douceur que nos Sens reçoivent des objets qui leur plaiſent, ou qui vient de la jouïſſance d'un bien agreable dont l'ame demeure contente.

Or parce qu'il y a des Voluptez ou des Joies purement ſpirituelles, & d'autres qui ſont de l'Appetit Senſitif; il eſt aiſé à juger qu'il n'eſt ici queſtion que des dernieres qui ſont les plus ſenſibles, encore que les premieres

ſoient, comme plus pures, beaucoup plus excellentes; puiſque nous traitons des Paſſions, qui reſident toutes dans la partie ſenſuelle de nôtre ame.

Il y a eu des Philoſophes qui ont mis le Souverain Bien dans la Volupté. Celle des Epicuriens ſemble avoir été ſpirituelle. Ariſtippe & ſes Cyrenaïques en ont eu une plus corporelle.

Toutes les autres Sectes, & celle des Stoïciens ſur toutes, ont declamé contre cette Volupté. Antiſthene fondateur des Cyniques avoit toûjours ce mot en bouche, qu'il prioit Dieu de le rendre plûtôt Fou que Voluptueux: ce qui ſe prononce plus agreablement en Grec qu'en François.

Nous mettons avec Ariſtote les Voluptez au rang des autres paſſions, qui comme indifferentes ſervent de matiere à la Vertu, quand la Raiſon les modere en leur tenant lieu de forme.

Mais dautant que nôtre pente naturelle va du côté du Plaiſir & de la Volupté, il faut dans ce penchant ſe prévaloir contre elle des preceptes de la Morale.

Le Bien n'engendre pas le mal. La Volupté cauſe les maladies, la pauvreté, & beau-

coup d'autres maux. L'on ne doit donc pas mettre le ſouverain bien dans la Volupté.

Il ne faut pas conſiderer les Voluptez, dit Ariſtote, dans leur abord plein de charmes, mais dans leur iſſuë qui n'eſt jamais ſans diſgraces.

En effet, il eſt des Plaiſirs comme de ces eaux de Puits, qui n'aiant rien de bien pur qu'au deſſus, ſont troubles, & prêſque toûjours puantes dans le fond. Du moins en eſt-il comme de celles des rivieres, qui vont toutes à la Mer changer leur douceur en amertume; la Volupté ſe terminant ordinairement par la Douleur, *extrema gaudij luctus occupat.*

Auſſi eſt-ce la maxime de tous les Sages, de n'en gouter que comme l'on fait du miel, avec le bout du doit. Et ſelon la comparaiſon de quelques-uns, la Volupté doit être dans la vie à l'égard de nos actions, comme un peu de ſel qui les aſſaiſonne, & qui n'y peut entrer avec excès ſans tout gâter.

Clement Alexandrin qui uſe de cette derniere ſimilitude, appelle ailleurs la Volupté, la Metropolitaine de tous les Vices. *Strom. l. 2. & 7.*

Il n'y a rien ſur tout qu'un grand Prince doive plus ſoigneuſement éviter, que d'être pris pour un Sardanapale. Et qu'il ſe garde bien d'imiter Xerxes, qui propoſoit des re-

compenſes à ceux qui trouvoient quelques nouvelles Voluptez.

Les Sybarites ſont infames dans l'Hiſtoire, pour avoir été les plus voluptueux des hommes. Ils chaſſerent de leur ville, à ce que dit Athenée, tous les Forgerons, parce qu'ils troubloient leurs heures de repos. L'un d'eux ſe plaignoit qu'étant couché ſur des roſes, une feuille en double l'avoit incommodé. Un autre diſoit avoir contracté un grand mal de côté, à regarder ſeulement un manœuvre travailler. Et un troiſiéme proteſta que la valeur des Spartiates n'avoit rien de conſiderable, n'y aiant perſonne qui ne dût s'expoſer à toute ſorte de perils, pour finir promtement une vie penible & frugale, comme étoit la leur.

La Douleur, la Triſteſſe & le Déplaiſir, ne ſe diſtinguent pas plus ici que leurs contraires, & ſe prennent pour une Paſſion de l'Ame touchée du mal qui ſe preſente à nos Sens.

Encore que le Tems ſoit un grand remede à cette Paſſion, il vaut bien mieux le tenir de la Raiſon, & c'eſt une honte que le premier faſſe à la longue ce qui eſt toûjours en nôtre puiſſance.

Quand le Déplaiſir s'empare d'une Ame c'eſt

c'eſt un Cerbere, à trois têtes, qui l'afflige par le paſſé, par le preſent, & par le futur. Auſſi eſt-ce contre ce Monſtre que la Philoſophie emploïe ſes plus fortes armes.

## CHAPITRE VIII.

### *De la Hardieſſe, & de la Peur.*

APRES les Paſſions de l'Appetit Concupiſcible, ſuivent celles de l'Iraſcible, dont la Hardieſſe & la Peur ſe preſentent les premieres.

La Hardieſſe eſt donc une Paſſion de l'Ame, qui la rend aſſurée en toutes rencontres, & qui la fortifie contre toute ſorte d'oppoſitions.

C'eſt la plus éclatante des Paſſions, celle qui porte aux actions les plus heroïques & qui toute ſeule, avant même que d'être Vertu peut donner de la reputation à un Prince.

On dit que comme la Fortune favoriſe les hommes hardis, elle eſt prêſque toûjours contraire aux craintifs & aux puſillanimes,

*Audaces Fortuna juvat, timidoſque repellit.*

La Peur eſt une Paſſion qui trouble l'Ame ſur l'imagination d'un mal prochain.

Quelques-uns ont voulu mettre de la diſtinction entre la crainte & la timidité, comme ſi cette derniere étoit bien plus oppoſée

à la Hardieſſe, parce qu'à leur dire un homme vaillant & hardi peut être encore craintif, repouſſant courageuſement le mal qu'il apprehende, quoiqu'il ne ſoit jamais timide. Mais l'uſage ordinaire de nôtre langue ne ſouffre pas que nous déferions à cette diſtinction.

Il y a de juſtes craintes qui peuvent toucher les plus magnanimes, & qui, comme dit l'Ecole, *cadunt etiam in conſtantem virum.*

Il y en a d'autres, qu'on nomme *Terreurs Paniques*, qui ſont ſans fondement. Leur nom vient de l'opinion des Anciens, qui croioient que le Dieu Pan perſecutoit les méchans par ces fraieurs inopinées.

## CHAPITRE IX.

### *De l'Eſperance, & du Dèſeſpoir.*

LA Paſſion de l'Eſperance ſe forme par un mouvement de nôtre ame vers un bien qu'elle s'imagine de pouvoir obtenir.

Cette Paſſion eſt bien differente de la Vertu Chrêtienne, qui porte le même nom d'Eſperance. Car la premiere reſide en l'Appetit Senſitif, & eſt un pur effet de la Nature, que les bêtes mêmes reſſentent par fois. La ſeconde a ſon ſiege dans la Volonté, paſſe pour une marque de Prédeſtination, & eſt un ouvrage de la Grace.

Les jeunes gens, comme étant inexperimentez, & ceux qui ont le ſang bouïllant, eſperent aiſément, & beaucoup. Les vieillards, qui ont le ſang froid, prennent difficilement des eſperances, à cauſe, dit Ariſtote, qu'ils ont l'experience de pluſieurs vaines eſperances qui les ont autrefois abuſez, & qui leur donnent de perpetuelles défiances.

Le Dèſeſpoir eſt une Paſſion contraire, qui nous jette dans une ferme perſuaſion d'être incapables d'obtenir un bien deſiré, ou de ne pouvoir éviter un mal qu'on abhorre.

Ce Dèſeſpoir fait faire parfois des actions auſſi hardies que l'Eſperance; car il n'y a rien qu'on n'entreprenne quand on eſt dèſeſperé;

*Una ſalus victis, nullam ſperare ſalutem.*

Mais ſi l'on y prend bien garde, ces mêmes actions de Dèſeſpoir ſont fondées ſur une nouvelle Eſperance qu'on prend en tentant toutes choſes extrémes, lorſqu'on a perdu l'Eſperance des autres.

## CHAPITRE X.

### *De la Colere.*

Le ſeul mot Latin *Ira*, qui ſignifie la Colere, montre qu'elle eſt la principale, & la plus propre Paſſion de l'Appetit Iraſcible, puiſqu'il a pris ſon nom d'elle.

La Colere eſt une ardente émotion du ſang autour du cœur, pour combattre les difficultez qui ſe preſentent à la pourſuite du bien, ou à la fuite du mal. Seneque s'eſt contenté de la definir un Appetit de Vengeance. Et le Poëte Horace l'a nommée une Fureur de peu de durée.

En effet, Saint Thomas a établi trois ſortes de Colere, priſes du quatriéme Livre des Ethiques d'Ariſtote. La premiere retient le terme ordinaire, & s'appelle *Iracundia*: Colere: La ſeconde beaucoup plus enflammée ſe nomme Fureur: Et il ne fait pas difficulté d'appeller la troiſiéme Manie, qui ne s'appaiſe que par la Vengeance, & qui eſt ſuivie parfois d'une entiere & perpetuelle alienation d'eſprit. C'eſt pourquoi Seneque a fort bien dit, que la Colere étoit le plus court de tous les chemins qui conduiſent à une parfaite folie.

Comme il ne ſe fait point de plus fort vinaigre que celui qui ſe tire du miel, auſſi n'y a-t-il point de violente Colere pour l'ordinaire que celle des Grands, à cauſe des douceurs & agrémens continuels qu'ils éprouvent preſqu'en toutes choſes, ce qui leur rend les moindres déplaiſirs inſupportables, & leur émeut la bile tout autrement qu'aux hommes de moindre condition.

C'eſt pourquoi les Princes, dont les Paſſions n'ont guéres d'autre meſure que celle de leur fortune & de leur exaltation, ſont obligez par leur propre interêt à ſe prevaloir de tous les remedes poſſibles contre une ſi dangereuſe Furie. Les autres Paſſions ſe contentent de pouſſer, celle-ci precipite; les autres ébranlent d'abord ſeulement les hommes, celle-ci les renverſe, & les renverſe d'autant plus dangereuſement, qu'ils ſont dans un plus haut degré de fortune; de ſorte que tombant de ſi haut, il ne ſe peut faire que leur chûte ne cauſe des ruines ſouvent irreparables.

Le principal remede contre cette Paſſion, conſiſte à ſe former des habitudes qui s'acquierent petit à petit, en reſiſtant à tous les ſujets de Colere qui ſe peuvent preſenter. Socrate étoit tellement accoutumé à cette reſiſtence, que quand il avoit le plus d'occaſion de s'abandonner au courroux, c'étoit alors qu'il ſuſpendoit prêſque toutes les fonctions de ſon ame, demeurant muet, & prêſqu'inſenſible; ce qui faiſoit que ſes plus familiers amis reconnoiſſoient fort bien qu'il étoit interieurement en colere.

La lecture des livres Moraux prepare très-utilement le chemin à ces habitudes. Et il

eſt fort avantageux à ceux qui ſont faciles à ſe courroucer, d'éviter la faim, la ſoif, les laſſitudes, & tout ce qui enflamme extraordinairemeut les eſprits. Il y en a qui ont conſeillé de ſe regarder dans un miroir, lorſqu'on eſt le plus agité de la bile, dautant qu'on s'y voit ſi affreux, & ſi défiguré par les tranſports de cette humeur, que comme Pallas & Alcibiade renoncerent au jeu de la flute, aiant apperçu l'enflure inévitable de leurs joués, il eſt impoſſible qu'on ne deteſte une Paſſion qui nous met ſi épouventablement hors de nous-mêmes.

## CHAPITRE XI.

*Des Paſſions Mixtes, la Miſericorde, l'Envie, la Ialouſie, & la Honte.*

Puiſque les Paſſions mixtes ſont compoſées des precedentes, il n'eſt pas beſoin de s'y arrêter beaucoup.

La Miſericorde eſt un mouvement tendre & douloureux, que nous reſſentons quand la miſere d'un autre nous touche au cœur, d'où eſt formé le nom de Miſericorde.

Les Stoïciens permettoient à leur Sage d'exercer les actes de Miſericorde, mais ils ne vouloient pas qu'il fut miſericordieux, parce qu'à leur dire, il étoit au deſſus de toutes

les Passions. D'autres ont fait une Vertu de la Misericorde. Et les Atheniens lui éleverent des autels comme à une Divinité.

Il est certain que le titre de misericordieux est très-glorieux à un Prince, puisque Dieu même ne le rejette pas. C'est pourquoi les Egyptiens mettoient au haut d'un Sceptre la tête d'une Cigogne, pour symbole de misericorde, & au bas une autre tête de cheval Marin, qui leur representoit la severité. Cela vouloit dire qu'encore qu'un Prince doive être parfois severe, & parfois misericordieux, sa misericorde neanmoins doit tenir le dessus, & être préferée à la severité.

L'Envie a un autre symbole qui est la Cantharide, parce que comme cette insecte se jette toûjours sur les plus belles fleurs, l'Envie s'attache aux plus belles actions des autres, pour les rendre, si elle peut, moins considerables. Car c'est une Passion qui se forme dans nos ames, lorsque nous voions prosperer nos semblables. Au lieu d'elle, il y a l'honnête Emulation qui lui ressemble, mais qui est permise, comme étant un puissant aiguillon à bien faire, outre qu'elle est exemte de toute mauvaise volonté. Un Pere de l'Eglise a eu cette pensée, que Dieu ne pourroit pas mieux punir un Envieux, que de le lo-

ger dans ſon Paradis, s'il étoit poſſible qu'il y entrât avec cette Paſſion, parce que la felicité des autres le lui rendroit un Enfer.

La Jalouſie eſt une autre Paſſion ſi melée d'Amour & de Haine, qu'elle donne des marques viſibles de toutes deux. Il y a une Jalouſie loüable, & Dieu même s'eſt nommé le Dieu Jaloux.

La Honte eſt une confuſion d'eſprit, qui vient lorſqu'on craint quelque blâme de ce qu'on a fait, où quelque ſorte d'infamie. Mais cette eſpece de crainte au lieu de faire palir, couvre le viſage d'une rougeur qui a toûjours été priſe en bonne part, & que les Philoſophes ont nommée le vermillon de la Vertu. En effet pour déſigner un homme bien déterminé au mal, on dit qu'il a perdu toute Pudeur, ou toute Honte.

## CHAPITRE XII.

### *Des Vertus Morales, & des Vices en general.*

LA Vertu Morale eſt une habitude, ou une diſpoſition conſtante, qui nous fait agir ſelon la raiſon.

Cette définition nous donne à connoitre celle du Vice, qui comme contraire à la Vertu, n'eſt rien qu'une habitude au mal, & à des actions déraiſonnables.

Elle nous découvre encore la difference qu'on doit mettre entre les Passions, & les Vertus, ou les Vices: Les premieres n'étant que des inclinations indifferentes au bien ou au mal, & les autres des habitudes ou dispositions fermes & arrêtées.

En troisiéme lieu le mot d'agir distingue dans cette définition la Vertu Morale, des Vertus intellectuelles, ou de l'Entendement, telles que le sont la Science, l'Intelligence, & la Sagesse; & des Vertus infuses, la Foi, l'Esperance, & la Charité.

La Vertu Morale est dans la Volonté, qui vise à ce qui est bon, beau, ou plaisant; l'Intellectuelle est dans l'Entendement qui a le Vrai pour son objet. Aussi par la premiere nous devenons bons, par la seconde sages & savans. La mechanceté est opposée à la premiere, l'ignorance à la seconde. Enfin la Vertu Morale s'acquiert par l'usage, & l'Intellectuelle par l'étude.

Quant aux Vertus infuses, qu'on nomme autrement Theologales, ce sont des Vertus Chrêtiennes, & surnaturelles, que la Theologie nous fait connoitre pour de purs dons du S. Esprit, & dont la Philosophie Morale ne traite jamais.

Le mot de Vertu se prend encore parfois pour une qualité naturelle qu'on attribuë aux animaux, aux plantes, & aux pierres mêmes, qui ont quelque vertu particuliere. Mais c'est ou abusivement, ou parce que le mot de vertu est homonyme & équivoque, c'est à dire qu'il a plusieurs & differentes significations. Nous lisons dans Plutarque au Traité d'Isis, comme des Philosophes attribuoient même aux Demons des differences de vertus & de vices. Il y a aussi des Demi-vertus, comme quelques-uns les appellent, qui sont des dispositions naturelles à la Vertu, & qui se remarquent même aux enfans. Tel est le desir qu'on reconnoit en eux des loüanges; la crainte du dès-honneur; l'inclination à la Patience, à la Prudence, ou à la Misericorde. Mais ce sont seulement des semences de Vertus, & non pas des Vertus veritables.

Enfin il faut observer que la Vertu Morale étant une habitude, elle ne s'acquiert que par accoutumance, & par la pratique de plusieurs actions reiterées. Plusieurs tiennent neanmoins, qu'on peut faire une action avec tant d'ardeur & de courage, qu'elle sera suffisante toute seulement pour produire une habitude de Vertu. Tant y a que cet axiome

demeure constant, que la Vertu consiste en l'action.

On dit aussi ordinairement que la Vertu gît en la médiocrité, & en un certain milieu, que l'Ecole enseigne n'être pas d'Arithmetique, mais de Geometrie; où, qui n'est pas numerique, mais équitable; ni de la chose, mais de la raison. Les proportions d'Arithmetique & de Geometrie, dont la premiere consiste en l'égalité, & la seconde en la dignité, demandent une longue explication. Mais cela veut dire qu'encore qu'une Vertu soit toûjours entre deux vices contraires, comme la Liberalité entre l'Avarice & la Prodigalité, la Vaillance entre la Timidité, & la Temerité; elle n'en est pas toûjours également distante: Et que le milieu Moral, où l'on considere la Vertu comme dans son thrône, & qui est entre l'excès & le defaut, se prend, eu égard au tems, au lieu, & aux personnes. On le voit dans la Temperance, où ce qui suffit à un homme pour le boire, ou pour le manger, est trop peu à un autre. Et dans la Vaillance, où une action genereuse à l'égard d'un simple Soldat, seroit une témerité la considerant dans un General d'armée.

Medium rei, & medium rationis.

Il est fort important d'observer ces trois preceptes generaux. Le premier, De s'écar-

ter davantage de l'extremité la plus éloignée d'une Vertu, comme par exemple de la Coüardiſe, que de la Temerité, parce que celle-là ſemble plus contraire que l'autre à la Vaillance. Le ſecond, De fuïr de même l'extremité vicieuſe où nous ſommes portez de nôtre nature, comme l'Avarice ſi nous y avons de l'inclination en nous approchant aucunement, & pour un tems de la Prodigalité. Le troiſiéme, De frequenter les hommes de Vertu, & de ſe plaire en leur compagnie, afin de contracter inſenſiblement cette reſſemblance qui eſt prèsqu'inévitable dans la converſation, ſoit pour le mal, ſoit pour le bien.

Venons aux Vertus particulieres, & commençons par celles qu'on nomme Cardinales, c'eſt à dire Principales, & d'où dépend toute la bonté, & l'honnêteté de nos mœurs. Quelques Philoſophes ont voulu qu'il n'y eut qu'une ſeule Vertu, qui reçeut divers noms ſelon ſes divers objets, & ſes actions differentes. Mais nous ſuivrons l'opinion commune qui les diſtingue, & qui eſt apparemment la meilleure; comme nous l'avons fait au ſujet des Paſſions contre ceux qui ſur un ſemblable pretexte les vouloient toutes confondre avec celle d'Amour.

De ces quatre Vertus Cardinales, la Prudence régle l'Entendement; la Justice, la Volonté; la Temperance, l'Appetit concupiscible; & la Force, l'Irascible.

## CHAPITRE XIII.

### *De la Prudence.*

Il y a une Prudence naturelle qui nait avec nous, qui nous est commune avec les animaux, & qui n'étant proprement qu'un instinct de Nature, ne peut pas être nommée Vertu. Ce n'est pas aussi de cette Prudence que traite la science des Mœurs, mais de celle qu'elle considere comme Intellectuelle à l'égard à son sujet, puisqu'elle reside dans l'Entendement; & comme Morale à raison de son objet, parce qu'elle s'occupe à la conduite des actions qui dépendent de nôtre Volonté.

Cette Prudence Morale s'acquiert avec le tems, & par divers moiens, qui dépendent en partie de l'étude, & bien plus de l'experience. Elle se definit, une habitude de l'Entendement, qui prescrit à l'Appetit les moiens honnêtes, & commodes pour arriver à une bonne fin. Ciceron s'est contenté de la nommer l'Art de bien vivre. *Lib. 5. de fin.*

C'eſt donc une vertu qui ſemble tenir le milieu entre les Vertus Morales & les Intellectuelles, ou celles de l'Entendement, & celles de la Volonté. Mais quoiqu'il y ait des Auteurs qui font difficulté là deſſus de la mettre au rang des Morales, il eſt très-à-propos de ſuivre l'opinion contraire qui eſt la commune, puiſque toutes les Vertus ont beſoin de la Prudence pour leurs operations, d'où vient qu'Apollophane ne faiſant qu'une ſeule Vertu, les nommoit toutes des Prudences diverſifiées.

*Diog. Laërt. in Zen.*

Les regles de la Prudence ſont infinies, en voici les principales.

1. Ne faire jamais rien ſans ſe propoſer une bonne fin avec ce beau mot, *cui bono?* Et chercher les moiens les plus courts, & les plus faciles pour y parvenir.

2. N'entreprendre rien au deſſus de ſes forces, dont il faut connoitre la portée. On dit de ceux qui en uſent autrement, qu'ils ont le cœur plus grand que le cerveau, c'eſt à dire plus de courage que de Prudence. La Nature doit être ſuivie, qui forme ces deux parties en même tems, & dans leurs juſtes proportions.

3. Ne ſe méler que de ſes affaires, ſi l'on

n'eſt appellé à celles des autres, & qu'on y puiſſe ſervir.

4. Ne paroitre pas trop fin, ſe gouvernant toûjours ſelon le tems, le lieu, & les perſonnes. Il y a des heures, où c'eſt être imprudent que de faire l'aviſé; & des ſaiſons de Bacchanales, où les plus ſages imitent les fous.

5. Tenir pour conſtant qu'on ſe peut tromper, & ne s'aſſurer pas trop ſur ſon premier raiſonnement. *Nemo mortalium omnibus horis ſapit*, dit Pline l'ainé fort judicieuſement.

6. N'executer jamais les déliberations de la nuit, où toutes choſes paroiſſent plus grandes qu'elles ne ſont, ſi l'on n'approuve encore le jour les mêmes déliberations.

7. Devant toute réſolution ſe ſouvenir du paſſé, conſiderer le preſent, & prévoir le futur. Car la Prudence ſait ſe prévaloir de toutes les trois parties du tems.

8. Ne loüer jamais demeſurément perſonne; excuſer les fautes des autres; & ne ſe priſer, ni mépriſer jamais ſoi-même.

9. Ne parler guéres, ſi ce qu'on doit dire ne vaut mieux que le ſilence; c'eſt la maxime d'un Ancien. Il faut fuïr pourtant un ſilence opiniâtre & déſobligeant. Mais il n'eſt pas défendu de ſe prévaloir d'un ſilence

modeſte, *ajutarſi col ſilentio*, comme dit l'Italien.

10. Témoigner de la bonne volonté à tout le monde, & ne ſe lier d'étroite amitié qu'avec peu de perſonnes. Qui a beaucoup d'amis n'en a point.

11. Ne mépriſer qui que ce ſoit, tenant pour aſſuré que comme il n'y a point de petits ennemis, il n'y a point auſſi d'homme ſi chetif qui ne puiſſe rendre parfois un grand ſervice. La moindre Souri peut ronger l'attache d'un Lion.

12. N'entrer que rarement en conteſtation, & comme par force lorſqu'on y eſt obligé; témoignant qu'on cherche plus la verité, que la victoire.

13. Allant rondement en toute affaire, & ne mentir jamais, d'où dépend tout le credit de la vie civile; bien qu'on puiſſe taire beaucoup de choſes, & en diſſimuler d'autres. C'eſt ce que pratiquoit le Cardinal de Tournon, qui fit prononcer à l'Empereur Charles-Quint, qu'il ne ſe défioit pas de ce que diſoit ce Prelat, mais de ce qu'il ne diſoit pas.

14. N'entreprendre jamais de reformer le monde, ni de combattre contre le ſiecle, ou l'on

l'on paroit toûjours ridicule devant ceux qui ſont juges & parties.

Ce ſont les principaux aphoriſmes de la Prudence particuliere, que quelques-uns nomment monaſtique; l'œconomique en a d'autres, la politique ſe prevaut auſſi des ſiens; & la militaire n'en manque pas non plus, qui regardent la conduite du Capitaine & du Soldat. Car il y a de pluſieurs ſortes de Prudence. Mais la ſcience des Mœurs ne preſcrit que ceux du premier ordre, où nous nous ſommes arrêtez.

## CHAPITRE XIV.

### *De la Juſtice.*

SI la Prudence a le premier rang entre les Vertus Morales, parce qu'elle les regle toutes; la Juſtice merite le ſecond, comme celle qui s'occupe au bien commun, qu'on conſidere toûjours devant le particulier.

La Juſtice ſe définit une habitude de la Volonté, qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient. Cela ſe regle par la Loi, qui eſt ou naturelle, ou poſitive; & la poſitive, ou divine, ou humaine. Le droit qui nait de la Loi ſe diviſe en droit de Nature, droit des Gens, & droit Civil.

L'on diviſe auſſi la Juſtice en generale, ou univerſelle, qu'Ariſtote dit contenir en ſoi

toutes les autres Vertus : & en particuliere, qui eſt moins étenduë, & comme une partie de la premiere.

Cette derniere Juſtice eſt de deux ſortes, ou Diſtributive, ou Commutative. La Diſtributive ſe rend par cette proportion Geometrique dont nous avous déja parlé, qui conſidere la dignité des ſujets ou des perſonnes, ſoit pour la punition, ſoit pour la récompenſe. La Commutative s'exerce par proportion d'Arithmetique qui conſiſte en l'égalité.

Il faut garder la Juſtice à l'égard de Dieu, en lui rendant le culte qui lui eſt dû; à l'égard du prochain, ne lui faiſant jamais ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait; & à l'égard de nous-mêmes, aiant un ſoin raiſonnable des deux parties qui nous compoſent.

Par le droit de nature, l'on honore pere & mere, l'on conſerve ſa poſterité, & l'on rend à chacun ce qui eſt ſien. Cela eſt ſi naturel, qu'on en remarque l'uſage parmi beaucoup de bêtes.

Selon le droit des gens ou des Nations, les Ambaſſadeurs ſont inviolables: on diſpoſe du bien & des perſonnes de ceux contre qui on eſt en guerre ouverte : Et l'on n'oſeroit s'approprier les choſes ou publiques, ou ſacrées.

Le droit Civil dépend de l'obſervation des

coutumes particulieres, ou des Edits & Ordonnances du Souverain.

Le Souverain ſeul eſt au deſſus de la Loi humaine, parce que c'eſt lui qui la fait. Mais il ne laiſſe pas de s'y ſoûmettre prèsque toûjours volontairement.

Le fondement du droit Civil, & de celui des Gens, eſt le droit de Nature. De ſorte que ſi les premiers s'en éloignent, & qu'ils ſoient contraires à l'Equité & à l'Honnêteté naturelle, ils doivent être corrigez ſur ce droit primitif, qui eſt conforme à la Volonté Divine.

## CHAPITRE XV.

### *De la Force, ou grandeur de courage.*

IL y en a qui mettent la Temperance devant la Force de l'Eſprit, ou Magnanimité, parce que la Temperance modere l'Appetit Concupiſcible, ſans lequel l'Iraſcible regi par la Force ne ſeroit point émû; & d'autant que nôtre Volonté doit plûtôt s'abſtenir du mal, que faire le bien. Mais d'autres en uſent tout au rebours, & mettent la Force la premiere comme beaucoup plus noble, fondez ſur ce qu'il eſt plus glorieux de faire par ſon mouvement une bonne action, que d'en éviter ſimplement une mauvaiſe, ſelon que la Temperance le preſcrit. Auſſi que le bien aiant na-

turellement la priorité du tems avec celle de la dignité, la Vertu qui le suit, doit être preferée à une autre qui ne vise qu'à s'éloigner du mal. Car quoique la fuite de ce même mal soit parfois la premiere dans l'execution, si est-ce que le bien precede toûjours dans l'intention; nôtre Volonté ne s'écartant des choses mauvaises, qu'en se proposant comme un bien l'avantage qui lui en revient. Ces raisons nous font embrasser la derniere opinion, & donner ce Chapitre à la Force, prise pour cette *Fortitudo* des Latins, que nous exprimons ordinairement en François par les termes de Magnanimité, de Vaillance, & de Grandeur de courage.

Cette Force est une habitude de la Volonté, qui nous fait exposer hardiment au peril & à la peine, lorsque nôtre devoir nous y oblige. Elle a pour cela deux parties, l'une qui regarde l'aggression ou l'entreprise hardie des choses terribles, & l'autre la patience à souffrir courageusement les douloureuses; *agere, & pati.* Et d'autant que la Mort est ce que la Nature abhorre le plus, & ce qui nous épouvante davantage, les Philosophes ont tous mis le souverain degré de la Force, ou du Courage, au mépris de la mort. Comme ils ont déterminé que cette Vertu agissoit

avec plus de gloire & de merite en souffrant qu'en entreprenant.

Le milieu où consiste la Magnanimité, est entre la Temerité, & la Poltronnerie, s'éloignant des extremitez vicieuses de l'Audace, & de la Timidité.

Son objet formel est l'honnêteté, de sorte que la Vaillance, qui n'a pour motif que l'ambition, l'avarice, la vengeance, la crainte, ou la necessité, n'est, à le bien prendre, qu'une fausse Vaillance, & l'image trompeuse de cette Vertu. La Grandeur de courage qui paroit au Pilote dans une tourmente à cause de son experience, n'est pas même une veritable Force Morale : Et beaucoup moins le mépris de celui que le même peril ne touche point, parce qu'il l'ignore. Il en faut dire autant de ceux qui paroissent hardis à la guerre, lorsqu'ils pensent avec credulité avoir quelque caractere, ou quelque arme enchantée capable de les preserver. Car ils sont éloignez de la Valeur dont nous parlons, s'il est veritable qu'elle n'ait pour principe ni pour fin que l'honnêteté.

Il faut bien se garder sur tout de prendre pour les plus Vaillans ceux qui se jettent avec le plus de transport & de colere dans leurs entreprises. Cela témoigne plûtôt une foibles-

ſe d'eſprit, qui rend les enfans plus enclins, & les femmes plus ſujettes ordinairement à ſe courroucer, que les hommes; de même que les petits chiens abaïent, & s'irritent plûtôt, que les Mâtins, ni les Dogues. La force du corps paroit à porter les plus peſans fardeaux ſans ſe plaindre ; & celle de l'Eſprit à ſupporter les injures & les travaux ſans paſſion, agiſſant avec courage par le ſeul mouvement de l'honneur.

Comme la Vaillance eſt la plus éclatante, & la plus pompeuſe de toutes les Vertus, il n'y en a point qui ſoit plus propre à un grand Prince ; qui ne peut que difficilement maintenir ſa dignité ſans la reputation d'être Vaillant. C'eſt la Vaillanee ſeule qui donne les triomphes, & qui rend immortel le nom des Ceſars, & des Alexandres. Mais il ſembleroit, ſi j'en diſois davantage que je vouluſſe porter à la Generoſité un Prince à qui je ſai qu'elle eſt naturelle.

## CHAPITRE XVI.

### *De la Temperance.*

ENCORE que la Temperance tienne ici le dernier rang entre les Vertus Cardinales, & qu'elle leur cede en dignité : il n'y en a pas une pourtant qui lui puiſſe être prefe-

rée si l'on regarde la necessité, puisque la santé tant du corps que de l'esprit dépend d'elle absolument.

Elle se définit une habitude de la Volonté, qui modere les voluptez du corps, & sur tout celles du Gout & de l'Attouchement. Je dis sur tout, parce qu'en effet il y a une certaine intemperance qui regarde les trois autres sens, bien que moins proprement. Car combien en voions-nous pour ce qui touche la vuë, qui sont intemperans dans la recherche des Tableaux, & de toute sorte de meubles precieux? N'y en a-t-il pas d'autres qui se rendent esclaves de leurs oreilles, par la passion qu'ils ont pour la Musique, à laquelle ils se laissent emporter plus que leur condition ne leur permet? Et ne s'en trouve-t-il pas encore, à l'égard de l'Odorat, qui sont blamables dans leur excessive recherche des parfums & des senteurs, qu'ils ne sentent prèsque plus par un trop frequent usage? Mais d'autant que ces Voluptez qui se prennent par les yeux, par l'ouïe, & par le nez, touchent l'esprit aussi bien que le corps, & ne nuisent ni à l'un, ni à l'autre, comme sont celles du Gout, & de l'Attouchement, dont d'ailleurs les bêtes participent aussi bien que nous; cela est cause qu'à le prendre exactement & selon

Ariſtote, la Temperance ne regarde que ces deux Sens derniers, de qui elle réduit les plaiſirs à une raiſonnable mediocrité.

Quand la Temperance s'occupe à regler le manger, dont elle retranche l'excès, elle ſe nomme Abſtinence, & à l'égard du boire, qu'elle limite à la ſoif naturelle, on l'appelle Sobrieté; quoique ces termes ſe confondent aſſez ſouvent, principalement en nôtre Langue. La Chaſteté, la Continence, & la Pudicité, ſont les parties de la Temperance qui moderent les tranſports de la Chair, & qui repriment les deſirs trop violens de la Volupté qui nait de l'Attouchement.

L'on peut étendre auſſi la Temperance à brider le trop grand Appetit de gloire que donne une ambition effrenée, & alors elle s'appelle Humilité; Ou à s'oppoſer à l'exceſſive ardeur de ſavoir, puiſque, comme dit cet Ancien, *literarum quoque intemperantia eſt*, il peut y avoir même de l'intemperance aux lettres & aux études, ſoit en la quantité, ſoit en la qualité, quand nous les faiſons, ou préjudiciables à la ſanté par leur longueur & aſſiduité trop grande, ou condannables ſur des ſujets défendus, & plus propres à corrompre l'eſprit, qu'à l'inſtruire.

La Temperance n'eſt pas ennemie des Vo-

luptez, mais elle les regle, & en ôte les dèſordres ſeulement. Auſſi ne ſont-elles pas mauvaiſes de leur nature, mais elles ont beſoin de temperament. Il n'eſt pas défendu de prendre plaiſir au boire, au manger, & au jeu, pourvu que ce ſoit avec moderation. Quelle honte à ceux qui ne vivent, ce ſemble, que pour boire, manger, & jouër! au lieu qu'on ne doit manger, boire, ni jouër, que pour vivre. Ces choſes ſe peuvent faire licitement avec volupté, moiennant qu'elles ne ſe faſſent point pour la volupté.

L'utilité de la Temperance eſt telle, qu'elle prolonge la vie, l'exemte de maladies, aiguiſe l'eſprit, fortifie la memoire, rend le corps plus vigoureux juſques dans la vieilleſſe, & nous donne outre le dormir plus tranquille, des Songes même plus honnêtes; c'eſt pourquoi les Pythagoriciens faiſoient profeſſion de ſe conſiderer, ou, pour uſer de leurs propes termes, de ſe mirer dans leurs Songes.

Mais il faut noter que celui qui n'eſt Temperant que pour poſſeder ces avantages, ou pour éviter les maux, & les diſgraces que cauſe l'Intemperance, n'eſt pas, à parler exactement & ſelon la Philoſophie, abſolument Temperant. *Ariſtot. lib. 1. magn. mor. c. 22.* Car la Vertu de Temperance, non plus que les autres, n'a pour but, ni pour motif principal

que l'honnêteté, qui possede seule le privilege de rendre nos actions vertueuses.

## CHAPITRE XVII.

### *Du Vice, & du Peché.*

COMME les Vertus subalternes, & qui dépendent des quatre Cardinales, ont été touchées aux Chapitres precedens, ce qui suffit pour les reconnoitre: C'est assez aussi dans cette petite Morale d'un seul Chapitre pour les Vices qui leur sont opposez, tant parce que nous les avons tous remarquez, soit en parlant des Passions, soit en traitant des Vertus, qu'à cause que la doctrine des contraires a cela de propre, que la conoissance de l'une envelope prêsque necessairement celle de l'autre.

De fait nous avons déja donné au Chapitre douziéme la définition du Vice sur celle de la Vertu, en renversant la medaille, puisqu'il n'est rien qu'une habitude de la Volonté qui nous fait agir contre la raison, ou qui nous porte à des actions déraisonnables. Certes, quiconque aura reconnu la beauté de la Vertu, s'imaginera aisément la laideur du Vice, & n'aimera jamais l'une, sans avoir une extréme aversion de l'autre.

Il y a pourtant cela de commun entre la Vertu, & le Vice, que celui-ci commence,

& l'autre acheve par le plaiſir. Mais la joie qui procede du Vice eſt fort courte, & celle qui ſuit la Vertu demeure éternellement.

Le Vice, le Peché, & la Malice, ſont differens, en ce que le Vicè, comme nous venons de voir, ſe prend pour l'habitude; le Peché, pour l'acte; & la Malice pour la deformité qui reſulte de l'un & de l'autre.

Nous reconnoîtrons donc les actions vicieuſes, en diſtinguant les Pechez.

Leur premiere diviſion eſt en peché originel, connu par nôtre ſeule Theologie, & en peché actuel; celui-là dépend de nôtre permier Pere, celui-ci dépend de nous.

La ſeconde diviſion eſt du peché actuel, en mortel, & veniel. Le mortel nous détournant du Createur vers la creature, nous prive de la Grace de Dieu; le veniel nous en rend moins dignes.

La troiſiéme diviſion eſt en peché de commiſſion, qui deſigne une dèſobeïſſance à un commandement negatif ou prohibitif, & en peché d'omiſſion, qui conſiſte dans l'inobſervance d'un precepte affirmatif & de commandement.

La quatriéme diviſion eſt en peché de parole, de fait, & de deſir; ou de la bouche, de l'œuvre, & du cœur.

La cinquiéme diviſion, priſe de S. Paul, eſt en peché charnel, & peché ſpirituel.

La ſixiéme diviſion eſt en peché commis contre nous-mêmes, contre nôtre prochain, & contre Dieu.

La ſeptiéme diviſion eſt en peché d'ignorance, d'infirmité, & de malice.

La huitiéme diviſion a ſept membres qui conſtituent les ſept pechez vulgairement nommez mortels, ou plûtôt capitaux. C'eſt le fait d'un Theologien Caſuiſte de les expliquer; & celui d'un homme ſage de s'en éloigner comme de dangereux écueils.

Tant y a que ces diſtinctions & diviſions montrent bien l'abſurdité du paradoxe des Stoïciens, qui vouloient que tous les pechez fuſſent égaux, ſans en reconnoitre de plus criminels les uns que les autres.

Le Peché tire ſon origine Latine, ſelon quelques-uns, des bêtes brutes, *peccatum à pecore*, parce que l'homme qui peche, s'approche de la bête, au même tems qu'il s'éloigne de la raiſon. Si l'étymologie n'eſt vraie, la Moralité peut s'appuier ſur une ſimple alluſion.

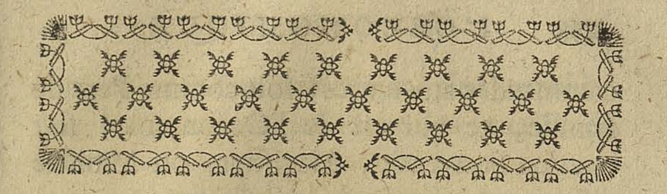


# IV.

# L'OECONOMIQUE

# DU

# PRINCE.



# L'OECONOMIQUE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la science Oeconomique.*



SIRE,

La Morale, qui est la science des Mœurs se divise en trois parties. Dans la premiere, qui se nomme Ethique ou Morale par excellence, & sur la quelle VÔTRE MAIESTE s'est déja entretenuë, nous apprenons à nous gouverner nous-mêmes par les regles de la Raison. Il y a deux autres parties qui suivent naturellement celle-là, dont l'une est l'Oeconomique, & l'autre la Politique.

Cet ordre est fort naturel, puisque c'est une chose du tout necessaire qu'un homme sache se gouverner soi-même devant que de

commander aux autres; ſoit comme Pere de famille, ce qui eſt de l'Oeconomie; ſoit comme Souverain, Magiſtrat, ou Miniſtre d'Etat, ce qui regarde la Politique.

Ainſi comme l'Oeconomie doit marcher après la Morale, elle doit d'ailleurs preceder la Politique, dautant que les Maiſons particulieres & les Familles ſont devant les Villes & les Polices. Auſſi qu'on ne preſume pas qu'une perſonne incapable de bien ordonner ſon domeſtique, doive reüſſir dans le gouvernement public. Les Romains ſe moquerent d'un Senateur qui diſcouroit de la neceſſité, & des moiens de faire la paix, parce que ſa maiſon étoit pleine de trouble, & lui en divorce avec ſa femme & ſes enfans. Demarathus Corinthien voulut de même rendre ridicule le Roi Philippe de Macedoine, qui témoignoit en public de ſouhaiter que le gouvernement de la Grece fut tranquille, lui reprochant que ſon diſcours n'avoit nul rapport avec les diſcordes de ſon Palais, qu'il laiſſoit croitre ſans beaucoup ſe ſoucier de les terminer. Et nous liſons dans Herodote, que les Pariens qui corrigerent les dèſordres de la ville Milet, ordonnerent qu'elle fût poſſedée & gouvernée par ceux qu'ils trouverent avoir été bons Peres de famille dans campagne, comme

*Lib. 5. Terpſic.*

comme vrai-semblablement plus capables que les autres de ménager les interêts de l'Etat.

Or la Science Oeconomique, est celle qui donne les loix necessaires pour bien gouverner une famille, afin d'y vivre heureusement; ce que l'étymologie du mot Oeconomie, qui est Grec, semble enseigner précisément.

Et comme la felicité particuliere est la fin de la Morale, que VOTRE MAIESTE' a déja considerée; le bonheur de la famille est aussi le but de l'Oeconomie, & le bien general, avec la conservation de l'Etat, sont ce que les Politiques se proposent dans tous leurs raisonnemens, & où doivent viser toutes leurs actions.

## CHAPITRE II.

### *Des parties principales de l'Oeconomie.*

TOUTE la conduite d'une famille dépend principalement des devoirs reciproques, qui sont premierement entre le Mari & la Femme: secondement entre le Pere & les Enfans: troisiemement entre le Maitre & les Serviteurs. La premiere societé qui est la conjugale, a son rapport au gouvernement

Ariſtocratique, le commandement du Mari ſur ſa Femme devant être beaucoup plus moderé que les deux autres. Celui du Pere ſur les Enfans eſt Monarchique, c'eſt pourquoi les Rois ſont nommez Peres du peuple. Et celui du Maitre ſur ſes ſerviteurs, eſt pleinement Seigneurial & Deſpotique, parce que la raiſon veut qu'il ſoit beaucoup plus abſolu que les deux autres.

Le Mariage a ſon fondement dans la Nature, qui accouple les autres animaux; c'eſt pourquoi il eſt utile & neceſſaire. L'amitié & la foi doivent être reciproques entre le Mari & la Femme. Mais il eſt juſte que la conduite, la protection & l'acquiſition viennent du premier; l'obeiſſance, la complaiſance, & la conſervation des choſes acquiſes, ſont du devoir de la femme.

Le pouvoir du Pere ſur ſes enfans a été reconnu comme naturel par toutes les Nations. Les Romains & aſſez d'autres peuples ont eu le droit de vendre leurs enfans juſqu'à trois fois, & même de les faire mourir; Mais la douceur du commandement paternel, tout Monarchique qu'il eſt, a ſon fondement auſſi dans la Nature. Le droit divin d'ailleurs qui oblige les enfans à toute ſorte de reſpect, & qui pour

cela leur promet la recompenſe d'une longue vie, avertit d'un autre côté les Peres de ne pas contriſter leurs enfans, par des traitemens trop ſeveres & trop mortifians.

La ſujétion du ſerviteur à ſon Maitre pourroit ſembler moins naturelle à ceux qui ſoutiennent que nous naiſſons tous libres. Car ils diſent, que c'eſt pour cela qu'on remettoit autrefois les ſerviteurs dans une apparence de liberté durant les Saturnales, pour ſignifier qu'aux premiers tems ſous Saturne la ſervitude n'étoit pas encore établie. Et neanmoins, ſans parler des Eſclaves introduits par le droit des Gens, l'opinion d'Ariſtote eſt très-veritable, qu'on voit beaucoup de perſonnes qui ſemblent n'avoir été produites au monde que pour y ſervir les autres, tant il y a ſouvent de difference d'homme à homme, ſoit à l'égard de la conformation du corps, ſoit pour ce qui touche les fonctions de l'eſprit. Cela préſuppoſé, l'autorité des Maitres ſur leurs ſerviteurs s'appuie encore ſur le droit naturel, outre qu'il s'enſuit de là, qu'il n'eſt pas moins avantageux aux uns de ſervir, n'étans pas capables de ſe gouverner, qu'aux autres de leur commander. Les Loix Oeconomiques reglent l'une & l'autre condition, montrant jusqu'où doit aller l'humanité des

Superieurs, & la ſubmiſſion de ceux qui les ſervent.

## CHAPITRE III.

*Des Loix Oeconomiques, en ce qui touche principalement l'acquiſition, la conſervation, & la diſpenſation des biens.*

SIRE,

L'Oeconomie a beaucoup de Loix qui ne regardent point VOTRE MAIESTE'. Elle préſcrit mille ſoins qui ne doivent être pris que par des hommes de condition ordinaire. Vous avez des Officiers qui ont égard à la diſpoſition, & à l'uſage de vôtre Louvre & de vos Palais. De ſorte qu'il n'y auroit point d'apparence d'arrêter VOTRE MAIESTE' ſur beaucoup de choſes que la ſcience Oeconomique fait obſerver touchant cela. Mais il ne s'enſuit pas pourtant que toutes les Maximes de cette même ſcience ſoient indignes de l'attention d'un Grand Prince, puiſqu'elles lui peuvent être utiles; & ce n'eſt pas à dire qu'il n'y en puiſſe avoir quelques-unes dont les plus renommez Monarques n'aient pas fait difficulté de ſe prévaloir. Il faut choiſir celles qui ſont de cette derniere nature, afin qu'en remarquant jusqu'où ſe portent ici les

ſpeculations Philoſophiques, VOTRE MAJESTE' ne s'y arrête pas inutilement.

Alexandre le Grand aiant envoié viſiter les Bracmanes de l'Inde Orientale, qui ſont les Bramins d'aujourd'hui, leur Chef nommé Mandanis dit à ſon Deputé entre autres choſes cette ſentence Oeconomique, Que la meilleure & la plus éſtimable de toutes les Maiſons étoit celle qui ſe paſſoit le plus aiſement des choſes ſuperfluës. Encore que les Cours des Princes ne puiſſent pas être abſolument reglées là deſſus, ſi eſt-ce qu'il leur importe merveilleuſement qu'une certaine meſure borne le nombre de leurs Officiers. Comme les animaux qui ont le plus de pieds, ne ſont pas ceux qui cheminent le mieux; les hommes, de quelque qualité qu'ils ſoient, qui ont le plus grand nombre de ſerviteurs, ne ſont pas les mieux ſervis. Aprés un certain nombre le reſte embaraſſe plus qu'il ne profite. Une cinquiéme roué ne peut être ajoutée à un chariot ſans lui nuire, tant s'en faut qu'elle lui ſoit utile. Et ceux qui ont eu ſix doits à la main, s'en ſont toûjouts trouvez plûtôt incommodez qu'autrement.

Les Souverains auſſi bien que les particuliers doivent faire état des perſonnes induſtrieuſes, comme beaucoup plus capables de les

ſervir chez eux, & ailleurs où ils les voudront emploier. Alyattes Roi de Lydie, aiant rencontré une femme étrangere du païs de Thrace, qui portant une cruche d'eau ſur la tête, filoit des mains, & de plus ramenoit de l'abreuvoir un cheval dont la bride étoit attachée à ſa ceinture, envoia des Ambaſſadeurs à Cotys Roi de Thrace pour avoir permiſſion de faire venir une Colonie de ce païs-là, puiſqu'il produiſoit des perſonnes ſi laborieuſes & ſi induſtrieuſes tout enſemble.

C'eſt une maxime Oeconomique, que le vrai moien de s'enrichir ne dépend pas tant d'acquerir beaucoup, que de ne faire point d'exceſſives dépenſes. Et ce qui me fait croire que cette maxime peut être avantageuſe aux Rois mêmes, c'eſt que je vois dans l'Hiſtorien Dion Caſſius, que Mecœnas, le plus autoriſé des Romains auprès de l'Empereur Auguſte, ne craint point de s'en ſervir pour porter ce puiſſant Monarque à ménager les deniers de ſon Epargne, qui comprenoit de ce tems-là le revenu de preſque toute la Terre. Les grands threſors neceſſaires à la conſervation d'un Empire, ne s'acquierent pas tant, lui dit-il, en recevant beaucoup de toutes parts, qu'en retranchant le luxe inutile, & la dépenſe ſuperfluë; *divitiæ magnæ non*

*tam multa accipiendo, quàm non multos sumptus faciendo, colliguntur.* VÔTRE MAIESTE' fera mieux son profit de ce Latin que du Grec de Dion.

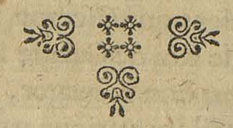
Il faut tenir cette autre maxime pour très constante dans la famille même des Rois, que la negligence à prendre les soins necessaires à l'égard de sa conduite, donne beaucoup plus de peine, & est incomparablement plus laborieuse, que toute la diligence dont il est à propos que son Chef use pour la faire bien aller. *In re familiari laboriosior est negligentia, quàm diligentia.* L'œil du Maitre engraisse son cheval, & le pied du même Maitre, à ce que portent les preceptes d'Agriculture rend ses terres plus fertiles. Mais il est encore plus certain que la connoissance que prend de ses affaires un Pere de famille, de quelque condition qu'il soit, contribuë autant à la faire prosperer, que le mépris ou la negligence de s'en bien informer lui peut être prejudiciable.

Je sai bien que la frugalité des particuliers ne peut pas avoir lieu dans la Maison des Rois. Et je me souviens que Ciceron se sentant obligé de louer le Roi de Galatie Dejotarus d'être frugal & fort bon ménager, reconnoit au même tems qu'il lui attribue par là une vertu privée, plutôt que Roiale & d'une personne

de sa condition. Mais cela n'empêche pas que les plus grands Princes ne puissent fort utilement pour le bien de leurs Etats prendre connoissance de la conduite de leur Maison, & en retrancher les abus. C'est ce que sçut très-bien pratiquer Henry III. Roi de Castille, après s'être vû reduit par le mauvais ménage de ses prédecesseurs à une necessité telle, que j'ai presque honte de dire après le Pere Mariana, & les autres Historiens d'Espagne, qu'il fut contraint pour diner dans Burgos au retour d'une chasse, de mettre un de ses manteaux en gage, au même tems que les Grands de sa Cour faisoient fort bonne chere.

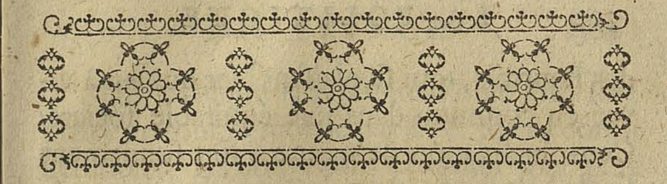
*Lib. 9. c. 14.*

En tout cas, SIRE, il étoit bon que VOTRE MAJESTÉ sçut sommairement en quoi consistoit cette seconde Partie de la Morale, qu'on nomme Oeconomique, afin de passer plus commodement, & plus selon les regles, à la troisiéme Partie, qui est la Politique, dont le sujet se trouvera d'autant plus important, qu'il est plus étendu, & plus relevé.



V.

# LA POLITIQUE DU PRINCE.



# LA POLITIQUE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De la Politique en general.*


IRE,

Après les deux premieres Parties de la Morale, dont l'une enseigne à se regler soi-même & l'autre à être bon Oeconome, c'est à dire à conduire une famille comme il faut, la troisiéme Partie suit, qui est la Politique, ou la Science de bien gouverner.

C'est une Science qui est si naturelle à l'homme, & qui lui convient si bien, que selon l'observation d'Aristote, il n'y a point d'animaux, quoiqu'on dise des Abeilles &

des Fourmis, qui se plaisent tant que lui à vivre en commun dans une équitable societé. Cette inclination de nature a son fondement sur le bien que toutes choses recherchent, & qui est d'autant plus grand & plus à éstimer, qu'il est plus general. Or le bien de chaque particulier, & celui des familles, dependant absolument de celui de l'Etat qui comprend les deux autres, il ne faut pas s'étonner si nôtre pente naturelle nous porte vers ce dernier, & nous le fait desirer.

Le prix, & la dignité de la Politique, sont rendus manifestes par là. Car puisque toute nôtre felicité n'a rien de solide, & ne peut subsister sans celle de l'Etat, on ne sauroit trop estimer une science qui nous apprend à le faire prosperer, en nous donnant les regles de sa conduite. Elle a d'ailleurs cet avantage sur toutes les autres professions, que leurs fonctions ne se peuvent faire sans son aide; la Theologie même, qui semble tenir le premier rang entre elles, aiant besoin d'appuier le repos de ses contemplations sur l'autorité des Loix Politiques. En effet, il n'y a Art ni Science qui ne perissent dans les desordres d'un Etat, & la Religion même a besoin qu'il subsiste pour la conservation de ses Autels.

Mais quoique la Politique doive être fort prisée de tout le monde par de si fortes considerations, les Souverains pourtant sont plus obligez que personne d'en faire cas, & de la cultiver soigneusement, puisque Dieu leur aiant commis le gouvernement des Peuples, ils ne sauroient s'en bien acquiter que par son moien. VOTRE MAJESTE' prendra garde aussi, que ces mêmes Souverains aiant plus d'interêt que le reste des hommes dans la subsistence de l'Etat, vû le rang qu'ils y tiennent, ils doivent par consequent s'appliquer, avec un soin & une attention du tout extraordinaire, à prendre toute la connoissance possible d'une Science qui leur importe si fort, & qu'on peut dire être de leur propre métier.

## CHAPITRE II.

*Des trois sortes d'Etats, & de Gouvernemens.*

IL y a trois formes principales de Souverainetez, ou trois façons differentes de gouverner les Etats. La premiere se nomme Monarchie, c'est à dire le commandement d'un seul: La seconde Aristocratie, qui dépend du pouvoir de peu de personnes; & la troisiéme Democratie, où le peuple a toute l'autorité. Quand la premiere se corromt, elle dégénére en Tyrannie; le vice de la seconde,

eſt l'Oligarchie; & celui de la troiſiéme s'appelle Ochlocratie, où la ſeule populace peut tout au préjudice du bon & conſiderable Bourgeois. L'on voit parmi les animaux des marques de ces trois ſortes de Gouvernemens, puiſque les Abeilles reconnoiſſent un Roi, que les Grues, dit-on, vivent Ariſtocratiquement & que les Fourmis ſe gouvernent comme dans un Etat populaire.

Quoiqu'il en ſoit, tous les Philoſophes ont reconnu le commandement Roial, ou Monarchique pour le plus ancien de tous, comme il eſt apparemment le plus digne, eu égard à ce que Dieu s'en ſert dans la conduite du Monde, qui paroit toute Roiale. Et Ariſtote non content de lui donner ces avantages, prouve encore ſon excellence par la conſideration de ce qu'il n'y a point de corruption pire ni plus grande que celle des choſes les plus parfaites. Car puiſque la Tyrannie, par la confeſſion de tous les Politiques, eſt le plus condannable de tous les déreglemens d'Etat il s'enſuit, dit-il, que la Royauté d'où elle tire ſon origine, doit être le plus parfait commandement dont l'on puiſſe uſer.

Mais il y a plus de deux mille ans que cette queſtion a été decidée par ces Seigneurs de Perſe, qui au nombre de ſept conſulterent

après la mort du ſuppoſé Smerdis, quelle forme de gouvernement ils établiroient pour la meilleure. Otanes prononça tout ce qu'il pût contre la Monarchie en faveur de la Democratie; Megabyſus tint le parti de l'Ariſtocratie: & Darius ſuivi des quatre autres l'emporta ſur les premiers, faiſant préferer la Monarchie comme la plus excellente de toutes les Souverainetez, ſelon qu'Herodote le rapporte dans ſa troiſiéme Muſe. L'on peut auſſi voir dans l'Hiſtorien Dion Caſſius, comme long-tems depuis les raiſons de Mecœnas à l'avantage de la Monarchie prévalurent ſur celles d'Agrippa, qui portoit Auguſte à remettre l'Empire dans un gouvernement populaire. Polybe *Lib. 5. hiſt.* eſt d'un ſentiment particulier là-deſſus, quand il ſoutient que la plus excellente de toutes les Souverainetez eſt compoſée de toutes les trois formes, comme l'étoient la Spartiate & la Romaine. C'eſt pourquoi, dit-il, la premiere a conſervé plus long-tems ſa liberté, que toutes les autres de la Grece. Et il ajoute que le temperament & le mélange de l'Etat Romain étoit ſi excellent, que les Romains n'euſſent pû dire eux-mêmes de laquelle des trois formes leur gouvernement tenoit le plus, de la Monarchie de l'Ariſtocratie, ou de la Democratie.

## CHAPITRE III.

*Maximes generales propres aux trois formes de Gouvernement.*

I. Il faut avant toute chose observer ce qu'Aristote a fort judicieusement remarqué au dernier Chapitre du dernier livre des Ethiques à Nicomachus, qu'il n'est pas de la Politique comme des autres Arts & Sciences, dont ceux qui savent les principaux axiomes, & les plus importantes decisions, sont capables de les mettre en pratique, & de passer facilement de la contemplation à l'action. Cela se voit, dit-il, dans la Medecine & dans la Peinture; mais il n'en est pas de même ici, où prèsque l'usage seul peut donner l'aptitude à bien gouverner, que le pere ne peut communiquer par preceptes à son fils, ni l'ami à celui qu'il aime; & où l'on voit des personnes parler très-bien de toute sorte de Polices, qui n'ont neanmoins nul talent pour l'administration d'un Etat. Leur connoissance generale se confond quand il est besoin d'user de la particuliere, semblables à ceux qui savent la proprieté des Simples, & ne les discernent pas; ou aux enfans qui nomment leurs Peres tous les hommes qu'ils voient, leurs sens n'aiant pas encore appris à les distinguer. Il est vrai,

SIRE,

SIRE, que comme ce Philosophe ajoûte très-bien, ceux qui peuvent sur cela conjoindre la Theorie à la Pratique, y trouveront plus de facilité que les autres, & c'est ce qui peut obliger VOTRE MAIESTÉ à prendre par avance quelque connoissance des raisonnemens de la Politique, & des maximes qui lui sont propres, se reservant à s'en instruire plus profondément dans ses Conseils d'Etat, où la grandeur de son Genie achevera de se perfectionner, en s'occupant journellement à la conduite de son Roiaume.

Tous les Politiques conviennent avec Aristote en ce point, qu'on doit accommoder les Loix à la Republique ou à l'Etat, c'est à dire au naturel des sujets, en considerant le païs qu'ils habitent, dont la position a beaucoup de pouvoir sur leurs esprits aiant égard d'ailleurs aux divers tems, qui demandent des conduites, & par consequent des ordonnances differentes; & en faisant reflexion sur l'humeur ou le genie de ceux qui peuvent le plus, & qui font le principal du gouvernement, ausquels il est necessaire que les Edits & les Ordonnances s'ajustent & s'approprient. Car il n'y a point de Monarque ni de Legislateur qui ne doive faire comme les bons Architectes, qu'on voit toûjours s'assu-

II. *Lib. IV. Pol. c. 15.*

jettir dans la construction de leurs batimens à la condition du lieu, & à la matiere qu'ils y trouvent, n'en pouvant pas emploier d'autre. L'on ne choisit pas non plus le peuple ni les sujets qu'il faut conduire, il est besoin de les prendre tels qu'on les trouve, & de les gouverner selon leur temperament, le mieux & le plus politiquement qu'il est possible. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait une équité naturelle, & une raison universelle, qui n'est ni bornée par les lieux, ni attachée aux climats: Mais cela n'empêche point qu'on ne doive deferer souvent, dans le sujet que nous traitons, à des raisons particulieres qui varient selon les tems, les lieux, & les personnes. C'est pourquoi le même Aristote dit fort bien encore, qu'où la nature d'une Contrée & la situation d'une Province, portent que leurs principales forces soient en Cavalerie, il est expedient que là toutes les Loix se referent à la forme du Gouvernement Aristocratique, ou de peu de personnes, parce que le menu peuple ne pouvant pas faire la dépense de nourrir des chevaux, il faut necessairement que les forces, & par consequent l'autorité, soient entre les mains des riches qui sont en petit nombre. Que si tout au rebours la plus grande force du païs consiste naturellement en l'Infanterie comme

*Lib 6. Polit. c. 7.*

en Suisse, ou bien en gens de Marine comme en Hollande, là se doivent établir les Democraties, avec des Loix appropriées à la forme du gouvernement populaire. Un seul exemple peut faire voir comme il y a des lieux qui ne peuvent souffrir que la domination Monarchique. Ceux de Cappadoce refuserent la liberté qui leur étoit offerte par les Romains, protestant qu'ils ne pouvoient vivre sans Roi, de sorte qu'il leur falut donner Ariobarzanes pour les maitriser. *Iustin. l. 38.*

III. Chaque chose se nourrit & s'entretient naturellement par les mêmes moiens qui ont le plus contribué à son Etre, *iisdem nutrimur quibus constamus; eadem sunt principia generationis & conservationis.* Ces Aphorismes ont lieu dans la Politique aussi bien que dans la Physique; de sorte qu'on voit prèsque toûjours que les Etats belliqueux dans leur établissement, tels qu'étoit celui de Sparte, se perdent s'ils arrêtent trop dans le repos, & qu'il leur en prend comme au fer qui déperit & se rouïlle, s'il n'est exercé & manié,

*Romulidarum igitur longa & gravis exitium pax*, *Sulpitia Satyr.*

Le Roiaume de France n'est pas moins guerrier que celui de Lacedemone, ou celui de Crete qui lui servit de modele. Aussi sommes-nous abondans en belles Constitutions

& Ordonnances Militaires. Et par effet on a vû, que les douze années d'un trop profond repos sous Henry le Grand, Ayeul de VOTRE MAIESTE', penserent être d'un notable préjudice à cet Etat. Nôtre Monarchie n'avoit point joüi depuis sa fondation d'un si long calme que fut celui-là ; aussi n'en avoit-elle jamais eu plus de besoin : mais si le feu Roi de glorieuse memoire ne l'eut reportée vers son principe, & ne l'eut remise dans les exercices de Mars, elle couroit fortune d'être la proie de ceux qui fondoient déja leurs conquêtes sur son relachement, & sur la rouïlleure de ses armes.

IV. Cela n'empêche pas que la premiere intention de tout Legislateur ne doive être de faire vivre le peuple en paix. Il est d'ailleurs certain, que, sur tout entre Chrêtiens, il n'y a point de guerre bien juste si elle n'est necessaire ; *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas*, selon les termes de Saint Augustin. (*Epist. 207.*) Mais quelque bon dessein qu'on ait, il est prèsqu'impossible de joüir de la Paix, que par le moien des armes ; *si vis pacem, para bellum.* Aussi n'est-il pas vrai que toute paix & toute tranquilité publique, non plus que toute serenité d'air, soient absolument préferables à ce qui leur semble contraire. Il y a

des regions ſujettes aux orages & aux brouillars, qui ne laiſſent pas d'être des plus ſaines. Une trop grande pureté d'air nuit à beaucoup de temperamens. Et pluſieurs ont pour cela preferé les contrées du Couchant à celles du Levant: *Non ſerenum omne ſtatim optimum; imò vero provincias nebuloſas ſerenis eſſe ſalubriores, & in hoc Occidentem prælatum legimus Orienti*, s'il en faut croire Petrarque quand il a parlé Latin. L'importance eſt de ſavoir faire la guerre pour obtenir la paix, de ne déſarmer jamais que de bonne ſorte, non plus que les Spartiates, chez qui pour cela Venus même étoit repreſentée toute armée; & d'imiter les Romains qui ſçurent ſi bien ménager l'un & l'autre tems pacifique & militaire, qu'ils furent en admiration à toute la Terre, dont il ne firent prèsque qu'un Empire.

*Lib. 1. c. 86. de rem. utr. fort.*

*- - - Duo ſunt quibus extulit ingens*
*Roma caput, virtus belli, & ſapientia pacis.*

*Sulpit. Satyr.*

Le plus grand ami de la Paix, qui fut jamais, Ciceron, auſſi bien que le plus grand eſprit dont cette capitale du monde ſe puiſſe prévaloir, fut contraint d'avouër de ſon ſiecle qu'on ne pouvoit goûter le repos de la paix que par les déſordres de la guerre, *ſi pace frui volumus bellum gerendum eſt: ſi bellum omittimus, pace nunquam fruemur.* C'eſt pour cela que les

*Phil. 7.*

Juifs ont invoqué & le Dieu *Salem*, de Paix; & le Dieu *Sabaoth*, des Armées.

V. Quoique la grandeur d'un Empire ne donne pas moins de terreur que de respét à tous ses voisins, & que son étenduë qui semble obliger à plus de soins, fournisse en recompense plus de moiens utiles à sa conservation: *noli magnitudinem Imperii metuere*, disoit ce grand homme d'Etat à l'Empereur Auguste, *quod quantò majus est, tantò plura etiam quibus conservetur habet:* Si est-il apparent que sa felicité ne dépend pas de là. Un autre Empereur abandonna depuis de son bon gré trois belles Provinces, l'Assyrie, la Mesopotamie, & l'Armenie, afin que les limites de la domination Romaine ne fussent pas plus éloignées que l'Euphrate, s'il ne le fit pour rendre méprisables les conquêtes de Trajan. Et dès le tems de la Republique, Nasica ne pouvoit souffrir la destruction de l'Etat de Carthage, de crainte que celui de Rome n'empirât par un accroissement dangereux. Par effet comme nôtre embonpoint & nos forces n'augmentent pas tant en mangeant beaucoup qu'en bien digerant; celles d'un corps Politique dépérissent plûtôt qu'elles ne s'accroissent par d'excessives conquêtes dont l'étenduë ne se conserve qu'avec trop de dépense & d'autres

*Dion. Cass. l. 52.*

difficultez. On voit de grands bâtimens qui ſe ruinent par leur propre poids:

*In ſe magna ruunt, lætis hunc numina rebus* **Lucan.**
*Creſcendi poſuere modum;*

Et ſelon le Proverbe on ne peut pas bien étraindre ſi l'on embraſſe trop. Ce fut pourquoi Scipion Emilien étant Cenſeur fit reformer les prieres publiques qui alloient à l'augmentation de l'Etat, afin qu'on ne demandât plus aux Dieux que ſa conſervation, puiſqu'ils l'avoient déja rendu aſſez grand. Un de vos prédeceſſeurs, SIRE, Prince très-aviſé & *Louis XI.* de grande experience, refuſa avec mépris Genes & ſa Seigneurie, qui s'offroient à lui, ne croiant pas qu'il fut utile à la France de lui incorporer une piece de ſi facheuſe garde. Et nous apprenons de l'Hiſtoire du Levant, que les plus ſages auſſi bien que les plus puiſſans peuples de l'Inde, qui ſont les Chinois, au lieu de viſer à rendre leur Domaine plus grand en s'accroiſſant, ont quitté depuis quelques années les Roiaumes de Corai, Narſingue, Calicut, Cochinchine, Chiampa, Siam, & Malaca, qui dépendoient autrefois de la Chine. Ils ont abandonné de même les Isles de Ceylan, du Japon, de Java, & aſſez d'autres, pour conſerver mieux le corps de leur Etat, conſiderant toutes ces Provinces comme un

ſang ſuperflu qu'ils en ont tiré pour le tenir plus ſain, & le rendre moins ſujet aux maladies. Pour le moins eſt-il de la prudence Politique de ne faire point de nouvelles conquêtes que de proche en proche, ſi ce n'eſt par forme de Colonies, comme en uſoient les Anciens, ou par d'utiles découvertes de païs inconnus, telles qu'ont été celles du nouveau Monde aux Eſpagnols.

VI. Car c'eſt une choſe conſtante, qu'un puiſſant Etat a beſoin ſouvent de certaines décharges, telles qu'étoient celles des Colonies Grecques & Romaines, pour être ſoulagé de ce qui l'incommode au dedans, ſoit en quantité, ſoit en qualité. Il eſt en cela ſemblable à ces grands Palais qui ſe rempliſſent bien-tôt d'ordures par tout s'il n'y a un lieu deſtiné pour les recevoir. De croire qu'on puiſſe établir un bon ordre, qu'il ne s'y engendre jamais de mauvaiſes humeurs, c'eſt ignorer les conditions de nôtre nature, qui ne ſe voit nulle part dans une ſi grande pureté. Il eſt ſi peu poſſible de remedier à tous les déſordres, que Dieu même en tolere beaucoup dans le Monde, dont il eſt le Monarque abſolu. Et il n'y auroit pas moins d'abſurdité à les penſer tous ôter, qu'à vouloir purger ou ſaigner un corps juſqu'au mourir. Mais

comme les humeurs même ſurabondantes ne ſont pas abſolument inutiles, & qu'on en peut tirer de l'avantage pour ſurmonter de certaines infirmitez; il arrive de même au fait de la Politique, qu'on ſe prévaut parfois très-utilement des déſordres qui ſurviennent dans l'Etat, prenant de là le ſujet & les moiens de le preſerver d'une ruine qui paroiſſoit inévitable. C'eſt ainſi qu'on ne s'oppoſe pas toûjours à une ſedition naiſſante d'un peuple qu'on voit incorrigible dans la fierté des privileges dont il abuſe, & que donnant quelque cours au torrent de ſa rebellion, au lieu d'aller au devant comme il faut faire par tout ailleurs, on prend occaſion de là en puniſſant ſa revolte, de le dépouiller de ce qu'il appelloit privilege, & qui lui étoit plus préjudiciable qu'une juſte ſervitude. Car ſans cette conſideration de ſon propre bien il eſt d'ailleurs de la prudence, auſſi bien que de la conſcience de ceux qui gouvernent, de prévoir & de prévenir le mal, qui dans ſon commencement étant prêſque toûjours petit, ſe rend parfois incurable dans ſon progrez. Il n'y a rien, dit Ariſtote, qui ſoit plus propre à des Miniſtres d'Etat, ni plus de leur devoir, que d'être ſpeculatifs & de reconnoitre de bonne heure un mal naiſſant afin d'y remedier. La

*L. 5. Polit. c. 5. & 8.*

foudre se détourne parfois avec le vent d'un chapeau, & la fortune d'un Empire dépend souvent d'une petite circonstance, & d'un seul moment dont il faut se prévaloir. Les Chinois veulent pour cela que les premiers Mandarins & principaux Conseilleurs de leur Roi soient Astrologues, dans la croiance qu'ils ont que tous les évenemens d'ici-bas dépendent en partie de l'influence des Astres & du mouvement des Cieux. Il y a de certaines conjonctures ou momens d'affaires, dont il est besoin de se prévaloir, même par anticipation; *magnis conatibus opportuni sunt transitus rerum;* (Tacit.) les lunettes d'approche & à longue vuë sont du tout necessaires dans ces mutations insensibles; & il n'y a rien où l'esprit humain ait plus besoin de son feu, & de toute son activité, qu'en de semblables rencontres,

*O quantum est subitis casibus ingenium!*

VII. Les pretentions des Etats s'étendent presque à l'infini. Si les Empereurs d'aujourd'hui en étoient crus, toutes les Puissances de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique releveroient d'eux, comme n'étant que des démembremens de la domination de leurs prédecesseurs. La France montre clairement que l'Empire d'Allemagne n'a été établi qu'en faveur de nos

Rois qui en ſon Fondateurs, & qui l'aiant tenu long-tems depuis Charlemagne, en ont fait le partage d'un de leurs enfans, du tems qu'ils ſuccedoient prêſque tous également. Un de nos Rois a été couronné dans Londres, à cauſe de ſa femme Eſpagnole venuë d'une Angloiſe. Un d'Angleterre l'a été dans Paris, pour avoir épouſé la fille de Charles VI. ce que chaque Nation veut faire valoir à ſa mode. Le Grand Seigneur Soliman diſoit que Rome étoit de l'Empire Turqueſque, & que Conſtantin, auquel les Othomans ont ſuccedé, n'avoit pû aliener une ſi importante piece. Toutes ces pretentions ne font pas grande choſe contre la poſſeſſion, en faveur de qui parlent tous les Livres des Juriſconſultes. Car quoiqu'il y ait bien du vice & de l'injuſtice parfois dans le commencement d'une Souveraineté uſurpée, & que tout y paroiſſe plein de tumulte & de criéries; ſi eſt-ce qu'à la longue, comme un feu de bois verd qui fait bien de la fumée d'abord, devient clair avec le tems, ces bruits pleins d'agitation ceſſent à la fin, & cette femme ravie avec violence changeant de volonté devient legitime.

*Louis VIII.* *Blanche.* *Henri VI.* *Thuan. lib. 104.*

VIII. L'interêt d'Etat eſt le point ſur lequel tournent toutes ſortes de Gouvernemens; l'uti-

lité fait leur ſphere d'activité, hors de laquelle ils n'agiſſent point; & la jalouſie du pouvoir rend en un inſtant ennemis ceux qui auparavant étoient en apparence joints le plus étroitement. Il y en a cent exemples dans l'Hiſtoire Grecque & Romaine, & celui-ci peut ſuffire dans la nôtre, où l'on voit qu'encore que Henri Huitiéme, Roi d'Angleterre, fut dans une correſpondance parfaite avec l'Empereur Charles-Quint contre François Premier; ſi eſt-ce que la bataille de Pavie & la priſon de nôtre Roi aiant changé les interêts de ces Princes, Henri ſe porta en un inſtant en nôtre faveur contre les deſſeins du même Empereur.

IX. Ce ne ſont pas les Rois ſeuls qui aiment la trahiſons pour en profiter, encore qu'ils haïſſent les traitres. Les Gouvernemens populaires, & les Ariſtocratiques ont toûjours eu les mêmes ſentimens. Quand Phœbidas eut occupé la fortereſſe Cadmée de Thebes, les Spartiates le condannerent bien à l'amende pour avoir commis une action pleine d'injuſtice, mais ils ne laiſſerent pas neanmoins de retenir la place, & de s'en prévaloir comme d'une des plus importantes de toute la Grece.

*Diod. Sic. lib. 15.*

X. Il n'y a point de forme de Gouvernement qui n'aime tellement ſa façon de vivre, qu'el-

le voudroit que tout le monde s'y accommodât. Les Monarques favoriſent leurs ſemblables, & tachent de rendre les Etats populaires, abſolus ſous la domination d'un ſeul. Les Lacedemoniens, dit Diodore Sicilien, *Lib. 13. & 14.* établiſſoient par tout où ils pouvoient le gouvernement de peu de perſonnes. Et les Atheniens au contraire tachoient d'introduire des Democraties, en autant de lieux qu'ils avoient le moien de le faire.

Souvent les Peuples ſe laiſſent emporter à XI.
la perſuaſion de certains brouïllons, qui ſur le pretexte de reformer l'Etat en retranchant les abus, qui s'y trouvent, le perdent miſerablement par des factions inteſtines, qui le diviſent ou le détruiſent tout-à-fait au lieu de le renouveller. Ils font en cela comme ces filles mal-aviſées de Pelias Roi de Theſſalie, qui ſeduites par les artifices de Medée couperent leur pere caduc par morceaux pour le rajeunir, & lui oterent ce qui lui reſtoit de vie, en penſant la lui rendre plus longue & plus vigoureuſe.

## CHAPITRE IV.

### *De ce qui eſt propre à la Democratie.*

LE Gouvernement populaire, comme eſt I.
celui des Republiques, viſe tellement à

l'égalité de biens, d'honneurs, & de fortunes, qu'elles ont eu prèſque toutes de très-injuſtes Loix pour empêcher l'élevation des particuliers. L'Oſtraciſme des Atheniens, & de ceux de Crete, qui faiſoit ſouffrir un exil de dix ans aux plus ſignalez d'entre eux, étoit de cette nature. Il dura dans Athenes juſqu'à ce qu'un homme de neant nommé Hyperbolus y eut été condanné. Les Epheſiens pratiquerent un banniſſement tout pareil, dont le Philoſophe Heraclite leur fit tant de reproches, à cauſe qu'ils l'avoient fait ſouffrir au meilleur homme de ſon Siecle le vertueux Hermodore. Et le Petaliſme des Syracuſains n'alloit qu'à empêcher de même par un exil de cinq ans, qu'il ne s'élevât quelqu'un d'entre eux de telle ſorte, qu'il pût former quelque deſſein préjudiciable à leur liberté. Cependant, il n'y a rien de ſi injuſte que cette égalité à l'égard de perſonnes ſi inégales que ſont celles qui compoſent une Republique, & Ciceron a eu raiſon d'invectiver au ſujet des Loix Agraries contre le partage des biens à l'égal, ſoutenant qu'il n'y avoit rien de plus contraire au fondement de toute ſorte de Republiques & de Communautez, qui ne ſont faites principalement que pour donner moien à chaque particulier de conſerver ce qui lui appartient; *qua peſte*, dit-il,

*quæ poteſt eſſe major, hanc enim ob cauſam maximè ut ſua tenerentur reſpublicæ civitateſque conſtitutæ ſunt.* L'injuſtice neanmoins, toute viſible qu'elle eſt, ſe defend par la raiſon du bien general, qui excuſe aſſez d'autres violences qui ſe commettent en faveur du public contre des particuliers, *omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod adverſus ſingulos utilitate publica rependitur.*

Les Republiques, dont les Conſeils ſont toûjours lents, ne ſont pas ſi propres que les Monarchies à l'execution des grandes Conquêtes, où le ſecret & la promptitude ſont neceſſaires; c'eſt pourquoi on éliſoit un Dictateur à Rome en tems de guerre; mais en recompenſe elles conſervent beaucoup mieux les choſes conquiſes. Il ſemble qu'elles ſoient plus aiſées à troubler, parce que la diviſion ſe met facilement dans une multitude, ce qui ne ſemble pas devoir arriver ſi tôt dans le gouvernement d'un ſeul. Si eſt-ce que comme beaucoup d'eau n'eſt pas ſi aiſée à ſe corrompre qu'une petite quantité: pluſieurs ont cru que le commandement de diverſes perſonnes conſervoit mieux ſon integrité & ſon être, que celui qui ſe reduit à l'unité. II.

Il n'y a rien qui ſoit plus neceſſaire dans le Democratie que de tenir les peuples toûjours III.

occupez, parce qu'ils ne ſavent pas faire leur profit d'un profond repos. Appius Claudius l'un des plus grands hommes d'Etat qu'ait eu la Republique Romaine, diſoit toûjours *negotium populo Romano meliùs quàm otium committi.* Car encore qu'une populace ne demande ordinairement pour être contente que *panem & Circenſes*, ſelon le mot du Satyrique; & qu'un Ancien ait eu raiſon de dire, qu'il n'y avoit rien de ſi gai, ni de ſi enjoüé, que le Peuple Romain, lorſqu'il avoit le ventre plein, *nihil eſſe populo Romano ſaturo jucundius*; ce qui ſe peut prononcer de toute ſorte de menu peuple: Il ſe trouve neanmoins que ces grandes Communautez deviennent pareſſeuſes, & ſortent aiſément de leur devoir dans un loiſir qui leur donne le tems de prêter l'oreille à la ſedition & au ſoulevement. Les Rois, & ſur tous ceux d'Egypte, ont ſouvent apprehendé la même choſe, mais outre qu'ils uſent tout autrement que les Democraties du pouvoir abſolu & de la contrainte, pour tenir leurs ſujets dans l'obeïſſance, il ſe trouve que ces mêmes ſujets dans un courage beaucoup plus abatu n'ont pas la même diſpoſition au tumulte & aux déſordres, qu'ont ordinairement ceux des Republiques.

*Valer. Max lib. 7. cap. 2.*

*Iuven. Sat. 10.*

IV. L'ingratitude eſt un vice tellement populaire,

laire, qu'il n'y a point de Democraties à qui l'on n'ait imputé d'avoir prèſque toûjours très-mal traité ceux qui par leurs ſervices ſignalez avoient le mieux merité d'elles. Theſée & Solon, Ariſtide, Miltiade, Themiſtocle, Phocion, & Socrate, en ſont de bons témoins dans la Republique Athenienne. Bomilcar *Iuſtin.* crucifié dans la Carthaginoiſe, reprocha du *lib. 22.* haut du gibet à ſes Concitoiens leur cruauté, tant envers lui, qu'envers Hannon, Giſgon, & Hamilcar, qui s'étoient expoſez à toute ſorte de perils pour eux. Et les Coriolans, les Camilles, avec les Scipions, ont fait connoitre dans la Romaine, qu'il n'y a point de merite qui ſe puiſſe mettre à couvert de l'envie, ni éviter l'ingratitude des Democraties; quoiqu'elles ſe vantent d'être les Meres nourrices des grandes actions & des vertus heroïques.

Car comme les Arts & les Sciences n'ont V. été nulle part en ſi grand luſtre que dans les Republiques de Grece, & dans la Romaine, l'on a voulu dire le même des Vertus. Les plus grands Maitres en chaque profeſſion ſont de ce tems-là, & ont vécu ſous des dominations populaires. Les Iſocrates, & les Demoſthenes; les Hortenſes, & les Cicerons, n'ont reconnu ni Rois ni Empereurs. Et ces

autres grands Hommes que nous avons déja nommez, auſſi bien que les Decies, les Fabies, & les Catons, n'ont fait de belles actions qu'en faveur de leurs Democraties. En effet, il ſemble qu'elles élevent communément beaucoup d'avantage les Eſprits, parce qu'elles leur font voir le chemin des honneurs & de la gloire plus ouvert à tous, plus acceſſible, & moins limité, que ſous le commandement, ſoit de peu, ſoit d'un ſeul, où l'on a bien plus de peine à ſe produire, & à faire connoitre ce qu'on vaut.

## CHAPITRE V.

*De ce qui eſt propre à l'Ariſtocratie.*

I. Le nom d'Ariſtocratie eſt ſi beau, qu'on pourroit prendre par ſa ſignification le gouvernement Ariſtocratique pour le meilleur de tous, qui eſt ſujet neanmoins à de grands inconveniens.

II. La Democratie ne craint guéres que ce qui eſt au deſſus d'elle, s'oppoſant à tout ce qui s'éléve tant ſoit peu. La Monarchie au contraire apprehende ce qui eſt au deſſous, ſe défiant du peuple & des petits, dont elle croit être enviée. L'Ariſtocratie qui eſt entre deux prend de la défiance de tous côtez, & n'a pas moins de peur de tomber en Democratie,

que d'être envahie par la puissance d'un seul, comme il lui arrive presque toûjours.

Le mauvais traitement que reçoit le peuple gouverné Aristocratiquement, & qui éprouve la rigueur, le fast & la dureté de plusieurs Maitres au lieu d'un, donne lieu à la violente apprehension que cette forme de Souveraineté prend de ses sujets. Elle ne se soucie pas d'être haïe d'eux, pourvu qu'elle soit crainte; le mot reputé tyrannique à l'égard des Monarques est sa propre devise, *oderint dum metuant:* & sa conduite dans Sparte peut bien faire voir combien son joug est pesant à ceux qui lui sont soûmis. Entre les Loix de cet Etat, il y en avoit une qui vouloit que de tems en tems, selon que le nombre des Ilotes croissoit, l'on envoiât des jeunes hommes armez par tout le païs de Laconie, qui se cachant le jour alloient assassiner dans l'obscurité de la nuit, ces pauvres gens, dont ils apprehendoient la multitude & les forces. Il y en eut bien deux mille pour une fois qui furent tuez de la sorte, & qui étoient les mieux faits & les plus robustes de tous. L'on ne savoit jamais ce qu'ils devenoient, mais ils ne paroissoient plus, & la Loi qui les faisoit perir parce qu'ils étoient redoutez, s'appelloit *Cryptie*, c'est à dire la secrette, à cause que III.

tout ce qu'elle préſcrivoit étoit un myſtere qui ne ſe reveloit jamais. Il ne faut pas croire qu'aucune des Ariſtocraties de ce tems pratique rien de ſi injuſte, ni de ſi inhumain; auſſi n'ont-elles point d'eſclaves ſemblables aux Ilotes des Lacedemoniens, qui faiſoient tout le travail des champs, & compoſoient la plus vile partie de leur populace. Mais neanmoins pour parler ſeulement des deux plus illuſtres d'Italie, chacun ſait combien le joug de la Seigneurie Ariſtocratique de Veniſe eſt peſant à toutes les villes qui lui ſont ſoûmiſes, & de quelle ſorte Genes, ſous cette même forme d'Etat a traité Savonne en ruinant ſon port, & en lui faiſant ſentir tout ce que la jalouſie du commandement peut ordonner de rude & de calamiteux.

IV. Ce qui rend ordinairement la Souveraineté de peu de perſonnes illuſtres en bien & en autorité ſi peu tolerable, c'eſt, dit Ariſtote, (*5. Polit. c. 9.*) que leurs enfans deviennent prèſque toûjours auſſi faineans que ſuperbes; ce qui leur donne du ſoupçon, & leur fait apprehender l'eſprit & l'induſtrie de ceux qui, bien que ſoûmis, ne viſent vrai-ſemblablement comme opprimez qu'au changement. Or dans cette défiance il n'y a rien qui ne ſe pratique de la (*Plutar. in Ageſi.*) part des Superieurs, & rien qui ne ſoit par

eux reputé juste, aussi bien qu'à Sparte, pourvu qu'il soit utile à la conservation de leur autorité.

V. Quant à la crainte qu'ont les Aristocraties d'être converties en commandement Despotique & Roial, elle provient de ce qu'il n'y a aucun de ceux qui composent le petit nombre des Seigneurs de l'Etat, lequel ne se méfie de ses compagnons; ne doutant point par son propre ressentiment que l'interêt particulier ne prévale dans leur ames sur celui du public, & que chacun d'eux ne voulut posseder seul la puissance absoluë qui est dispersée entre tous. Car s'il est vrai que dans les plus parfaites Democraties, où la passion pour le bien commun est estimée plus violente, cet interêt ne laisse pas de prévaloir dans les plus parfaits esprits; & si Caton même dans la Republique Romaine se considere plûtôt qu'elle, *Catonem veteres inimicitiæ Cæsaris incitant, & dolor repulsæ;* que ne doit-ce point être dans cette autre forme d'Etat, à l'égard de ceux qui ont déja quelque part dans l'autorité supréme? C'est pourquoi le conseil de Tarquin à son fils, d'abatre les plus hauts lis ou pavots; de Thrasybule à Periandre, d'arracher les épics de bled trop élevez par-dessus les autres; ou de l'Abbé de Tomeri au Roi d'Arra-

*Lib. 1. de bello civ.*

*Mariana lib. 10. Hist. cap. 16.* gon Ramire, de couper la ſommité exceſſive des choux; ſe pratique bien plus communément dans une Souveraineté Ariſtocratique, que dans les Monarchies; & le meurtre des plus ſignalez Perſonnages y eſt encore plus frequent que l'Oſtraciſme, ou le Petaliſme, dont nous avons déja parlé dans les Gouvernemens populaires. Ainſi quelque beau nom que ſoit celui d'Ariſtocratie, l'on ne doit pas s'étonner de cet Acteur qui fait profeſſion dans Ariſtophane d'en être ſi ennemi, qu'il haïſſoit mortellement le fils de Scellius, pour cette ſeule raiſon qu'il ſe nommoit Ariſtocrate.

## CHAPITRE VI.

### *De ce qui eſt propre à la Monarchie.*

SIRE, puiſque dès le ſecond Chapitre de cet Ouvrage nous avons ajugé l'avantage au Gouvernement Monarchique ſur tous les autres, parce que Dieu s'en ſert à la conduite du Monde dont il eſt le Seigneur abſolu; l'on peut aiſément, & par une ſuite neceſſaire tirer de là cette conſequence, qu'il ne ſauroit y avoir de Monarchie plus parfaite, que celle qui aura le plus de rapport à la Divine; ni par conſequent de Roi ou Monarque plus accompli, que celui qui reglera le mieux ſes actions ſur ce Patron d'enhaut, qui a fait dire que les

Souverains étoient les Images en Terre du Tout-puiſſant. Car bien que Dieu ait gravé en tous ſes Ouvrages quelque marque de la Divinité; ſi eſt-ce qu'un Ancien a fort bien dit qu'il s'étoit fait deux figures, qui le repreſentent beaucoup plus parfaitement que tout le reſte, le Soleil dans le Ciel, & le Roi ſur la Terre. C'eſt pourquoi les Perſes n'ont autrefois adoré leurs Rois, & les Peuples de l'une & de l'autre Inde, auſſi bien que de la Tartarie, *Acoſta lib. 7. c. 10.* ne rendent aux leurs encore aujourd'hui le même culte, qu'en contemplation d'un ſi excellent portrait, dont le prototype ne peut être vû que dans le ſejour des Bien-heureux. Et dautant que par un diſcours plus étendu que ne doit être celui-ci, j'ai déja repreſenté *Inſtr. de M. le Dauphin.* à VOTRE MAJESTE' les traits les plus neceſſaires pour cette reſſemblance, & qu'aprés y avoir demontré comme les quatre Colonnes eſſentielles d'une Monarchie ſont la Religion, la Juſtice, les Finances, & les Armes, j'y ai auſſi expliqué fort au long ce qu'un Prince doit obſerver pour ſe rendre parfait à l'égard de ſes exercices, de ſes études, & même de ſes plus petits divertiſſemens; je me contenterai de faire voir ici que la perfection & le bon-heur d'une Monarchie dépend d'avoir un Chef moulé ſur ce Divin crayon, dont les

trois principaux attributs, pour parler aux termes de l'Ecole, ſont la Science, la Bonté & la Puiſſance. Commençons par le premier.

## CHAPITRE VII.

### *De la Science d'un Monarque.*

I. Le ſeul mot de Dieu témoigne à ceux qui ſavent ſa ſignification & ſon origine, que la Science eſt ce qu'on a cru le plus eſſentiel en Dieu, puiſqu'on en a formé ſon premier nom appellatif, qui témoigne qu'il voit & connoit toutes choſes. Un Roi ne peut donc mieux ſe conformer à lui, qu'en ajoûtant aux dons de Nature dont il l'a gratifié, ce qu'il veut que tous les hommes acquierent par le travail de l'étude. Car ſi la ſcience ſe pouvoit obtenir par quelque autre moien, il n'y a rien qu'un Souverain ne dût faire pour ſe l'approprier, & pour avoir toûjours, auſſi bien que le Jupiter des Poëtes, cette Pallas à ſa dextre. Ce fût pourquoi Alphonſe d'Arragon dit, qu'il ne ſavoit qu'un cas auquel un grand Monarque pût devenir pauvre, qui étoit s'il ſe trouvoit de la ſcience ou de la ſageſſe à vendre, parce qu'alors veritablement il ſeroit obligé pour en jouïr, de donner juſqu'au dernier fleuron de ſa Couronne. En effet les vœux & les ſouhaits des perſonnes

de cette condition ne ſe peuvent rien propoſer de plus excellent, ni de plus haut prix; & comme l'on ſe mocqua de ceux de Midas, qui ne furent que pour de l'or, & qui meriterent les oreilles d'Ane que la Fable lui donne; Salomon eſt priſé de tout le Monde dans la veritable Hiſtoire, d'avoir demandé par les ſiens l'intelligence & la ſcience infuſe qu'il obtint. Mais puiſqu'on ne doit pas l'attendre par même voie, & que Dieu oblige tous les hommes ſans exception à la rechercher avec un ſoin qui paroit parfois penible; je ſupplie VOTRE MAIESTE' pour ne ſe pas dégouter d'un travail ſi neceſſaire, d'entendre la proteſtation de Robert Roi de Naples, qui vivoit il n'y a guéres que trois cens ans, *Dulciores ſibi litteras regno eſſe*, qu'il aimoit mieux ſon étude que ſa Couronne; & qu'il prenoit plus de plaiſir à s'entretenir avec ſes livres, qu'à commander avec un pouvoir abſolu.

*Mariana l. 16. c. 11.*

II. Mais quand le puiſſant motif de cette avantageuſe reſſemblance ceſſeroit, les Souverains ſont obligez de rechercher la Science par le point de la conſcience. Car quoiqu'il y ait de certaines ignorances pardonnables, comme celles qu'on appelle invincibles; il y en a d'autres qui ne le ſont pas, lorſque nous ſommes obligez, & qu'il eſt en nôtre pou-

voir de les ſurmonter. Or s'il n'y a ſi petit Artiſan qui ne doive donner tout le tems neceſſaire à l'apprentiſſage de ſon metier, & à ſe perfectionner dans ſa profeſſion, il ne faut pas croire qu'un Roi, qui a le plus important de tous les emplois, ne ſoit tenu d'acquerir par l'étude, les connoiſſances requiſes pour s'en bien acquiter.

III. Outre qu'il importe au ſalut de tous ſes peuples qu'il en uſe ainſi, il leur doit en cela l'exemple de bien faire leurs charges, puiſque chacun ſe moule ſur l'exemple de ſon Prince : *Vita Principis cenſura eſt, eaque perpetua, ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur, nec tam imperio nobis opus eſt, quàm exemplo.* Cela eſt fondé ſur un axiome ou ſentence Philoſophique, qui porte que tout ce qui precede & qui tient le premier rang en toutes choſes: ſert de regle au reſte qui lui eſt inferieur ou ſubordonné, *primum in uno-quoque genere eſt menſura cæterorum.*

*Pl. Paneg. ad Traj.*

IV. La Science eſt encore neceſſaire aux Souverains pour ſe mettre hors du mépris, que ne peuvent éviter ceux que des ſujets ſoupçonnent de n'entendre pas leur mêtier, & d'être tout-à-fait dans l'ignorance. Car quoique la haine de ces mêmes ſujets produiſe de très dangereux effets, ſi eſt-ce une maxime

très conſtante que leur mépris eſt tout autrement à redouter aux Princes qui les gouvernent. La haine ote bien l'affection qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on eut toûjours pour eux; mais du moins laiſſe-t-elle le reſpét & l'obeiſſance dans laquelle un Monarque ne laiſſe pas de conſerver ſon autorité, & de dire cet *oderint dum metuant*, qui n'eſt pas toûjours vicieux, puiſque la haine des méchans eſt ſouvent inévitable. Là où le mépris enleve en même tems du cœur des peuples, & l'affection, & le reſpét, & l'obeiſſance. La crainte les retient dans le devoir malgré qu'ils en ayent; le mépris les encourage à tout entreprendre jusqu'à la rebellion.

V. Or bien qu'il n'y ait point de Science qui n'ait ſon merite & ſon utilité; ce n'eſt pas à dire pourtant qu'un Roi ſe doive appliquer à toutes indifferemment. Il n'y a que celles qui peuvent ſervir particulierement à la bonne conduite de ſon Etat, qui ſoient d'obligation, & où il ſe doive preciſement arréter. Les autres dépendent de ſon inclination, ou du plaiſir qu'il y peut prendre. Et il y en a même dont l'ignorance lui peut être avantageuſe, auſſi bien qu'à l'Orateur Quintilien, qui met entre ſes vertus, de ne ſavoir pas toutes choſes. C'eſt ce que vouloit dire le

Roi Pyrrhus à ceux qui lui demandoient lequel étoit le meilleur de deux joüeurs de flûtes, quand il leur répondit que Polyſperchon étoit le plus grand Capitaine; leur donnant à comprendre qu'il faiſoit gloire d'ignorer en quoi conſiſtoit l'excellence du jeu de la flûte, mais qu'il pretendoit ſe connoitre aux exercices militaires qui n'avoient rien qui fut indigne de lui. Et ce fut dans le même ſentiment qu'un autre Roi Ptolomée moins aviſé que Pyrrhus, s'étant mêlé de reprendre Muſicien Stratonicus, reçut de lui ce trait piquant, qu'il y avoit bien à dire entre l'archet d'un Violon, & le Sceptre d'un Monarque, *alia res ſceptrum, alia plectrum.*

VI. La connoiſſance des Rois peut donc être limitée, auſſi bien que leurs actions, dont il y en a de ſi baſſes, qu'ils ne s'y peuvent porter ſans ſe faire un notable prejudice. L'Orateur Demades voiant Philippe de Macedoine qui en faiſoit quelques-unes de cette nature dans un excès de bonne chere, ne pût s'empêcher de lui dire avec une liberté Athenienne: N'avez-vous point de honte de faire le Therſite, aiant à nous repreſenter un Agamemnon? Et le Philoſophe Menedemus avertit ſur cette même conſideration le jeune Antigone, qui parloit de ſe trouver à un feſtin

de trop grande débauche, qu'il se souvint qu'il étoit fils de Roi. Aussi lisons-nous qu'Alexandre le Grand refusa de courir aux jeux Olympiques, si on ne lui donnoit des Competiteurs du prix de la course, qui fussent de sa naissance. Et sur le mot de Parmenion, qui disoit qu'il eût fait quelque chose s'il eût été Alexandre : il lui répondit bravement: Et moi aussi si j'étois Parmenion. Tant il est vrai que les lumieres de l'esprit des Princes, aussi bien que leurs actions, doivent être souvent toutes autres que celle des particuliers. Tite-Live a observé que le penultiéme Roi de Macedoine usoit de la raillerie, permise entre des hommes de condition privée, au delà de ce que la Majesté du Diadéme le souffroit, *erat dicacior naturâ*, dit-il, *quàm Regem decet*. Mais un Roi de France, le premier de la Chrêtienté, semble plus obligé que tout autre à l'exactitude de ce *decorum*, & de cette bienseance, puisque nous apprenons de l'Ecriture Sainte, que les Lis qui croissent si beaux ne filent point, & qu'on peut dire encore que l'Hercule Gaulois de la profane, n'est pas non plus celui qui s'amusoit en Lydie à filer honteusement auprès d'Omphale.

En effet, tout étude ne seroit pas bien VII.

ſeante à un Souverain : & il peut y avoir de l'excès à ſon égard, auſſi bien en cela qu'en toute autre choſe, *literarum quoque intemperantia eſt.* Saturne le Dieu des Contemplatifs, pour s'être trop arrété à mediter dans le Cabinet, perdit l'Empire du Monde, dont Jupiter armé le dépoſſeda de vive force. Atlas Roi de Mauritanie s'amuſant à obſerver les mouvemens differens des Cieux,

*Virg.* *Defectus ſolis varios, lunæque labores,*

donna le moien à Perſée grand homme de guerre d'envahir ſon Etat, ſi l'on peut donner quelque explication hiſtorique & morale aux fables des Anciens. Il n'y a pas plus de quatre cens ans qu'Alphonſe Dixiéme du nom, attentif à ſes tables Aſtronomiques, perdit l'Empire d'Allemagne qui lui étoit deferé, & ſon Roiaume même de Caſtille, dont ſon fils Sancho plus actif que lui, ſe rendit aiſément le maitre. Bref, on trouve de ſemblables exemples dans toutes les Hiſtoires, qui peuvent donner aux Princes beaucoup de dégoût des Sciences.

VIII. Je ne puis être pourtant de l'avis de ceux qui ne ſauroient ſouffrir qu'ils prennent la

*Art. 52.* moindre teinture de Philoſophie. Suetone dit que la mere de Neron fut de ce mauvais ſentiment, lui repreſentant cette ſorte d'étu-

de, comme abſolument contraire à ceux qui ſont pour commander, *à Philoſophia eum mater avertit, monens Imperaturo contrariam eſſe.* Cependant, hors l'excès qui doit être condanné par tout, il n'y a rien qui ſoit ni plus neceſſaire, ni de plus grand ornement à un Souverain, que le bel uſage de la raiſon qu'enſeigne la Philoſophie. C'eſt pourquoi l'on a eu juſte ſujet de condanner la penſée de ce grand Conquerant, lorsqu'il dit que s'il n'eût été Alexandre, il eût voulu être Diogene. Peut-être n'y a-t-il point d'hommes qui aient plus de beſoin de tenir quelque choſe du Diogene, que les puiſſans Monarques comme il étoit. Ils le ſont d'autant plus qu'ils ſe rendent Diogenes, c'eſt à dire raiſonnables, *potentiſſimus qui ſe habet in poteſtate.* Ils ne peuvent tenir long-tems les Peuples ſoûmis à leurs volontez, s'ils ne ſe ſoûmettent eux-mêmes à la raiſon. Alexandre conſideré comme particulier n'avoit pas tant à profiter de l'inſtruction d'Ariſtote ou de Diogene, qu'il pouvoit s'en prevaloir comme fondateur de l'une des quatre grandes Monarchies. Et à le bien prendre, c'étoit alors qu'il devint Alexandre le Grand, qu'il devoit ſouhaiter avec plus de paſſion d'être s'il ſe pouvoit encore Diogene.

IX. Tant y a que les lumieres d'esprit que donne la Science, sont d'un si grand ornement à la Roiauté, que Pline n'a pas fait difficulté de prononcer dans son Histoire naturelle, en parlant de Juba, le premier qui eut un commandement absolu sur toutes les deux Mauritanies, que son nom étoit beaucoup plus celebre par la reputation de son savoir, que par la consideration de son Empire. Si ceux de sa condition trouvent quelque difficulté dans l'acquisition de cette même Science qui demande un peu d'attachement, qu'ils se souviennent de ce qui dit le Roi Antigone à son fils Demetrius, qu'un Roiaume n'est rien qu'une glorieuse servitude. En effet, les bons Cesars ont toûjours cru qu'ils étoient plus à l'Etat, que l'Etat n'étoit à eux. L'Empereur Severe s'y tenoit tellement assûjetti, qu'en mourant, âgé de soixante-six ans, ou peu s'en faloit, il demanda par ses dernieres & très considerables paroles, s'il n'y avoit plus rien à faire, *agedum si quid nos oportet facere.* Lotaire dans l'Empire Germanique dit long-tems depuis à ses enfans, que ceux de sa condition devoient de sorte tous leurs soins à leurs sujets, que ce qu'ils en ôtoient se pouvoit nommer un vol public. Et puisqu'on voit assez de Rois sans Roiaumes, selon le

*Lib. 5. cap. 1.*

*Dion. Cass. lib. 75.*

le mot d'un Ancien, quoiqu'il ne puiſſe y avoir de Roiaume ſans Roi, il paroit bien que les premiers ſont nés pour leurs peuples plûtôt qu'autrement. La Souveraineté n'étant donc pas exemte de tout devoir, ni un Benefice ſans charge, ceux qui la poſſedent ne peuvent s'aſſujettir à rien de plus honnête, de plus utile, ni de plus agreable à Dieu, qui la leur a commiſe, qu'à l'étude des Sciences, qui peuvent leur apprendre ce qu'ils ne doivent pas ignorer.

La Politique leur fera ſavoir, que comme les grands Artiſans remuent les plus fortes machines avec de très petis engins, les Princes habiles font ſouvent reüſſir les plus importantes affaires par des moiens & par des perſonnes de fort peu de montre. Qu'il ſe trouve d'autres rencontres où les actions de la plus haute conſequence ſont empéchées par des choſes ſi legeres, qu'on peut comparer leur effet au vent du chapeau qui détourne parfois le coup de la foudre, ou à la faculté qu'on donne à ce petites Remores d'arrêter les plus grands vaiſſeaux. Qu'il y a des ſaiſons où ils ſont obligez d'imiter les ſavans Medecins, qui s'abſtiennent de purger durant la Canicule, attendant un tems plus commode. Qu'ils doivent choiſir ceux dont X.

ils ſe veulent ſervir, avec cet égard, qu'ils ne ſoient ni ſuperieurs, ni inferieurs aux emplois qu'on leur commet, parce que les premiers y ſont prèsque toûjours negligens, & les derniers y ſuccombent. Qu'il ſeroit à deſirer que les choſes pûſſent être reglées de telle ſorte que perſonne ne demeurât ſans quelque occupation, puiſque Vopiſcus aſſure que l'ordre étoit tel autrefois dans Alexandrie, que les Gouteux & les Aveugles y trouvoient à travailler & à y gagner leur vie. Bref, ils apprendront par l'étude, de quelle importance il leur eſt non ſeulement d'établir un bon Conſeil, & d'y aſſiſter; mais même de le regler, & de s'en prévaloir. Qu'il eſt parfois plus à propos de prendre l'avis des hommes de moindre fortune en particulier, afin que rien ne les intimide, & celui des Grands en pleine aſſemblée, où leur reputation les oblige à donner de bons avis. Et que generalement parlant, les conſeils promts ſont les plus propres aux Conquerans, & à ceux qui entreprennent beaucoup; les autres qui ſont plus lents s'accommodant mieux avec la fortune des Princes, qui ſongent plus à conſerver ce qu'ils ont, qu'à faire de nouvelles acquiſitions. Il eſt vrai qu'on a dit il y a long-tems, que les Rois n'apprenoient jamais

rien ſi bien qu'à monter à cheval, parce qu'ils n'y trouvoient pas la complaiſance dont l'on uſe par tout ailleurs en leur endroit. Mais cela pourtant n'empêche pas qu'ils ne puiſſent tirer mille utilitez de l'Etude, outre celles dont nous venons de parler; & que la Science étant la premiere perfection de celui dont ils ſont l'image, ils ne ſoient obligez d'en acquerir le plus qu'il leur eſt poſſible, tant pour leur gloire, que pour le bien de leurs Etats. Venons au ſecond attribut de la Divinité.

## CHAPITRE VIII.

### *De la Bonté d'un Monarque.*

SIRE, je fais ici que la Bonté d'un Prince precede ſa puiſſance, & je le fais à l'imitation de ces Anciens Romains, qui ne nommoient jamais leur Jupiter très grand ou très puiſſant, qu'ils ne l'euſſent nommé très bon auparavant, *Iupiter optimus maximus*. Les Medailles de Pharamond premier Roi de vôtre Monarchie, ſemblent auſſi m'y obliger, puiſqu'y tenant de la main droite ſon Sceptre, dont il gouvernoit ſes ſujets avec douceur, il n'a l'épée, qui repreſente ſon pouvoir, que dans la gauche, comme pour dire qu'il don- I.

noit le premier rang à ſa clemence, de laquelle il ſe ſervoit plus volontiers & plus ſouvent, que de ſon autorité & puiſſance abſoluë. Auſſi paroit-il bien, que le plus grand éloge qu'on puiſſe donner à un Souverain, eſt plûtôt fondé ſur ſa bonté, que ſur ſon pouvoir, puisque ſa plus grande diffamation n'eſt pas d'être foible, mais méchant; ce que ſignifie le mot de Tyran, le plus odieux dont il puiſſe être perſecuté. Cela étant, il lui importe merveilleuſement de fonder ſa reputation ſur cette même Bonté, parce que la renommée d'un Prince qui peut être bonne, ou mauvaiſe, ne manque jamais d'être immortelle, *ut quisquis factus eſt Princeps, exemplo* Plin.Pan. *fama ejus, incertum bona vel mala, cæterum æterna eſt.*

II. Outre la conſequence d'une mémoire qui doit durer à perpetuité, un Prince doit peſer l'importance de ſa ſureté, & de la durée de ſon Empire, qui dépend autant que de toute autre choſe d'être eſtimé bon & miſericordieux. Salomon le dit fort préciſement Prov. c. 20. en ces termes: *Miſericordia & veritas cuſtodiunt regem, & roboratur clementia thronus ejus.* Dieu ne permet guéres que les Nerons, les Caligules, & autres tels Phaëtons du genre humain durent long-tems ſur la terre, non

plus que ces Viperes, & ces Aſpics, qui comme nuiſibles à tout le monde ne joüiſſent que d'une très courte vie. Chacun ſe réjoüit à la mort de ceux-là : toutes les Nations, à la reſerve de quelques Macedoniens, s'affligerent de celle d'Alexandre ; & il n'y eut perſonne qui ne pleurât à celle de Henry le Grand. Tant y a qu'on peut poſer pour une maxime très certaine, qu'il ne ſe trouve point de Monarchie plus ferme, ni plus recommandable, que celle qui plait aux peuples, à cauſe de la Bonté de celui qui en eſt le Chef. Ses ſujets au lieu de l'apprehender, ou de redouter ſa rigueur, n'apprehendent que pour lui, & ne craignent ſi non qu'il lui mèſarrive. C'eſt le propre d'un particulier d'avoir peur de ſouffrir du mal ; mais c'eſt le propre des Rois de craindre d'en faire ; & de croire comme l'Empereur Titus, qu'ils ont perdu le jour auquel ils n'ont favoriſé perſonne de leurs bien-faits.

Je ne veux pas dire qu'il n'y ait des occaſions ou les Rois doivent uſer de ſeverité. III.
Ils ont en garde la Verge, & la Mane du Tabernacle ; & ils ſont obligez à la punition, auſſi bien qu'à la recompenſe. Mais leur conduite doit être telle, qu'il paroiſſe toûjours que fort mal volontiers ils ſont con-

traints d'emploier la premiere, & que leur inclination au contraire eſt toute portée à la clemence, & à faire du bien. Jupiter, dit le Poete, étoit déſarmé au commencement, & ne ſavoit ce que c'étoit que de ſupplices, il n'y eut que l'inſolente rebellion de ces Enfans de la Terre, qui le reduiſit à la neceſſité de lancer ſa foudre pour punir leur temerité,

Ovid. 3. Faſt.

*Fulmina, poſt auſos cœlum affectare Gigantes,*
*Sumpta Iovi, primo tempore inermis erat.*

Les ſages Souverains, qu'Homere nomme les nourriſſons de ce même Jupiter, l'imitent en cela, & n'emploient la rigueur qu'en toute extremité, comme forcez à le faire pour le ſalut de l'Etat. Certes on ne ſauroit trop deteſter le genie d'un Caracalla, dont l'Hiſtorien aſſure qu'on redoutoit plus les agrémens, que la colère, parce qu'il ne careſſoit jamais tant perſonne que ceux qu'il avoit en ſon ame déja deſtinez à la mort. En effet les ſupplices trop frequens ne ſont pas moins honteux aux Princes, ſi nous en croions Seneque, qu'aux Medecins la mort ordinaire de preſque tous leurs malades; outre que les premiers qui ſe plaiſent au ſang, comme ce Caracalla, ſont en cela plus blamables; qu'au moins les Medecins ſelon la penſée de Platon, n'uſent de la ſaignée que pour tirer le

*Spartia.*

*L. 1. de Clem. cap. 24.*

*Lib. 8. de Rep.*

ſang le plus corrompu ; au lieu que ceux-là repandent le plus pur, & ſouvent celui qui meritoit le mieux d'être conſervé.

IV. Si les grands Monarques ont donc les mains auſſi longues qu'on le dit, ils doivent les faire paroitre & ſentir telles, plus par les bien-faits que par la peine, & s'ils avoient autant de pieds que la Scolopendre, à qui le ſurnom en attribuë cent, il ſeroit à propos qu'ils les emploiaſſent tous à chercher jusqu'aux extremitez de leur Empire, les ſujets dignes de recevoir leurs gratifications & faveurs. Un Orateur diſpoſe de ſes Auditeurs par la violence de ſon diſcours ; mais l'art d'un Souverain, dit Strabon au ſujet d'un Roi d'Orchomene, eſt de ſe faire obeïr & reſpecter des Peuples plûtôt par ſes bien-faits, que par la force de ſes armes. Sa bonté ſe doit étendre jusques ſur ceux-mêmes qui en ſont le moins dignes, comme celle du Ciel envoie ſa roſée & ſes influences auſſi bien ſur le champ des impies, que ſur celui des juſtes. Et dans la rencontre des plus grandes ingratitudes d'une populace méconnoiſſante, il peut ſe ſouvenir du beau mot d'Antiſthene, Qu'il y a quelque choſe de Roial à recevoir des calomnies en bien-faiſant ; s'il n'aime mieux comme Chrêtien, ſe repreſenter l'amour de Moy-

Centipeda.

*Lib. 9. Geogr.*

*Exod. cap. 32.* ſe pour ſes peuples perfides, & mal intentionnez, qu'il tâche neanmoins par ſa priere à Dieu de ſauver, offrant en païement pour eux ſa dannation particuliere, ou le raïément de ſon nom du Livre de vie.

Mais quoique la Bonté d'un Prince ſoit d'autant plus éclatante qu'elle eſt generale, & que ſes ſemblables n'agiſſent jamais plus noblement que quand ils le font comme cauſes univerſelles, ce n'eſt pas à dire pourtant qu'ils ne puiſſent imiter quand il leur plait, la premiere de toutes les cauſes, qui eſt Dieu, dont l'eſprit de grace ſouffle où bon lui ſemble, comme parle l'Ecriture, *Spiritus Domini ſpirat ubi vult*, ſans qu'il ſoit permis à perſonne d'en murmurer. Tous les Anges ſont également ſes creatures: mais on voit dans la divine Hierarchie ceux d'amour appellez Seraphins, tenir le premier rang, ſuivis des Cherubins pleins d'illumination, & ſuperieurs à ceux qu'on nomme Thrônes & Principautez d'un ordre troiſiéme encore inferieur. Il eſt vrai que les Rois dans leurs plus grandes & plus particulieres graces, peuvent fort à propos imiter le Soleil, lequel a bien ſes plantes favorites, ſes ſoucis & ſes Heliotropes, qui ſuivent preciſement, mais qu'il n'éclaire pas pour cela plûtôt que le Ce-

dre ou le Cyprés beaucoup plus élevez; comme il ne leur communique pas non plus une meilleure odeur, ni plus de beauté, qu'aux roses, aux lis, & aux œillets. La Prudence inséparable des bonnes actions, avec la Justice qui contient toutes les autres Vertus, & qui doit être toûjours aux côtez des Souverains aussi bien que de Jupiter, donneront là dessus les regles qu'ils ont à tenir dans leurs plus fortes inclinations. Car ce n'est pas sans sujet que la flaterie d'Anaxarque fut generalement condannée, d'avoir soutenu devant Alexandre affligé de la mort de Clitus, que Themis n'avoit cette place auprès du Monarque du Ciel, que pour nous apprendre que ceux de la Terre ne font rien qui ne doive être reputé bon & juste. Il n'en est pas ainsi, les meilleurs d'entr'eux, sur tous les Chrêtiens, se reconnoissent hommes, & sujets par consequent à faillir, soit dans leurs affections, soit dans leurs aversions, de sorte que leurs graces ne doivent pas ordinairement être moins dispensées par raison, que leurs punitions. C'est ce qui oblige Seneque à reprendre fort aigrement la repartie du même Alexandre à celui qui refusoit un de ses presens, comme trop au dessus de sa condition & de son merite: Je ne considere pas, lui dit Alex-

andre, ce que vous devez recevoir, vû ce que vous étes, mais ce que je dois donner étant ce que je ſuis. Il ſemble, ajoute Seneque à cela, que cette parole ſoit fort belle, comme pleine de generoſité, de grandeur d'ame & de magnificence; cependant, toute Roiale qu'elle eſt, à la bien examiner elle ne ſe trouvera pas moins déraiſonnable pour cela, parce que le tems, le lieu, & les perſonnes, ſont des circonſtances qui doivent toûjours être conſiderées dans un bien-fait; à faute dequoi il change aiſément de nom, & devient un méfait, ou une action dépourvuë de jugement.

VI. Ce qui demeure conſtant, c'eſt que la Bonté des Princes qui rend leurs Etats heureux, ne ſauroit être trop étenduë, puiſqu'elle doit ſervir d'un de ces lineamens qui les fait reconnoitre pour l'image de celui qui eſt la Bonté même. Le bel éloge, Sire, de Louïs XII. l'un de vos dévanciers, qui fut nommé le Pere du Peuple! de Titus, appellé les Delices du genre humain! & de Veſpaſien ſon pere, pour qui Pline l'ainé n'a pû trouver de titre plus glorieux que celui de *Iucundiſſimum Imperatorem!* ce qui exprime un mélange de douceur & de bonté qui n'a point de terme François pour l'expliquer. Mais, Sire, la

belle condannation du Roi Agesilaüs, à qui les Ephores de Sparte firent paier l'amende, pour avoir dérobé le cœur, & gagné lui seul l'amour de tous les Citoiens de Sparte. Ce sont des fruits d'une Bonté Roiale qui approche le plus près de la Divine. Voions si la puissance temporelle des Souverains, peut aussi bien passer pour une copie de celle du Ciel.

## CHAPITRE IX.

### *De la Puissance d'un Monarque.*

LE troisiéme attribut, SIRE, que nous avons dit qu'on donne à Dieu, c'est d'être Tout-puissant. Surquoi VOTRE MAIESTE a tout sujet de le remercier, n'aiant point établi de Souverain, qui ait tant qu'elle de sa ressemblance pour ce regard dans toute l'étenduë du Christianisme, où vous étes reconnu pour le Fils ainé de son Eglise. Car quoique l'Empire Germanique, qui ne fut créé qu'en faveur de la Couronne de France, du tems de Charlemagne, la veuïlle préceder en quelques ceremonies; si est-il certain que les Monarques François passent par toute la Terre, pour les premiers & les plus Illustres, aussi bien que les plus Anciens de tous les Fideles. L'image du Tout-puissant est bien plus expres- I.

se & plus reconnoissable en eux, qu'elle n'est aux Empereurs d'Allemagne, ce qui paroit en beaucoup de façons. Déja la Majesté de l'Empire ne reside pas proprement en leur personne, mais en l'Assemblée des Etats qui leur donne souvent la loi. Leur pouvoir est bridé d'ailleurs par des Constitutions Imperiales, & par des Bulles d'or, qui limitent tellement leur puissance, qu'il n'y paroit presque rien d'absolu. Et puis, leur Souveraineté dépendant de l'élection, sans aucun droit hereditaire, elle en est bien moins considerable, puisque sans toucher assez d'autres raisons, on ne sauroit douter qu'il ne vaille bien mieux recevoir un Prince de la main de Dieu, que de celle des hommes. C'est ce qui fait dire fort gentiment au Duc de Rohan dans la Relation de ses premiers voiages, que celui qui porte maintenant le nom d'Empereur dans la Chrêtienté, est celui qui l'est le moins en effet.

II. Je supplie neanmoins VOTRE MAIESTE', SIRE, de trouver bon que je lui represente, qu'encore que la puissance des Rois de France soit telle que nous disons, il ne s'ensuit pas pourtant qu'elle n'ait point de limites, ni qu'il lui faille donner toute l'étenduë que quelques-uns ont voulu faire, ou par flaterie,

ou par un zele en leur endroit, & préjudiciable, & tout-à-fait indiſcret. Il eſt vrai que le pouvoir de VOTRE MAIESTE' ne releve que de Dieu & de l'épée, ne reconnoiſſant point ici bas de ſuperieur : Mais on ne peut pas conclure de là qu'il ſoit ſans bornes, & l'on ne ſauroit ſans offenſer la Toute-puiſſance de Dieu qui ſeule eſt infinie, attribuer une auſſi ample juriſdiction qu'eſt la ſienne, à quelque Souverain que ce puiſſe être : *Infinitam Regiæ majeſtatis poteſtatem iſti agnoſcant, qui infinitam Divini numinis omnipotentiam non credunt.* Il faut examiner cette doctrine avec le reſpét qui eſt dû au Ciel, ſans prejudicier à celui qu'on eſt obligé de rendre aux Couronnes de la Terre.

Premierement, SIRE, VOTRE MAIESTE' doit reconnoitre qu'elle ne peut rien qui ſoit contraire aux commandemens de ſon Createur, ni au droit de la Nature, qui nous obligent d'adorer un ſeul Dieu; d'honorer ceux qui nous ont mis au monde; & de rendre à chacun ce qui lui appartient. III.

Quant au droit des Gens, quoiqu'un Souverain doive l'obſerver prèſque toûjours, comme au fait des Ambaſſadeurs, ce n'eſt pas pourtant avec une obligation qui approche de celle qui touche le droit de Nature, IV.

puiſqu'il peut parfois déroger à celui-là, & defendre à ſes ſujets d'en uſer, comme vos Prédeceſſeurs ont fait au ſujet des Eſclaves. Car encore que tous les Peuples uſaſſent du droit qui fait perdre en de certains cas la liberté, nos Rois crurent qu'il étoit trop inhumain.

V. Mais pour ce qui touche le droit Civil, puiſqu'il eſt compoſé de Loix, d'Edits, & d'Ordonnances que fait le Prince, c'eſt une choſe dont tous les Juriſconſultes ont convenu, qu'il eſt au deſſus, & que ce droit qui lie les particuliers ne l'oblige point comme eux. Il eſt vrai que les plus grands Monarques ont toûjours fait gloire de s'aſſujettir les premiers volontairement aux conſtitutions qu'ils faiſoient pour leur peuples; & nous avons vû Henri le Grand, & Louis le Juſte obſerver parfois juſqu'aux Loix ſomptuaires, qui reforment le luxe des François.

VI. Il s'eſt trouvé des Canoniſtes qui ont ſoutenu là-deſſus, qu'un Souverain ne pouvoit s'obliger par contrât ſoit avec l'Etranger, ſoit avec ſon Sujet, parce que les obligations ſont de droit Civil auquel il n'eſt pas ſoûmis. Et c'eſt le fondement d'un axiome du Droit d'Angleterre, qui porte que *Rex non poteſt facere injuriam.* Mais ſi Dieu même ſelon le dire

du Maitre des Sentences, eſt tenu de ſa promeſſe; qui peut douter que ceux qui le repreſentent en tant de façons, ne doivent être très religieux obſervateurs de la leur?

Suppoſant donc que ſelon la meilleure opinion ils ſe puiſſent obliger envers leurs ſujets, VIJ.
dont il eſt expedient que VOTRE MAIESTÉ ne doute point; il reſte cette autre difficulté (ſans parler de ce qu'un Pere promet beaucoup de choſes à ſon enfant, & un Medecin à ſon malade, qu'ils feroient mal de tenir) ſi les Rois ſont reſponſables à d'autres qu'à Dieu de l'inobſervation de leurs promeſſes. Et c'eſt ici qu'on abuſe ſouvent les peuples, & qu'on les porte à la rebellion, leur celant cette importante verité, qu'un Prince, ſur tout hereditaire & abſolu, ne doit rendre comte de ſes actions que devant le Thrône du Tout-puiſſant, parce que le ſien n'en reconnoit point de ſuperieur en Terre; *Summa ſedes à nemine judicatur.* Et certes, quand l'Hiſtoire me repreſente l'obeïſſance des premiers Chrêtiens à des Empereurs Payens & Infideles, ſous cette inviolable maxime *fugere aut pati* qu'ils ont toûjours pratiquée, je ne ſaurois trop m'étonner de ce que nous avons vû en nos jours, tant parmi nous que chez nos voiſins pour ce regard.

VIII. Je ſai bien que Dieu punit tôt ou tard l'injuſtice & les crimes des mauvais Princes. Les exemples ſont infinis de ceux qui ſont peris viſiblement de la ſorte, par des revoltes & des ſoûlevemens de leurs peuples, que ce même Dieu a permiſes pour chatier les uns & les autres. Mais je nie que cela juſtifie l'action des derniers, obligez par le Texte ſacré à craindre & reſpecter les Puiſſances ſuprémes, non ſeulement par apprehenſion, dit l'Apôtre, mais même par la conſcience. Car on ne ſauroit nier que le droit divin, & l'uſage du vrai Chriſtianiſme, ne condannent toute ſorte de rebellions, encore que pour faire juſtice d'un Monarque vicieux, dès ce monde, Dieu ſe ſerve parfois de ſes peuples comme de verges, qu'il ne manque pas de jetter enſuite dans le feu.

IX. La puiſſance des Rois a encore beſoin d'être expliquée à l'égard de ce qu'on leur fait parfois entendre indiſcretement & ſans reſtriction; qu'ils ſont Maitres de la vie & des biens de leurs ſujets, dont par conſequent ils peuvent diſpoſer contre leur gré. Car cette propoſition avancée nuëment de la ſorte n'eſt pas vraie, puiſqu'elle eſt contraire au fondement de toutes les Souverainetez, qui n'ont été établies ſur la Terre que pour conſerver à

chacun

chacun ce qui lui appartient. Bien eſt-il conſtant qu'outre qu'ils peuvent donner la vie & rendre les biens à ceux qui ſont condannez à mort, il y a des cas où les Princes ont le droit d'uſer de ce que poſſedent les particuliers, contre leur intention, comme quand ils jugent neceſſaire de bruler les faux-bourgs d'une ville, ou de faire le degat dans une Province, afin que les ennemis qui la veulent envahir ne s'en puiſſent prévaloir. En de ſemblables rencontres celui qui perd ſa maiſon, ou la recolte de tout ſon revenu, ne ſe peut plaindre juſtement de ſon Souverain, qui fait ſa charge en uſant de la ſorte, & en preferant le bien general de ſon Etat, & de tous ſes peuples, à celui de peu de perſonnes.

Mais on peut dire qu'un Roi eſt encore Maitre de la vie & des biens de ſes ſujets, parce que les aimant d'un amour paternel, il les conſerve, & a ſoin de leurs fortunes, comme de ce qui lui eſt le plus propre. De cette façon il s'intereſſe & comporte de même que ſi tout étoit à lui, prenant un pouvoir abſolu ſur toutes leurs poſſeſſions, *tuitione non deſtructione*, pour les proteger & defendre, mais non pas pour en mal uſer. C'eſt X.

par cette ſeule voie que gagnant le cœur de ſes peuples, & par là tout ce qu'ils ont, il s'en peut dire le Maitre; quoiqu'ils ne leur en faſſe jamais perdre la proprieté, ſinon au cas que les Loix l'ordonnent. *Ad Reges poteſtas omnium pertinet, ad ſingulos proprietas.*

*Sen. 7. de ben. cap. 4.*

XI. Auſſi le propre interêt des Rois leur doit faire condanner des maximes ſi contraires à leur grandeur & à leur gloire. Car ſi Dieu même a voulu laiſſer aux hommes la liberté que l'Ecole nomme le Franc-Arbitre, afin d'être ſervi & adoré par des hommes libres, ce qui lui eſt beaucoup plus agreable; qu'elle apparence y auroit-il que les Rois aimaſſent mieux être honorez & obeïs par des Eſclaves, d'une vie precaire, & ſans biens, que par des peuples libres & opulens, dont ils reçoivent une obeïſſance volontaire & pleine de franchiſe. Certainement il leur eſt bien plus glorieux de les avoir de cette derniere condition, & de commander à des gens de merite, qu'à des ſerfs ou eſclaves, tels que ſe diſent l'être les ſujets du Turc, ou du Tartare.

Ce n'eſt donc pas, Sire, poſer des bor- XII.
nes préjudiciables à vôtre autorité ſouveraine, de les lui donner conformes à celles dont Dieu a voulu limiter la ſienne. Si nous diſons que VOTRE MAIESTE' doit la protection & la juſtice à ſes ſujets, nous ajoûtons en même tems qu'elle n'eſt tenuë de rendre comte de cette obligation, ni de toutes ſes actions, qu'à celui de qui tous les Rois de la Terre relevent. Enfin nous n'attribuons nulle liberté d'eſprit, ni aucune proprieté de biens à vos peuples, que pour relever par là d'avantage la dignité de vôtre Monarchie.

Mais il n'y a point de Souverain, qui ne XIII.
doive imprimer bien avant dans ſon ame cette maxime avantageuſe pour ſon ſalut; Que moins il eſt reſponſable aux hommes de tout ce qu'il fait, plus il doit être exact à s'en rendre raiſon à lui-même, & à Dieu, dans le Tribunal de ſa conſcience. Car comme ceux de ſa condition n'ont guéres d'autre meſure dans leurs paſſions, que celle de leur pouvoir abſolu & prèſque infini; il ſe trouve ordinairement que plus ils ſont puiſſans en toute autre choſe, plus ils ſont impuiſſans à moderer leurs volontez, & par-

fois leurs tranſports d'eſprit, qu'ils ne ſauroient trop éviter, ni trop ſoûmettre à un examen raiſonnable.

XIV. Il faut auſſi qu'ils tiennent pour aſſuré que leur veritable grandeur & puiſſance ne conſiſte pas tant dans l'étenduë de leurs Etats, que dans l'uſage moderé de cette même puiſſance, qui les rend odieux au lieu de les faire eſtimer, ſi elle n'eſt raiſonnable. Pourquoi le Roi de Perſe ſera-t-il plus grand Roi que moi, diſoit ce petit Souverain de Grece, s'il n'eſt encore plus vertueux, & s'il ne s'acquite mieux de ſa charge que je ne fais de la mienne? En effet, ſi la grande autorité d'un Prince n'eſt ſouvent établie que ſur la ruïne ou la diminution de ſes voiſins; & ſi ſa force, à la bien conſidérer, n'eſt prèſque autre choſe que la foibleſſe d'autrui; ne peut-on pas ſoutenir qu'une puiſſance, quoique de moindre étenduë, qui a pour fondement la vertu & le bel uſage de la raiſon, lui doit être en beaucoup de façons préferée? Auſſi fut-ce dans ce ſens que Trajan voulut prendre ſon avantage ſur le Roi des Parthes, quand il lui répondit que ce n'étoit pas l'Euphrate, mais la Juſtice qui bornoit l'Empire Romain. Le Roi Antiochus ſur-

nommé le Grand, devoit aussi avoir la même pensée un peu auparavant, puisque reduit au petit pied par Scipion, il remercia le peuple de Rome de l'avoir soulagé d'une partie des soins qui l'accabloient dans une trop vaste domination; ce qui témoigne qu'il ne croioit pas être devenu moins considerable, pour commander à moins de Provinces, si l'on ne veut dire qu'il dissimuloit.

SIRE, quand vôtre Monarchie n'auroit que le Ciel pour limite ne trouvant point de borne en Terre; & quand au lieu de soixante-trois Rois qui vous ont precedé, on en comteroït quatre mil sept cens, comme faisoient les Egyptiens qui mettent dans Diodore Sicilien ce nombre merveilleux de Rois qui les avoient successivement gouvernez, vôtre Empire n'en seroit ni plus glorieux, ni plus recommandable, si ces avantages d'étenduë, & d'ancienneté, n'étoient accompagnez de Justice, & de Bonté, qui rendent les Souverains agreables & à Dieu & aux hommes. C'est par là seulement que VOTRE MAIESTE' peut surmonter tous ceux que l'Histoire profane a mis au rang des Dieux, & que ne pouvant accroitre en dignité, puisque vous

XV.

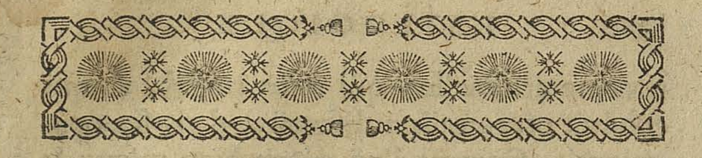
*Lib. 1.*

étes reconnu pour le premier des Têtes Couronnées, vous pouvez neanmoins augmenter la gloire de vôtre Nom, en continuant cette domination pleine de Clemence & d'Equité, que vos peuples ont jusqu'ici éprouvée.



VI.

# LA LOGIQUE DU PRINCE.



# LA LOGIQUE DU PRINCE.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De la Logique & en quoi elle consiste.*



SIRE,

Soit qu'on nomme la Logique un Art, une Science, ou une Faculté, ce qui dépend de la restriction ou de l'étenduë qu'on donne à ces termes, elle nous apprend à bien raisonner, & reglant nôtre discours, nous fait discerner les bonnes des mauvaises consequences. Car encore que nous le puissions aucunement faire par une espece de Logique naturelle, si est-ce qu'il est comme impossible que nôtre entendement s'y porte aussi exactement qu'il est besoin, sans l'aide de celle qu'on

nomme artficielle, qui a ſes regles, & qui conduit nôtre raiſon diſcurſive dans ſes operations. Comme l'on décrit bien mieux & plus facilement un Cercle avec le compas, qu'avec la main ſeule; l'on raiſonne & l'on diſcourt bien plus parfaitement par le moien des preceptes de cette Science, que ſi l'on n'eſt guidé que de la ſeule lumiere naturelle.

Pour le mot de Logique, qui ne ſe trouve point dans Ariſtote ſi non adjectif, & celui de Dialectique dont il s'eſt ſervi, ce ſont Synonymes ou termes univoques, & ils ne ſignifient qu'une même choſe, bien que quelques-uns les aient voulu diſtinguer, preferant de beaucoup la premiere à la derniere.

Cette connoiſſance acquiſe ſemble achever l'homme que la Nature n'avoit fait que commencer; lui fourniſſant les moiens certains de ne ſe point tromper dans ſes raiſonnemens. Et veritablement il n'y a que Dieu, qui ne raiſonnant point, par ce que tout lui eſt également connu, n'a nulle neceſſité de cette importante partie de la Philoſophie. Quant à nous qui ſommes ſujets à nous tromper nous mêmes, & beaucoup plus à l'être par d'autres, ſi nous admettons pour bonnes de vicieuſes concluſions; l'on ne ſauroit dire combien nous peut être utile un Art qui nous

apprend à diſtinguer le certain de l'apparent, & que l'Ecole nomme pour cela l'organe des organes, l'inſtrument des inſtrumens, la main de nôtre ame, l'œil de la raiſon, & le *criterium* ou la balance du vrai & du faux.

Que ſi l'on apprend avec grand ſoin la Rétorique, parce qu'elle enſeigne à parler agreablement; quelle peine & quelle attention ne merite point l'étude de la Logique, qui nous fait diſcourir de tout avec certitude, & qui nous preſerve des ſubtiles ſuppoſitions des Sophiſtes. Je les accouple l'une à l'autre, d'autant que ces deux Profeſſions ſont ſi voiſines, qu'elles ne different, ſelon le mot de Zenon, qu'en ce que la Rétorique a toûjours la main ouverte, au lieu que la Logique tient ordinairement le poing fermé.

Celle-ci peut encore être comparée à la Morale qui regle nôtre Volonté; parce que la Logique a pour ſon but de faire la même choſe à l'égard de l'Entendement, de ſorte que chacune conduit les operations de l'une ou de l'autre de ces deux principales parties de nôtre ame. L'on peut ſavoir quelque choſe ſans la Logique; mais l'on ne ſait que douteuſement ſans elle, parce que l'on n'a pas l'aſſurance de la ſcience, n'y aiant que la Logique qui donne les regles du veritable ſa-

voir, qu'elle ſoûmet à l'examen d'une legitime Demonſtration.

## CHAPITRE II.

*Diviſion de la Logique en trois parties, ſelon les trois actions ou operations de nôtre Entendement.*

VOTRE MAIESTE' remarquera, s'il lui plait, qu'il y a trois degrez de connoiſſance, par lesquels, comme par trois démarches differentes, nôtre ame ſe porte à l'intelligence des choſes qu'elle peut comprendre. L'Ecole nomme ces trois pas, ou degrez, les trois Operations de l'Entendement.

Par la premiere, elle regarde un objet comme d'une ſimple vuë, & ce qu'elle conçoit ainſi s'exprime ordinairement par une ſeule parole, ſans rien aſſurer ou nier. Car entendant prononcer le ſeul mot d'homme, de cheval, d'animal, ou de plante, nôtre eſprit conçoit ſimplement chacune de ces choſes ſans en faire aucun jugement, & cela s'appelle une nuë apprehenſion ou conception de l'objet.

Si nous paſſons plus avant, & que nôtre ame conſidere l'homme, ou le cheval, comme des animaux, & l'animal comme vivant, en diſant que l'homme eſt un animal, qu'il

n'eſt pas un Lion, ou que l'animal eſt vivant; elle paſſe en faiſant ce jugement à la ſeconde action ou operation, qui ſe nomme Enonciation.

Et lorsque portant encore nôtre eſprit plus loin, nous tirons une troiſiéme connoiſſance des deux premieres, diſcourant de la ſorte:

*L'animal vit,*
*L'homme eſt un animal,*
*Il s'enſuit donc que l'homme vit.*

ce diſcours ou raiſonnement conſtituë la troiſiéme action ou operation de nôtre Entendement. Ainſi la premiere donne lieu à la ſeconde, & la troiſiéme eſt compoſée des deux precedentes. La Definition, la Diviſion, & l'Argumentation, ont leur rapport à ces trois operations, quoique d'ailleurs la diviſion ſoit la premiere dans l'ordre de connoiſſance, parce qu'il faut toûjours diviſer devant que de definir.

Or parce que nos premieres penſées ou conceptions peuvent être erronées ou fautives, que nous nous méprenons ſouvent aux jugemens qui les ſuivent, & qu'il y a encore moins de certitude parfois dans les concluſions qu'on en tire; la neceſſité de la Logi-

que eſt toute evidente, puiſque c'eſt elle qui nous enſeigne à concevoir, à juger, & à conclure avec facilité & perfection. Car ſes preceptes, qui paroiſſent un peu incommodes d'abord, reſſemblent aux Entraves qui dreſſent les chevaux à l'amble après les avoir ſouvent retardez au commencement. Les regles de la Logique donnent d'entrée quelque contrainte à la raiſon, mais dans la ſuite elles la perfectionnent, & lorsqu'elle s'y eſt habituée, cette contrainte devient une ſeconde nature, beaucoup plus parfaite dans toutes ſes operations.

## CHAPITRE III.

### *De la premiere operation de nôtre Entendement.*

PUISQUE nôtre eſprit ne peut rien concevoir ni de ſi ſimple ni de ſi nud, qu'il n'ait beſoin de quelque terme pour l'exprimer, la Logique a dû mettre ſon premier ſoin à conſiderer la difference des termes. Car il y en a d'Univerſels, comme celui d'homme, qui ne convient pas plus à Ulyſſe, ou à Diomede, qu'à toute ſorte de perſonnes: Et il y en a de particuliers, qui denotent une choſe ſinguliere, comme ceux d'Achille, &

d'Alexandre, dont le ſon arrête nôtre imagination ſur une ſeule choſe.

Mais quoique les termes reçoivent beaucoup d'autres diviſions, parce qu'il s'en trouve d'équivoques ou homonymes, comme celui de Lievre, qui ſignifie, outre l'animal terreſtre, un autre qui eſt marin, & une des conſtellations du Ciel; d'autres que les Ecoles nomment univoques, ou ſynonymes, & analogues; ſans arrêter VOTRE MAIESTE' à l'examen de tous ces termes, je la ſupplie ſeulement d'obſerver qu'elles appellent termes tranſcendans ceux qui ne peuvent être placez, à cauſe de leur immenſe étenduë dans une des dix Categories d'Ariſtote, comme l'Etre, le Vrai, & la Choſe. Ces tranſcendans ſont ſix, dont les premieres lettres Latines forment ce mot *Reubau*, forgé exprès, & qui veut dire, *Res*, *Ens*, *Unum*, *Bonum*, *Aliquid*, *Verum*. Il y en a d'autres au contraire qu'on dit Categorematiques ou plûtôt Categoriques, d'autant qu'on les loge commodément dans l'une de ces dix Claſſes ou Predicamens. Porphyre nous explique ces termes par cinq voix, nommées dans le Peripatetiſme les cinq Univerſels.

## CHAPITRE IV.

### *Des cinq voix de Porphyre.*

La consideration exacte de ces cinq voix celebres, est plus de la Metaphysique que de la Logique, qui pourtant ne laisse pas d'en donner toûjours une legere connoissance. Quoiqu'il en soit, tels Universels approchent fort des Idées de Platon, & on peut juger qu'ils ont très peu de realité ou d'existence, puisqu'on ne voit rien au Monde, qui ne soit singulier. Il n'y a que la Raison qui fasse d'eux des natures ou essences réelles, qui se connoissent sans se trouver ailleurs que dans les choses particulieres.

On definit l'Universel, ce qui peut être dit de plusieurs choses, ou qui se trouve en plusieurs choses, *quod natum aptum est de pluribus prædicari, vel pluribus inesse.*

Les Philosophes Peripatetiques constituent cinq Universels, le Genre, l'Espece, la Difference, le Propre, & l'Accident.

Le Genre se definit, ce qui peut être attribué essentiellement à plusieurs especes; comme l'animal, qui se dit de l'Homme, de l'Aigle, du Dauphin, &c. parce que ce sont diverses especes d'animaux.

On

On definit l'Eſpece, ce qui convient eſſentiellement à pluſieurs individus ou particuliers; par l'exemple l'homme eſt l'Eſpece, qui ſe dit d'Ariſtote, de Platon, & de tous les autres. Surquoi VOTRE MAIESTE' remarquera que ce mot d'Individu s'entend d'une choſe ſinguliere indiviſée en ſoi réellement, & diviſée de toute autre, *individuum eſt, quod eſt indiviſum in ſe realiter, & diviſum à quovis alio.*

Il y a trois ſortes de Differences, la commune, la propre, & la très propre. La premiere n'eſt qu'un accident paſſager, comme d'un homme riche à un pauvre. La ſeconde Difference eſt un autre accident inſeparable, comme d'un Maure à un Blanc. Et la derniere conſtituë le troiſiéme Univerſel de Porphyre, qui diviſe le Genre, & établit l'Eſpece, c'eſt pourquoi on la nomme Difference ſpecifique, telle qu'eſt celle qui diſtingue l'animal raiſonnable du déraiſonnable. Or de même que les Composez Phyſiques ou naturels ſe font de la matiere & de la forme, l'homme par exemple du corps & de l'ame. Ainſi les Compoſez Metaphyſiques ou eſſentiels ſe font du Genre & de la Difference, ſelon que le même homme eſt animal, & raiſonnable, de ſorte que le Genre qui eſt animal, répond à la matiere, & raiſonnable qui eſt la Difference, à la forme.

On comte auſſi juſqu'à quatre ſortes de Propre, dont le dernier nommé *Proprium quarto modo*, eſt le vrai Univerſel, & ſe definit ce qui appartient à toute l'eſpece, à elle ſeulement, & toûjours, comme d'être riſible, à tout homme. Car d'être Medecin ou Juriſconſulte, de blanchir étant vieux, & de n'avoir que deux pieds, ce ſont bien des choſes qui ſont propres à un homme, mais non pas à lui ſeul, ni toûjours, ni à l'égard du premier, à tous ceux de ſon eſpece.

L'Accident eſt le cinquiéme Univerſel, qu'on definit ce qui peut être avec ſon ſujet, ou n'y être pas, ſans ſa ruine, par exemple une perſonne peut être plus blanche ou plus noire ſans perir. Les Accidens fortuits, comme de trouver un threſor, ne ſont pas compris dans cette definition; ni les corruptifs ou privatifs, tels que la mort, parce qu'ils ſont perir leur ſujet; ni, ſelon quelques-uns, ceux qu'on nomme inſeparables.

## CHAPITRE V.

### *Des dix Categories ou Predicamens d'Ariſtote.*

Le mot de Categorie eſt Grec; celui de Predicament Latin; l'on entend par l'un & par l'autre de certains lieux ou claſſes, dont

la Philosophie se sert pour placer & disposer tous les Etres naturels. Le Philosophe Ammonius disoit en riant qu'ils y étoient logez *tanquam vaccæ in stabulo*, comme des vaches dans une étable. Et parce qu'il y en a dix Genres souverains, ils ont arrété le nombre de Categories à dix, qui sont,

1. *La Substance.*
2. *La Quantité.*
3. *La Qualité.*
4. *La Relation.*
5. *Où, qui designe le lieu.*
6. *Quand, qui marque le tems.*
7. *La Situation, qui montre la posture.*
8. *L'Avoir, qui fait connoitre la façon de l'habit.*
9. *L'Action.*
10. *La Passion.*

Il y en a qui donnent un autre ordre à ces Categories, mettant les deux dernieres après la Relation, parce qu'avec les quatre premieres & principales, elles font les six plus considerables, & qui meritent prèsque seules ce nom, le reste n'allant qu'aux circonstances exterieures des choses. Beaucoup de Philosophes aussi n'ont pas mis tant de Categories, & d'autres en ont établi d'avantage. Xenocra

te ſe contentoit de deux, l'une pour la Subſtance, & l'autre pour l'Accident. Les Stoïciens en admettoient quatre ſeulement. Et les Pythagoriciens au contraire paſſérent jusqu'à vingt. Architas Tarentin neanmoins qui étoit de cette derniere Secte fut auteur des dix, dont Ariſtote s'eſt ſervi. La Categorie de la Subſtance contient toutes les Subſtances finies, la Quantité toutes les Quantitez, & ainſi des autres.

*La Subſtance* eſt un Etre qui ſubſiſte par ſoi-même. Elle doit être finie & limitée, pour être Catégorique, c'eſt pourquoi Dieu comme infini ne peut être renfermé ici ni dans aucun autre Predicament. Elle n'a point de contraires, car le feu & l'eau ne ſont contraires qu'à cauſe de leurs qualitez, & non pas comme Subſtances. Elle eſt ſuſceptible des contraires ſucceſſivement les uns aux autres. Et elle ne reçoit jamais le plus & le moins. c'eſt à dire qu'une ſubſtance ne peut pas être dite plus ſubſtance qu'une autre.

Les neuf Categories ſuivantes ne ſont qu'Accidens. Ce qui eſt excellent eſt rare: Comme moins noble que la Subſtance, ils ſont en plus grand nombre.

*La Quantité* eſt un Accident, qui nous fait connoitre l'extenſion des parties d'un tout. Elle a trois dimenſions differentes, la lon-

gueur qui ſe voit en la ligne, la largeur qui eſt des ſuperficies, & la profondeur qu'ont les corps Phyſiques. Il y a encore deux eſpeces de Quantité, non pas permanente comme celle des trois dimenſions dont nous venons de parler, mais ſucceſſive, que fait le mouvement, & le tems.

Le Mouvement ſe definit, le flux & la ſucceſſion des parties d'une choſe mobile.

Le Tems eſt la meſure de ce mouvement, par laquelle on regarde & determine, ce qui eſt prieur ou poſterieur.

Quant au Nombre, & à l'Oraiſon, ce ne ſont pas Quantitez Categoriques, parce qu'elles ne ſont pas continuës comme les precedentes, mais diſcretes & compoſées de parties ſeparées.

La Quantité Categorique a trois autres proprietez ſelon Ariſtote. La premiere, de n'avoir rien qui lui ſoit contraire. La ſeconde, qu'une Quantité n'eſt pas moins ni d'avantage Quantité qu'une autre. Et la troiſiéme, qu'elle rend les choſes égales, où inégales.

*La Qualité* eſt un Accident qui fait reconnoitre quel eſt ſon ſujet. L'Ecole la diviſe en quatre eſpeces, dont la premiere eſt l'habitude & la diſpoſition, qui touchent ou le corps, comme la ſanté, ou l'eſprit, comme

la ſcience. La ſeconde eſt la faculté naturelle, & l'imbecillité, qui accompagnent ſpecialement l'ame vegetante, ſenſitive, & raiſonnable. La troiſiéme eſt la qualité paſſible, & la paſſion que les ſens font remarquer, comme la couleur, le ſon, l'odeur, la ſaveur, & ce que l'attouchement fait ſentir par le chaud, le froid, le dur, ou le mol. La quatriéme eſt la forme & la figure, dont la forme eſt proprement des choſes vivantes & naturelles, la figure des inanimées intelligibles ou mathematiques.

Elle a trois proprietez; la premiere, de ſouffrir les contraires; la ſeconde, de recevoir accroiſſement ou diminution: la troiſiéme, de rendre les choſes ſemblables ou diſſemblables.

*La Relation* Categorique eſt un accident cauſé par le rapport ou reſpect réel qui ſe trouve entre deux termes, comme entre ceux de pere & fils.

On comte cinq proprietez des Relatifs; La premiere d'avoir de l'oppoſition ou contrarieté: La ſeconde, de recevoir le plus ou le moins, ou l'accroiſſement, & la diminution: La troiſiéme, d'être reciproque: La quatriéme d'être d'un même tems avec leurs correlatifs, en ſorte que l'un poſé emporte

ou determine necessairement l'existence de l'autre: La cinquiéme, de se definir l'un par l'autre, tellement que la connoissance de l'un donne celle de l'autre.

Les quatre Categories suivantes, *Où*, *Quand*, *Etre situé*, & *Avoir*, comme beaucoup moins considerables que les autres, se passent legerement même dans les Ecoles.

*L'Action & la Passion* que la raison distingue, ne se peuvent néanmoins entendre l'une sans l'autre. En effet dans un même mouvement, l'Action est l'acte de l'agent, & la Passion l'acte reçu par le patient.

Elles reçoivent la contrariéte, aussi bien que le plus & le moins.

Il y en a de momentanées, comme l'illumination; & de successives, comme l'échauffement ou calefaction: De permanentes, & de passageres; De naturelles, & d'artificielles: De corporelles, & de spirituelles.

Comme nous avons laissé beaucoup de questions antepredicamentales, nous ne nous arréterons pas non plus à celles qu'on nomme postpredicamentales, comme des oppositions relatives, contraires, privatives, & contradictoires. Mais il reste à parler de la Definition, qui dépend encore de la premiere operation de nôtre Entendement.

La Definition se definit elle même, un discours concis qui explique la nature d'une chose: ou, l'expression de la nature des Etres, sans affirmation, ou negation.

Il y en a une imparfaite qui s'appelle plus proprement Description & qui se contente de faire connoitre les choses par leurs proprietez, leurs causes, ou leurs effets, comme si l'on dit, que l'homme est un animal fait à l'image de Dieu, & capable de discipline.

Il y en a une autre plus exacte, & pour cela nommée essentielle; qui est ou Metaphysique, expliquant la chose par le genre & la difference, comme l'homme est un animal raisonnable: ou Physique, quand elle se sert de la matiere & de la forme, comme l'homme est un Etre naturel, composé d'un corps organique, & d'une ame raisonnable.

En toutes ces Définitions le Verbe *Est* qui affirme ne sert qu'à les faire comprendre, sans en faire partie, parce qu'autrement elles ne seroient pas de la premiere apprehension de nôtre Entendement, dans laquelle nous ne faisons qu'envisager les choses sans en juger.

La bonne Définition n'embrasse ni plus ni moins que la chose définie.

## CHAPITRE VI.

*De la seconde operation de nôtre Entendement.*

APRES la premiere & nuë connoissance des choses, nôtre ame se porte à une seconde qui conjoint divers termes, avec affirmation ou negation, c'est à dire, qui fait de deux simples conceptions une proposition qui assure ou qui nie. Ainsi quand je dis le Roi est bon, je conjoins le terme de *Roi* & celui de *Bon*, qui viennent de deux diverses pensées ou apprehensions (si nôtre Langue peut souffrir ce mot en cette signification) pour en former par le moien du Verbe *Est* une énonciation qui est l'effet de la seconde operation de nôtre Entendement.

En toute proposition, énonciation, ou oraison, l'on considere le sujet, l'attribut, & la copule ou liaison; comme en celle que nous venons de dire, *le Roi* est le sujet, *Bon* l'attribut, & le Verbe *Est* fait la liaison.

Le Nom est défini par Aristote un mot dont les hommes ont convenu, qui signifie sans marquer aucune difference de tems, & dont une partie séparée ne signifie rien; *vox ex instituto significativa, temporis expers, cujus nulla pars separata significat.*

Le Verbe est un autre mot semblable, mais

qui designe toûjours quelque partie du tems, passée, presente, ou future; *vox, quæ ex instituto tempus significat, cujus nulla pars significat separatim, & est semper eorum quæ de alio dicuntur.*

Des Noms & des Verbes se forment les Propositions, dont il y en a de vraies, & de fausses; d'affirmatives, & de negatives; d'absoluës, & d'hypothetiques ou conditionelles; de particulieres, & d'universelles; de definies, & d'indefinies.

La verité ou fausseté des propositions est leur ressemblance, ou dissemblance, avec la chose qu'elles expriment avec nôtre Entendement.

Les propositions affirmatives unissent par la synthese ou composition, de même que les negatives resolvent ou dèsunissent par l'analyse. La methode differente de l'une & de l'autre est attribuée à cette seconde operation de l'Entendement, comme nous avons dit que la definition l'étoit à la premiere.

## CHAPITRE VII.

### *De la troisiéme operation de nôtre Entendement.*

LA premiere operation de nôtre Entendement n'est, comme nous avons déja dit, qu'un simple regard ou envisagement des cho-

ſes, ſans en faire aucun jugement. La ſeconde eſt celle qui juge par des propoſitions affirmatives ou negatives. Mais la troiſiéme paſſe outre, diſcourt ſur ces propoſitions, & de la connoiſſance que nôtre eſprit en a priſe, acquiert par le moien de ce raiſonnement ou diſcours Logique, une nouvelle connoiſſance.

Ce diſcours Logique eſt en quelque façon l'art des bonnes conſequences, qui apprend comme l'on peut venir à la connoiſſance d'une choſe inconnuë, par l'entremiſe de celles que nous connoiſſons déja.

Les conſequences ſont des argumentations, ou pour parler plus François des Argumens, dont la Dialectique enſeigne qu'il y a quatre eſpeces conſiderables, l'Exemple, l'Induction, l'Enthyméme, & le Syllogiſme, qui eſt la plus noble de toutes, les trois premieres pouvant être nommées imparfaites ſi on les compare au Syllogiſme.

L'exemple eſt un argument ou conſequence, qui ſe tire de quelque choſe ſemblable, ou de pluſieurs, pour en prouver une autre; comme ſi l'on dit Philippe de Macedoine, Alexandre le Grand, & tels autres, ſe ſont mal trouvez de ſe laiſſer tranſporter à la colere; donc Ceſar ſe trouvera mal auſſi de ſe laiſ-

ſer dominer par la même paſſion. L'Exemple ſe prend non ſeulement de ce qui eſt vrai & qui a été; mais encore des choſes inventées, ou qui n'ont rien de réel, comme des Paraboles, & des Apologues, dont la Sainte Ecriture même ſe ſert.

L'induction eſt prêſque ſemblable, ſinon qu'elle prouve non pas une choſe ſeule comme l'Exemple, mais ce qui eſt general ou univerſel, par un long dénombrement ou ſuffiſante énumeration de pluſieurs choſes ſingulieres. Ainſi pour montrer que l'homme eſt un animal raiſonnable ou qui raiſonne, je fais voir que non ſeulement Socrate & Platon, mais Davus même, Pamphile, & les plus ignorans diſcourent & raiſonnent; d'où je conclus que l'homme eſt un animal raiſonnable ou qui raiſonne. L'Induction ſe nomme la Mere des Sciences, parce qu'elles ſont fondées ſur pluſieurs experiences particulieres, de qui l'on a tiré leurs concluſions generales. Elle induit neanmoins ſeulement à croire, ce qui lui a donné le nom, & ne force pas comme le Syllogiſme.

L'Enthymeme eſt une façon d'argumenter, où l'on ſupprime une des propoſitions du Syllogiſme, de ſorte qu'on peut dire que l'Enthymeme eſt un Syllogiſme tronqué d'un de ſes

membres & imparfait, parce qu'en lui ajoûtant la propoſition ſous-entenduë & non exprimée, vous faites un fort bon Syllogiſme. Ainſi lorſque vous ajoûterez à cet Enthymeme,

*L'homme a ſentiment,*
*Donc l'homme eſt un animal,*

la propoſition retenuë dans l'eſprit, que tout ce qui a ſentiment eſt un animal, vous formerez ce Syllogiſme parfait,

*Tout ce qui a ſentiment eſt un animal,*
*L'homme a ſentiment:*
*Donc l'homme eſt un animal.*

Quand vous dites de même,

*Le Lievre a le cœur grand:*
*Donc il eſt timide,*

vous retenez par un Enthymeme la premiere propoſition de ce Syllogiſme,

*Tout animal aiant le cœur grand eſt timide;*
*Le Lievre a le cœur grand:*
*Donc le Lievre eſt timide.*

Le premier membre de l'Enthymeme ſe nomme l'Antecedent; le ſecond s'appelle le Conſequent.

Le Syllogiſme a trois parties qui l'ont fait nommer le Trident des Philoſophes. C'eſt un mot Grec, qui ſignifie collection, parce que de deux propoſitions connuës, on en recueille une troiſiéme qui ne l'étoit pas. Sa

premiere propoſition ſe nomme la Majeure; ſa ſeconde, la Mineure; & la Conſequence qui ſuit s'appelle la Concluſion. Cette Concluſion eſt neceſſaire, & ne ſe peut nier, ſi l'on a reçu ſans contredit les deux premieres propoſitions, ou bien le Syllogiſme n'eſt pas en bonne forme. C'eſt en quoi il differe fort de l'Enthymeme, dont il eſt permis de nier le Conſequent, encore que vous aiez admis l'Antecedent.

Je ne parlerai point à VOTRE MAIESTE' de la diſpoſition des trois termes du Syllogiſme, de ſes conditions ou proprietez, de ſes trois figures ſans une autre de Galien, ni de ſes dix-neuf modes, parce que les difficultez qui s'y trouvent ſont telles, qu'elles déſeſperent ſouvent les eſprits mêmes de ceux qui ſont obligez de s'y arréter, à cauſe qu'ils doivent paſſer toute leur vie dans la pouſſiere de l'Ecole.

Mais il y a encore quelques autres eſpeces d'argumens outre les quatre precedens, comme le Dilemme, qui a deux parties qui preſſent l'une & l'autre, & dont il eſt comme impoſſible de ſe pouvoir démêler. Aulu-Gelle pour cela l'appelle Cornu: & celui de Seneque, pour prouver qu'il faut toûjours pardonner, peut ſervir d'exemple.

*Ou vous avez été offensé par un homme foible ; ou par un homme puissant :*
*Si vous l'avez été par un foible, pardonnez-lui ; si par un puissant, pardonnez à vous-même.*

Le Sorite est une autre espece d'argument qui conclud comme le Syllogisme : mais qui ne se contente pas de trois membres comme lui, accumulant plusieurs propositions liées ensemble, devant que de conclure, d'où vient que Ciceron l'a nommé *Syllogismum acervalem*. En voici un ordinaire dans l'Ecole :

*Le bœuf salé cause la soif ;*
*La soif nous fait boire ;*
*Le boire étanche la soif :*
*Donc le bœuf salé étanche la soif.*

Il est vicieux, parce qu'il prend pour une vraie cause ce qui ne l'est pas, le salé n'étanchant la soif que par accident, & non pas de soi-même. Quand le Sorite passe aussi de genre en genre, ou de categorie en categorie, il ne conclud rien. Tel est celui-ci qui va de la qualité dans la substance :

*La Musique est une harmonie,*
*L'harmonie est un son :*
*Le son se fait de l'air :*
*L'Air est un Element :*
*Donc la Musique est un Element.*

Quoique le Syllogiſme contienne la plus noble & la plus parfaite façon d'argumenter dont ſe ſervent les Philoſophes, ſi eſt-ce qu'il n'y a que le Demonſtratif qui concluant neceſſairement, ait le privilege d'engendrer la Science dans nos eſprits. Il y a deux autres ſortes de Syllogiſmes, dont le Topique ne nous donne que des opinions probables: mais incertaines, parce qu'elles ſont ſujettes à beaucoup de contradictions. Et pour le troiſiéme qui eſt le Sophiſtique, il eſt ſi captieux, & ſi plein de ſupercherie, qu'il n'eſt bon qu'à nous faire tomber dans l'erreur. C'eſt pourquoi la Logique ne le propoſe que pour nous apprendre à nous garder de ſes ruſes & de ſes tromperies: comme la Medecine ne traite des Venins, que pour apprendre leurs preſervatifs.

## CHAPITRE VIII.

*Maximes generales pour le diſcours Logique, & qui ſervent à diſcerner les bonnes des mauvaiſes Conſequences.*

L'ERREUR d'Eraſiſtrate fut autrefois que toute choſe s'inferoit & s'enſuivoit de toute autre; ſurquoi on lui dit qu'on pouvoit donc conclure de ce qu'il y avoit un baton au coin de ſon feu, qu'il étoit un fou parfait. Certes, il ſe forme parfois des conſequences ſi égarées,

égarées, je veux dire qui ont si peu de rapport à leurs antecedens, qu'il ne faut que la Logique naturelle & une simple lumiere de raison pour les refuter, en niant que des premieres propositions il s'ensuive ce qu'on veut établir pour constant. Mais il y en a d'autres où il faut prendre garde un peu de plus près, d'autant que leurs surprises sont plus cachées, & leur fausseté beaucoup moins reconnoissable. Voici quelques regles principales qui peuvent être d'usage contre de tels Sophismes.

Parceque les choses contraires engendrent naturellement des conséquences contraires, comme quand on conclud fort bien que si le blanc dissipe la vuë, le noir la ramasse & réünit; il faut considerer pour n'y être pas trompé, si ces contraires n'ont point de milieu. Car on ne peut pas dire que puisque de l'eau n'est pas chaude, elle doit être necessairement froide, vû que la tiéde se trouve entre deux qui n'est ni chaude ni froide. Outre que le sujet n'admet parfois aucun des contraires, ce qui rend la conséquence nulle; comme de vouloir que le Ciel soit leger à cause qu'il n'est pas pesant, car il n'est vrai-semblablement ni l'un ni l'autre.

On argumente souvent fort bien de la cause à l'effet, & de l'effet à la cause, mais l'on y

peut être auſſi trompé, lorſque les cauſes ſont équivoques, & que l'on prend l'une pour l'autre. Ainſi l'on conclud mal que la pierre affiloire ne peut donner de trenchant n'en aiant point, ou que le feu ne peut endurcir n'étant pas dur, parce qu'encore que rien ne donne ce qu'il n'a pas comme cauſe materielle, il le peut donner comme cauſe efficiente. C'eſt de même mal conclure dans la cauſe finale qui peut être diverſe, quand on la détermine à un ſeul but; comme, Il ſe marie, donc il veut avoir des enfans: car l'on ſe marie parfois ſans cette penſée, *vel propter opus*, *vel propter opes*, *vel propter opem*, ſelon le mot d'un Ancien.

D'autant que la cauſe produit naturellement ſon effet d'une nature ſemblable à elle, & que l'antécédent d'un argument eſt cauſe du conſequent; d'une propoſition vraie on ne peut tirer en bonne forme qu'une conſequence veritable. C'eſt pourquoi ſi cette derniere paroit fauſſe, on peut aſſurer que l'antécédent n'eſt pas vrai, ou que la ſuite, c'eſt à dire la façon d'argumenter n'eſt pas en bonne forme. Mais quoique le vrai ne puiſſe rien produire que de vrai, il n'eſt pas de même du faux, d'où peut ſortir & le faux & le vrai. Il faut pourtant remarquer qu'alors le faux paſſe pour veritable; en vertu dequoi, & ſous cette ſeule ſuppoſi-

tion, il eſt capable d'engendrer la vérité: De même que nous diſons dans la Morale que la Volonté ſe porte parfois au mal, le prenant pour un bien, & trompée par quelque apparence erronée.

Il faut bien prendre garde qu'il n'entre rien dans la concluſion, qui n'ait point été dans les premieres propoſitions, comme de conclure qu'à cauſe qu'il n'eſt pas permis de tuer, il n'eſt donc pas permis de tuer en guerre, ou en ſe defendant.

On conclud mal auſſi ſur des choſes dites ſous condition, celles qu'on veut établir pour abſolument vraies: *à dicto ſecundum quid*, dit l'Ecole, *ad dictum ſimpliciter*.

Les argumens pris des choſes diviſées aux choſes conjointes, ou de celles-ci aux premieres, ſont encore tous captieux & Sophiſtiques. On s'en démêle ſouvent en accordant la concluſion dans un ſens, & la niant dans l'autre. C'eſt mal argumenter au premier cas,

*Un tel eſt grand & Muſicien;*
*Donc il eſt grand Muſicien.*

& au ſecond,

*L'homme eſt un arbre renverſé;*
*Par conſequent l'homme eſt un arbre.*

Deux propoſitions pures négatives d'un Syllogiſme ne peuvent rien prouver; il eſt beſoin que l'une au moins ſoit affirmative. C'eſt le même de deux particulieres; il faut qu'il y en ait une univerſelle.

Mais parce que la négation eſt moins parfaite que l'affirmation, & que l'effet ſuit l'imperfection de ſa cauſe s'il s'y en trouve; de là vient que ſi une des propoſitions du Syllogiſme eſt négative, la concluſion le doit être auſſi. Comme s'il y en a une particuliere, l'on ne ſauroit conclure univerſellement en bonne forme. Auſſi avons-nous dit que des propoſitions hypothétiques ou conditionelles demandent ordinairement une conſequence de même nature, pour ſuivre, ſelon l'ordre naturel, la partie la moins digne, & la plus débile. Car dans la Phyſique, les Agens ne peuvent agir outre leur dégré de perfection, quoiqu'ils produiſent parfois des choſes non pas contraires, mais beaucoup moins parfaites qu'eux. Il arrive ici la même choſe à peu près qu'aux mélanges des animaux de diverſe eſpece, où ce qui en provient, qu'on nomme le fruit, ſuit toûjours le ventre, *partus ventrem ſequitur*, & ne manque jamais de reſſembler principalement à la mere; comme à la moins noble partie.

Une conclusion peut être vraie par la nécessité de la matiere, c'est à dire, parce qu'elle contient la vérité en elle-même, sans la considerer comme faisant partie de l'argument encore que le même argument ne soit pas en forme.

Mais la Logique, ou l'art de bien raisonner, ne regarde pas seulement les argumens classiques, dont on voit aisement la forme, & que nous avons jusqu'ici spécifiez. Il y en a d'autres confus & renversez, comme ceux des Orateurs qui commencent souvent leurs Syllogismes par la conclusion. En ceux-ci il est encore plus important de remarquer les bonnes & les mauvaises consequences, parce qu'elles sont plus difficiles à discerner dans une plus grande étenduë de discours.

Gardez-vous des mots équivoques, homonymes ou ambigus, dont se servent ordinairement les Sophistes.

Défiez-vous de ceux qui font plusieurs demandes, car c'est encore l'artifice des mêmes Sophistes, qui tachent par là de prendre quelque avantage dans leurs contestations.

Tenez pour assuré que quand on ne s'éloigne jamais des termes généraux & universels, on a dessein de tromper dans le particulier; d'où vient le mot, *in Universalibus latet*

*dolus ;* & cet autre, *qui in generali verſatur, facilè decipitur.*

Il y a auſſi une ſorte de pétition de principe, dont les Sophiſtes éblouïſſent parfois les yeux de ceux contre qui ils diſputent, apportant pour prouver une propoſition qu'on leur conteſte, une autre propoſition encore plus ſujette à controverſe, qu'ils tachent neanmoins de faire paſſer comme très claire & très concluante. Quelquefois ils s'efforcent de faire tomber les autres dans le même defaut pour les rendre ridicule, en leur reprochant le Dialelle, & le paralogiſme.

C'eſt, SIRE, ce que j'ai crû pouvoir tirer utilement de la Logique artificielle, pour fortifier la Logique naturelle de VOTRE MAIESTÉ. Car pour ce que cette ſcience a de plus particulier, de plus épineux, & s'il faut ainſi dire de plus ergotant; j'ai déjà dit, ſans le mépriſer abſolument, qu'il n'étoit prèsque bon que pour l'Ecole. Le Philoſophe Syneſius conſiderant, où cette façon claſſique d'argumenter avoit déja réduit ceux de ſon tems, n'a pas fait difficulté d'écrire dans ſon Dion, que ſi les Beliers ſe vouloient méler de philoſopher, *ſi Arietes philoſophari vellent*, ils ne pour-

roient pas le faire autrement, ni se choquer plus rudement qu'on fait souvent en beaucoup de controverses Philosophiques. Aussi avons-nous vû que la Philosophie a des argumens qu'elle nomme Cornus, à quoi peut-être Synesius vouloit faire allusion.



Imprimé à PFOERTEN

Chez Jean Tobie Siefard.

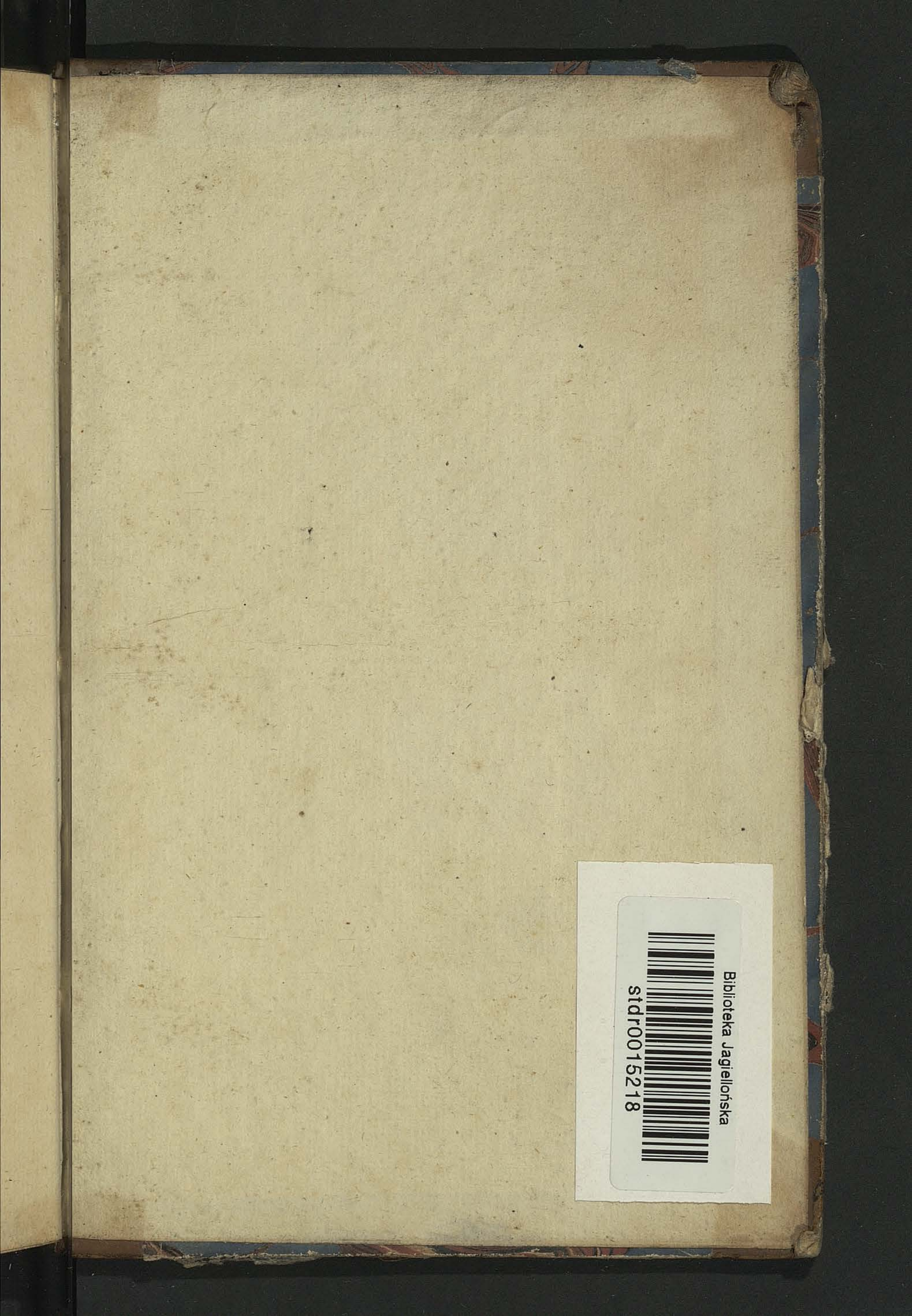
## Fautes à corriger.

*Tom. I. Part. I.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| pag. 23. | lin. | 10. *presente* | - | lisés présenté. |
| - 27. | - | 22. *une même* | - - | un même |
| - 44. | - | 26. *Motezuma* | - - | Montezuma |
| - 45. | - | 6. *avois* | - - - | avoit |
| - - | - | - *moint* | - - - | moins |
| - 46. | - | 26. *merveilleur* | - - | merveilleux |
| - 51. | - | 5. *crût* | - - - | crû |
| - 100. | - | 3. *en* | - - - - | en les |
| - 108. | - | 26. *prévût* | - - - | prévit |
| - 133. | - | 25. *car* | - - - | par |
| - 145. | - | ult. *coutraire* | - - | contraire |
| - 157. | - | 10. *evrivit* | - - - | écrivit |
| - 159. | - | 25. *dire la* | - - - | dire avec la |
| - 172. | - | 23. *aubois* | - - | haubois |
| - 176. | - | 3. *jujet* | - - | ſujet |
| - 186. | - | 5. *auſſure* | - - | aſſure |
| - 191. | - | 7. *bienque* | - - | que bien |
| - 201. | - | 24. *Fortreſſe* | - - | Fortereſſe |
| - 226. | - | 1. *De* | - - | Du |
| - 227. | - | 9. *s'étoit* | - - | c'étoit |
| - 246. | - | 15. *Sardanaples* | - | Sardanapales |
| - 247. | - | 8. *Anarchaſis* | - | Anacharſis |
| - 281. | - | 14. *& l'embraſſent* | - | en l'embraſſant. |
| - 293. | - | 20. *rencontre* | - | rencontré |
| - 298. | - | 22. *ciel* | - - | Soleil |
| - 303. | - | 19. *peut* | - - | pût |
| - 306. | - | 3. *qu'il* | - - | qui il |
| - - | - | 18. *peau* | - - | beau |
| - - | - | 19. *beau* | - - | peau |
| - 309. | - | 6. *ferons* | - - | feront |
| - 316. | - | 15. *Tarende* | - - | Tarente |
| - 328. | - | 23. *Threſor, que* | - | Threſor plus que |
| - 330. | - | ult. *Cadnus* | - - | Cadmus |
| - 336. | - | 13. *Conimbre* | - - | Coimbre |
| - 343. | - | 4. *montre* | - - | monſtre |
| - 357. | - | 7. *extraordinarie* | - | extraordinaire |
| - 373. | - | 3. *contrait* | - - | contraint |
| - 377. | - | 18. *du vou* | - - | du vol |

*Tom. I. Part. II.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| pag. | 23. | lin. | 18. *ſon* | liſés | ſont |
| - | 53. | - | 15. *Lappie* | - | Laponie |
| - | 56. | - | 26. *nais* | - | nés |
| - | 62. | - | 8. *levé* | - | levée |
| - | 63. | - | 17. *deviſe* | - | diviſe |
| - | 68. | - | 20. *côté* | - | côtes |
| - | 74. | - | 15. *pout* | - | bout |
| - | 87. | - | 24. *mil* | - | mille |
| - | 88. | - | 25. *Luſatie* | - | Luſace |
| - | 89. | - | 12. *de l'un* | - | de l'une |
| - | 90. | - | 27. *cette* | - | cet |
| - | 92. | - | 13. *cette-cy* | - | celle cy |
| - | 103. | - | 3. *deviſe* | - | diviſe |
| - | 109. | - | 6. *du* | - | de la Moſcovie |
| - | 115. | - | 11. *celui-là y eſt* | - | celui-là l'eſt |
| - | 119. | - | 20. *Mangrelie* | - | Mingrelie |
| - | ibid. | - | 24. *Bagdet* | - | Bagdat |
| - | 121. | - | ult. *Provinces* | - | Princes |
| - | 123. | - | 13. *mis* | - | miſe |
| - | 126. | - | 27. *en* | - | à |
| - | 127. | - | 7. *le* | - | la |
| - | 131. | - | 8. *& s'y en eſt* | - | & y eſt |
| - | 139. | - | 2. *Zanzibar* | - | Zanguebar |
| - | 154. | - | 7. *Balbel* | - | Babelmandel |
| - | 158. | - | 4. *a de dix* | - | a dix |
| - | 168. | - | 22. *pleine* | - | plaine |
| - | 211. | - | 7. *un* | - | une |
| - | 220. | - | 6. *toutes* | - | tous |
| - | 235. | - | 11. *Buillon* | - | Bouillon |
| - | 263. | - | 16. *cette* | - | cet |
| - | 278. | - | 16. *Vaillanee* | - | Vaillance |
| - | 288. | - | ult. *dans campagne* | - | dans la Campagne |
| - | 318. | - | 22. *Agraries* | - | Agraires |
| - | 323. | - | 5. *faſt* | - | faſte |
| - | 332. | - | 11. *reprendre* | - | reprendre le |
| - | 333. | - | ult. *tout* | - | toute |
| - | 336. | - | 13. *ce qui* | - | ce que |
| - | 344. | - | 26. liſ. préciſément ſon mouvement, mais | | |
| - | 369. | - | 3. *par l'exemple* | - | par exemple |


Biblioteka Jagiellońska
stdr0015218

